L'HOMME DU CARLTON

PAR EDGAR WALLACE

60f

HACHETTE

15

L'HOMME DU CARLTON

EDGAR WALLACE

L'HOMME DU CARLTON

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette. 1934.

L'HOMME DU CARLTON

I

Cet homme se nommait Harry Stone (on l'appelait aussi Harry le Larbin); il était détective.

Du moins il le fut jusqu'au jour où l'on s'aperçut qu'il ne l'était pas. La chose arriva trois mois environ après son entrée à l'état-major de la Police de Rhodésie.

Il eût été facile de le poursuivre, mais à cette époque la Police ne désirait pas particulièrement étaler aux yeux de tous les malversations de ses membres. Et c'est pourquoi nul ne se donna la peine de le rappeler lorsqu'il s'éclipsa, une nuit, à destination de Cape Town.

Harry se dirigeait vers le Sud, pourvu de trois cents livres gagnées de façon assez singulière. Il possédait aussi l'espoir de rencontrer Lew Daney, un artiste de grande classe auquel la chance ne souriait malheureusement pas toujours. Mais Lew avait déjà quitté depuis longtemps Cape Town lorsque Harry y parvint et il était en train d'organiser en d'autres lieux une série d'opérations beaucoup plus pittoresques et infiniment mieux conçues que sa précédente tentative contre la Banque Nationale de Johannesburg.

Aussi Harry Stone revint-il en Rhodésie en empruntant la route de Beira et en traversant le Massi

Kassi jusqu'à Salisbury. Il jouait de déveine. Dès son arrivée dans cette ville, le capitaine Timothy Jordan, chef de l'état-major de la Police rhodésienne, l'honora d'une visite particulière à son hôtel.

« Vous vous êtes inscrit sous le nom de Harrison, lui dit-il, mais vous vous appelez Stone. A propos, comment va notre ami Lew Daney?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, » répondit Harry le Larbin.

« Tiger » Tim Jordan sourit.

« A votre aise... Le train pour la frontière portugaise part dans deux heures. Si vous le preniez? »

Harry, très vexé, n'insista pas. Il n'avait encore jamais rencontré Tiger Tim Jordan, bien qu'il eût entendu longuement parler de ce jeune homme diabolique et sût par cœur la plupart des légendes qui couraient à son sujet.

Tiger, relativement riche, pouvait se permettre d'être consciencieux. Il étudiait très soigneusement les photographies des indésirables qui lui étaient communiquées et se faisait un point d'honneur d'aller à la gare surveiller l'arrivée et le départ de tous les trains. Presque tous les convois contenaient quelqu'un dont le souffle risquait de souiller l'air pur de la Rhodésie du Sud. Ainsi en avait-il été d'Harry Stone, dont la photo était parvenue à Tiger comme celles de ses « clients » habituels.

A Beira, où l'avait conduit le train que Tiger lui avait si obligeamment indiqué. M. Stone s'embarqua à bord d'un courrier qui faisait le service sur la côte orientale, entre Burban et Greenock. Plusieurs autres navires l'avaient tenté, mais il s'était produit à Londres divers événements à la suite desquels l'ex-détective ne souhaitait pas débarquer en Angleterre dans un port directement surveillé par ces messieurs de Scotland Yard. Ceux-ci étaient fort occupés à cette époque; pourtant, ils auraient pu

distraire quelques officiers afin d'assister à l'arrivée des paquebots et de réserver à certains voyageurs un accueil un peu trop chaleureux. Nul d'entre eux ne le désirait certes moins qu'Harry Stone.

Quelques jours après l'installation de celui-ci à Glasgow, dans un logis respectable, une conférence réunit autour du chef constable de Scotland Yard, Cowley, ses principaux inspecteurs.

« Il s'est produit en trois jours, messieurs, deux attaques importantes, dit cet honorable Cowley. Le travail a été effectué par la même bande et, s'ils n'avaient eu une déveine incroyable, ils filaient avec la forte somme. »

Le chef constable Cowley faisait allusion au cambriolage scientifiquement organisé de la Banque des Comtés du Nord. Un veilleur de nuit et un agent cycliste avaient été « descendus » de sang-froid, et un coffre-fort éventré. Les cambrioleurs n'avaient pour ainsi dire rien récolté, à la suite du retrait d'une forte somme d'argent liquide effectué la veille « sur renseignements confidentiels ».

« Un des types de la bande avait mouchardé, continua Cowley, mais ce n'était certainement pas pour la prime, puisqu'il n'est pas venu la réclamer. Il est criminel d'avoir laissé cette bande nous filer entre les doigts, avec la quantité de tuyaux que nous avions reçus. »

L'affaire de la Banque des Comtés du Nord avait immédiatement été suivie par celle de la Mersey Trust, qui concernait deux cent mille livres d'or en barre.

« Le boulot le mieux préparé que j'aie jamais vu, dit Cowley, avec l'enthousiasme d'un véritable connaisseur. Tout devait marcher comme sur des roulettes. Si le commissaire de l'*Illenic* n'avait pas fait l'entêté et retardé d'une heure le déchargement de l'or parce qu'il avait égaré ses paperasses, ça y était! »

L'inspecteur en chef Pherson, qui avait l'esprit sarcastique, murmura :

« Je vois que vous lisez les journaux, chef! »

Cowley se gratta l'occiput avec irritation.

« Naturellement, » bougonna-t-il.

Scotland Yard était outré les polices, locales n'ayant pas cru devoir consulter ces messieurs de l'état-major.

« Et pourquoi Scotland Yard? avait demandé le chef constable du Blankshire. Est-ce que je ne dispose pas de mes forces personnelles? Quelle idiotie! »

C'était un vrai militaire, ce chef constable du Blankshire. Cowley disait qu'il pratiquait mieux l'*esprit de corps* que le *prenez garde*[1], ce qui était probablement une opinion partiale.

Les chefs constables des comtés ne sont pas tenus d'en référer à Scotland Yard. Scotland Yard n'a pas à intervenir dans les affaires des polices locales. On ne lui demanda donc son avis ni pour celle de la Banque des Comtés du Nord, ni pour celle de la Mersey. Comme le disait le chef constable du Nortshire :

« Si nous ne sommes pas capables de faire ce boulot nous-mêmes, autant vaut nous balancer tout de suite.... Nous avons des troupes, à nous de nous en servir. Je suis d'avis qu'il faut faire confiance au type qui est sur le tas. Je me souviens qu'il y a quelques années, lorsque je commandais une brigade à Poona.... »

Les cinq hommes qui étaient assis en rond autour de la grande table, à Scotland Yard, examinant les cartes locales et dépouillant les renseignements confidentiels qu'ils avaient pu se procurer, n'étaient jamais allés à Poona et nul d'entre eux n'eût été capable de commander une brigade, sauf peut-être une brigade de pompiers.

1. En français dans le texte.

« Après ces deux affaires, dit Cowley, nous pouvons compter qu'une troisième ne va pas tarder. Attendons-la. Tout indique l'organisation en série une préparation de longue haleine et la mise en scène la plus soignée. Mais à quel artiste les attribuer? »

L'*artiste* était Lew Daney. Personne ne songeait cependant à lui parce que personne ne le connaissait alors, quoique certain ex-détective n'ignorât rien de lui. Le jour où Harry Stone convint que l'Écosse ne lui offrirait rien, *sauf des hommes d'affaires* désabusés (il travaillait à une escroquerie aux mines d'or), le troisième numéro attendu par Scotland Yard sortit gagnant.

La Banque de la Basse Clyde avait ses somptueux bureaux au centre de Glasgow. Dans l'intervalle et les 4 heures du matin d'un vendredi plus brumeux encore, le coffre numéro 2 fut fracturé et nettoyé. Il contenait environ douze cent mille livres en monnaie courante anglaise, et, chose plus importante, dix millions de reichsmarks déposés par la Chemikal Bank de Dusseldorf, à titre de garantie d'un accord avec la Trust Chimique de l'Angleterre Septentrionale. Cette somme, constituée par dix mille billets de mille marks, était enfermée dans deux coffrets d'acier contenant chacun cinq mille coupures en paquets de mille.

Les deux veilleurs de nuit, Mc Call et Erskine, avaient disparu lorsque la Police, alertée par leur silence, était venue jeter un petit coup d'œil à la Banque. Ils devaient en effet, comme toutes les nuits, signaler heure par heure que tout allait bien. Il fallut trois heures pour qu'on les découvrît dans un ascenseur, arrêté entre deux étages et mis hors de service par la rupture de la barre du sélecteur. Ils étaient morts tous les deux, tués à bout portant.

Un seul homme eût été capable de fournir à la Police un renseignement de quelque importance, Harry Stone avait eu la veine de rencontrer, ce soir-là, un Ecossais romanesque et de bonne volonté, qui était demeuré dans ces dispositions de sept heures du soir à deux heures du matin. En retenant son souffle, ce digne gentleman avait écouté l'histoire inventée par Harry : la mine d'or cachée dans les flancs des Monts Magalies (qui n'avaient jamais produit rien de plus doré que du tabac). Il avait ensuite emmené Harry chez lui, dans un charmant appartement, et Harry avait dessiné des cartes, beaucoup de cartes, car Harry était un homme distingué, parlait trois langues et était capable de dessiner des cartes à perte de vue, lorsque cet exercice était susceptible de lui rapporter quelque chose. Les cartes qu'il avait dessinées ce soir-là étaient si belles et complétaient si bien son histoire que le chèque avait failli passer de la poche du digne gentleman écossais dans la sienne. Mais Harry était un artiste, il ne précipitait jamais rien. Après avoir souhaité de doux rêves à son hôte, aux environs de trois heures du matin, il s'était retiré et avait regagné pédestrement son domicile.

En route, il avait aperçu une grosse automobile qui suivait lentement le trottoir, puis s'était arrêtée après l'avoir dépassé. Un homme l'avait croisé rapidement et il avait pu distinguer son visage d'un coup d'œil. Visage familier.... Mais quel nom lui donner? A quelques pas de là, il s'était retourné : l'homme avait été rejoint par un autre individu, chargé d'un sac. Un troisième traversait la rue au pas de course, bondissait dans l'auto qui tournait et filait à toute vitesse. On eût dit que les trois silhouettes s'étaient évanouies en même temps dans la voiture.

Lew Daney! Il avait une moustache quand Harry le fréquentait et c'était l'absence de cette moustache, maintenant, qui l'avait fait hésiter.

Harry n'avait pu retenir un sifflement admiratif.

Ainsi, Lew venait de faire un coup! L'endroit devenait malsain.... Il n'était jamais bon de flâner sur le lieu des exploits de Lew Daney, qui portait toujours un revolver sur lui et savait s'en servir. D'autre part, Harry ne tenait nullement à être appréhendé par la Police ni à être interrogé à propos des affaires de Lew. Il valait mieux filer.

Harry était arrivé chez lui avec soulagement.

Il lut tous les détails du crime le lendemain, dans les éditions du soir, et il fut stupéfait de l'importance du coup.

L'attitude nouvelle de l'Écossais romanesque et de bonne volonté lorsqu'il lui rendit visite fut pour Harry un autre motif de stupéfaction. Le digne gentleman qui avait manifesté tant d'enthousiasme pour l'affaire des mines d'or des Monts Magalies, se montra étonnamment sain d'esprit, sobre et bref dans la fraîcheur du crépuscule tombant. Il n'avait plus aucune envie de signer un chèque au nom d'Harry Stone. Par contre, il semblait tout disposé à le mettre à la porte de son bureau.

Mr. Stone s'en fut vers le Sud. Il connaissait un moyen splendide de faire de l'argent. Pas une seconde, l'idée ne lui vint de communiquer ses renseignements à la Banque, à la Police ou à quelque source d'aussi maigres revenus. Lew Daney avait fait un coup sensationnel; lui, Harry Stone, il en aurait sa part. Mais il fallait d'abord découvrir Lew Daney et ce genre de recherche exigeait de la patience, vraiment beaucoup de patience.

II

Harry le Larbin habitait Londres depuis une quinzaine lorsque Mary Grier arriva d'Écosse munie d'un billet de retour de troisième classe, d'une livre pour toute fortune (le détail minutieux de ses dépenses devait être inscrit sur un petit carnet) et de trois chèques de montants différents. Ces chèques étaient destinés à régler les réclamations faites à Mr. Awkwright par un agent de change de troisième zone.

« Vous pourrez lui dire que vous êtes ma nièce et que je suis un peu marteau, avait dit Mr. Awkwright avec le plus grand calme. Comme c'est de toutes façons un toqué il sera enchanté de ramasser ce qu'il pourra s'il a la conviction de ne pouvoir obtenir davantage. Ne montrez pas les chèques avant qu'il ait donné son accord et tâchez de l'avoir au minimum, si vous le pouvez. »

Mary avait déjà combiné de belles histoires dans ce genre, avant ces recommandations. Le travail dont on la chargeait était désagréable et pénible. Mais, en somme, les affaires ne sont jamais faciles et Mr. Awkwright était à tout prendre un bon patron.

Trois heures après son arrivée à Londres, elle rendit visite à l'agent de change, qui lui prit la main de façon assez singulière et tenta de l'embrasser. Lorsqu'elle sortit de son bureau, elle était un peu rouge, un peu essoufflée, mais elle avait un reçu en bonne et due forme, un reçu de cent livres tenant lieu de quittance pour une dette de quatre cents. Elle n'avait même pas eu besoin de mentir

exagérément, les recommandations pathétiques de Mr. Awkwright ayant largement suffi.

Mary n'en eut des hommes ni une meilleure ni une pire opinion, ce genre d'expérience lui étant fréquemment fourni. Elle possédait cette sorte de pâle et fragile beauté qui séduit tant d'hommes. Elle était mince, gracieuse; elle savait marcher, prendre naturellement de jolies poses, et elle avait le don de s'habiller avec rien, en donnant à une petite robe de quatre sous l'apparence d'un modèle de haute couture.

Elle éprouvait à ce moment une certaine gêne, mais aucunement l'impression d'être « souillée ». On avait souvent tenté de l'embrasser : certains visiteurs de Mr. Awkwright, par exemple.... Ils venaient la surprendre dans la bibliothèque, fermaient la porte derrière eux avec des précautions de peaux-rouges, et, sans avoir l'air de rien, ils lui encerclaient les épaules de leurs bras. Pourtant, c'étaient des gens respectables, y compris ce solicitor de Londres. Mary ne se souvenait que d'une seule exception à cette règle.

Elle détestait les règlements de compte dont l'extrême avarice de Mr. Awkwright avait coutume de la charger ainsi, mais l'habitude et le temps la rendaient de plus en plus philosophe.

Ayant laissé s'apaiser son essoufflement, Mary Grier retourna au petit hôtel de Bloomsbury où elle était descendue, afin d'y prendre la lettre qu'elle avait apportée d'Ecosse. Dans le fumoir, elle trouva un journal du jour et se mit à étudier la liste des arrivées et des départs de bateaux. Le *Carnavon Castle* était annoncé pour ce matin-là et probablement était-il déjà à quai.

Mr. Awkwright avait donné à sa secrétaire une liste des quatre hôtels susceptibles d'abriter le sien neveu que devait amener ce *Carnavon Castle*, tous hôtels de grande classe. Il avait coutume de dire

avec amertume que le jeune homme en question choisissait invariablement des hôtels au-dessus de ses moyens. Elle eut la chance de choisir, bien au hasard d'ailleurs, le Carlton, d'après cette liste. Elle économisa ainsi, d'un seul coup, plusieurs jetons de taxiphone.

Le capitaine Timothy Jordan était arrivé.

Pouvait-elle lui parler? Dans un instant.

Elle attendit quelques secondes à l'appareil, puis, elle entendit : « Hello? Est-ce vous, Colonel? » La voix n'était pas désagréable.

Elle souriait.

« Non je ne suis qu'un simple soldat, la secrétaire de Mr. Awkwright. Est-ce au capitaine Timothy Jordan que je parle?

— Par exemple! La secrétaire de l'oncle Benjamin! Où êtes-vous? »

Elle le renseigna.

« J'imaginais bien que vous ne me téléphoniez pas d'Écosse, reprit la voix. L'oncle est-il à Londres? »

Mary expliqua que Mr Awkwright était pour le moment à Clench House.

« J'ai une lettre pour vous, capitaine Jordan. Mr. Awkwright m'a priée de vous voir et de vous demander quand nous pouvons espérer votre présence en Écosse.

— Dans quelques jours. Et quand vous verrai-je au Carlton? Vous êtes bien Miss Grier, n'est-ce pas? Plutôt jolie, mais assez coûteuse : je cite les paroles de mon saint oncle qui m'a parlé de vous dans ses lettres. Vous venez déjeuner avec moi? »

Elle hésita. Elle désirait beaucoup faire la connaissance de ce neveu, dont son patron avait parlé fréquemment en s'élevant contre l'ingratitude des enfants.

« Je ne suis pas sûre d'avoir le temps, dit-elle. Peut-être cela me retardera-t-il beaucoup.

— Si vous venez, ne manquez pas de préciser que vous désirez voir Timothy Jordan, car il y a deux représentants du noble nom des Jordan dans cet hôtel. Demandez Timothy et refusez toutes les contrefaçons.

— Timothy Jordan, » répéta-t-elle.

Elle entendit un léger bruit derrière elle.

Elle se retourna et aperçut un homme qui, debout dans le corridor, attendait visiblement son tour de téléphoner. Mais elle ne put distinguer ses traits, dissimulés par un feutre et par le col de son pardessus relevé. De plus, quand elle passa à côté de lui, il se retourna et elle ne vit plus que son dos.

Harry Stone était plus surpris qu'inquiet d'apprendre la présence à Londres de son ennemi. Après tout, si Tim Jordan était un grand homme en Rhodésie du Sud, il n'était à Londres qu'un vulgaire pékin. Harry ne tenait cependant pas à le rencontrer, d'autant plus qu'il venait de mettre la main sur le seul homme au monde dont il souhaitât la présence. Pour lui, cet homme représentait l'argent, beaucoup d'argent, des tas d'argent, des livres, des dollars et des francs qu'il pourrait jeter sur le tapis vert de Monte-Carlo.

Il attendit que Mary eût disparu pour pénétrer dans la cabine téléphonique et demander son numéro. Au bout de quelques instants, l'homme qu'il avait appelé vint à l'appareil.

« C'est Harry Stone qui parle, dit-il doucement. Puis-je vous voir quelque part ce soir? »

Il y eut un long silence. L'interpellé, à l'autre bout du fil, ne posa pas de questions inutiles.

« Bien sûr, dit-il. Comment allez-vous, Harry?

— Pas mal, répondit Harry en souriant légèrement malgré lui. J'ai mis un peu d'argent de côté en quittant le Cap. Je repars en Australie la semaine prochaine et j'aimerais bavarder un peu avec vous auparavant. »

Il y eut encore un silence, puis :

« D'où me téléphonez-vous, » dit l'homme.

Harry donna le nom de l'hôtel et le numéro de téléphone. Cela fit réfléchir Lew Daney.

« Faites vos valises et quittez l'hôtel ce soir. Mettez vos bagages à la consigne. Vous connaissez Londres?

— A peu près bien.

— Nous nous rencontrerons ce soir à dix heures, à Hampstead. Je vous attendrai sur le trottoir, à deux cents mètres environ au-delà de Spaniards, en direction d'Highgate. »

Harry Stone raccrocha le récepteur, très satisfait de la tournure que prenaient les événements. Il avait longuement réfléchi avant d'adopter ce moyen d'approcher Lew. Celui-ci n'était pas un type à marcher du premier coup; c'était un « tueur » et bien qu'il ne fût pas mentionné expressément sur l'offre de récompense aux dénonciateurs des meurtriers des deux veilleurs de nuit, sa tête était mise à prix et valait cinq mille livres.

Harry fit sa valise dans la soirée, graissa et chargea soigneusement un revolver à canon court et sortit. En traversant le hall de l'hôtel, il aperçut la jeune fille qu'il avait rencontrée le matin dans la cabine téléphonique. Elle quittait également l'hôtel, de toute évidence, car ses bagages étaient prêts.

Elle intéressait Harry. Ainsi, c'était une amie de Tiger Tim! Jusqu'à quel point? Il eût désiré le savoir. Tirer vengeance de Tiger à travers elle, quelle bonne blague à lui faire!

Il déposa sa valise à la consigne de King's Cross et prit le métro pour se rendre à Hampstead. Il fallait être prudent. Si jamais Lew apprenait qu'il avait été reconnu devant la Banque... mais il est vrai qu'on était à Londres et non plus en Afrique du Sud.

Il arriva le premier au rendez-vous. Il faisait un

temps de chien et le grésil qui tombait rendait l'asphalte glissant.

Harry jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre : elle marquait 10 heures moins 5. Lew lui manquerait-il de parole? Ce n'était pas son genre.

Deux voitures passèrent à vive allure, puis une troisième survint, longeant doucement le trottoir. Harry Stone prit son revolver dans sa poche et le fit glisser dans sa manche. L'automobile s'arrêta de l'autre côté du trottoir, à la hauteur du coiffeur américain, devant la boutique duquel il attendait.

« Est-ce toi, Harry? »

C'était la voix de Lew.

« Monte. »

Il ouvrit la portière et s'assit à côté de son ancien associé, avec lequel il avait partagé, jadis, une cellule à la prison de Prétoria, pendant une période d'affluence.

« J'ai tout de suite reconnu ta voix. »

Lew démarra.

« Allors, mon vieux, ça va? Tu fais de bonnes affaires?

— Près de vingt mille... commença Harry.

— Farceur! Je te connais... Si tu avais réussi un coup pareil, tu aurais acheté le Ritz, tu n'habiterais pas un hôtel miteux dans Bloomsbury. As-tu laissé tes bagages à la consigne? Bon! »

Harry le Larbin, qui n'aimait pas à perdre son temps, commença tout de suite son histoire.

« Je tenais à bavarder un peu avec toi, dit-il. J'ai de grands projets qui exigent quelques fonds. C'est vrai, je suis à la côte, et je pensais que tu pourrais peut-être me donner un coup de main. Les copains m'ont dit que tes affaires allaient très bien en ce moment. »

Il entendit ricaner son compagnon.

« Quels copains? Personne ne me connaît à

Londres, Harry. Tu n'as besoin d'aucun copain pour savoir que mon boulot va bien.

— Je t'assure.... Tout ce qu'on m'a dit....

— Oui, et tout ce que tu as vu surtout! Je t'ai reconnu pendant cette nuit de Glasgow, mon garçon. Qu'est-ce qu'il te faut? La prime de cinq mille livres, ou davantage?

Harry ne dit mot.

« Nous allons chez moi, à Barnet, et nous causerons, continua Lew. Je suis un homme raisonnable, Harry. Je ne recule pas devant les embêtements quand ils se présentent et tu en es un. Je possède six cent mille livres, le tout en bel argent courant. Je sais où les trouver; aussi la question d'un arrangement avec toi ne saurait-elle me troubler. Il y en a assez pour toi, pour moi et pour tout le monde. D'ailleurs, les types sont à l'étranger et ils n'en connaissent pas autant que toi. Ils ne savent même pas que je suis Lew Daney.

— Où as-tu caché le magot? » demanda Stone.

La question appelait un mensonge ou une attaque directe, mais Lew Daney répondit cependant en décrivant l'exacte et surprenante vérité. Il indiqua dans tous ses détails, avec la plus grande franchise, l'emplacement du trésor. Cette description était si claire qu'Harry eût pu dessiner un plan de la cachette; il écoutait, incrédule, et il ne fut convaincu de la sincérité de l'homme qu'en comprenant l'inutilité d'un mensonge de sa part. Après tout, Lew aurait pu, ne pas venir au rendez-vous.

Ils étaient maintenant en pleine campagne; la voiture roulait à une vitesse modérée. Soudain, Lew éteignit ses phares, ne gardant allumés que les lanternes de position.

« Je ne tiens pas à attirer trop l'attention, dit-il. Nous allons arriver à un carrefour où stationne toujours un flic. »

Quand ils eurent dépassé le carrefour et le poli-

ceman, ils continuèrent à rouler doucement sur la belle route luisante qu'ils avaient prise. La voiture glissait très près du fossé.

Soudain, une petite lampe s'alluma sur le tableau de bord, face au siège qu'occupait Harry.

« Tu comprends, dit froidement Daney, je préfère te voir un peu. Je n'imagine pas que tu aies pu être assez fou pour venir sans arme. »

Harry baissa le nez; l'une des mains de Lew tenait solidement le volant, l'autre serrait la crosse d'un revolver dont le canon reposait sur la poitrine du passager.

« Tu as été épaté que je te dise la vérité. Tu ne le seras pas davantage en apprenant que je te l'ai dite uniquement parce que je vais agir de telle sorte que tu sois dans l'impossibilité de la révéler à quiconque, Tu n'as aucune chance d'en sortir, mon vieux. Tu vas ajouter un mystère de plus à la rubrique des crimes mystérieux de Londres. Tu m'as cherché! Justement, je te cherchais aussi! Je sais de quoi tu es capable, mouchard... tu as mouchardé en prison, toujours, partout.... Maintenant, ton compte est bon. »

Il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Aucune lumière n'était en vue ni devant, ni derrière eux....

Cinq minutes plus tard, une grosse voiture qui se rendait à Cambridge dépassa une auto en stationnement au bord de la route, non loin d'une vaste nappe d'eau. Ce stationnement devait se prolonger pendant près d'une demi-heure et, durant ce laps de temps, le conducteur fut extrêmement occupé.

Près de la rive du lac, plusieurs bateaux de plaisance gisaient sur le sable. Détacher l'un d'eux, sans bruit, ne représentait pas un gros effort. L'amener à force de rame jusqu'à deux cents mètres du rivage n'était pas si facile, d'autant plus qu'une charge assez lourde se trouvait à l'arrière. Mais le

plus dur fut de ramener le bateau à l'endroit qu'il occupait, en le remettant dans sa position primitive.

Quand ce fut fait, le promeneur lacustre revint vers sa voiture et poussa un soupir de soulagement en constatant qu'aucun agent cycliste ne rôdait aux alentours. Il essuya son visage en sueur à l'aide d'un mouchoir de soie parfumé. — Lew Daney avait toujours été un peu dandy —, puis, s'asseyant au volant, il démarra, vira vers le Nord et disparut dans la nuit.

III

Tim Jordan fit à Scotland Yard une visite inutile. Il avait recueilli, ce matin-là, toute une série de vieux journaux relatant le crime de la Banque de la Basse Clyde, les avait bien compilés et il possédait à présent une opinion très nette.

Par malheur, il était tombé sur un bureaucrate que les crimes n'intéressaient pas particulièrement, sauf lorsqu'il s'agissait d'en faire des statistiques.

« Je crains bien, capitaine Jordan, de ne pouvoir vous fournir aucun renseignement. Le chef constable est justement retourné à Glasgow hier.

— Possédez-vous une fiche concernant Lew Daney, s'était impatienté Jordan. Je sais ce que c'est, vous trouvez que je suis bien embêtant, mais si ce n'est pas un coup de Lew Daney, je veux qu'on me pende. Il est recherché à Johannesburg pour une affaire similaire, sans meurtre cette fois, et la façon de procéder est identique. »

Le bureaucrate avait soupiré.

« Oui, bien sûr.... Écrivez ce nom; je ferai une enquête au département des fiches.... »

Bref, une matinée décevante.

Elle s'achevait lorsque quelqu'un vit passer Tim à toute allure, traverser impétueusement le hall du Carlton et escalader quatre à quatre les marches du vaste escalier. Le capitaine Jordan n'était cependant pas particulièrement pressé, et il n'avait aucun rendez-vous urgent. Il allait simplement changer de chaussures.

Ce quelqu'un avait dit à sa compagne :

« Voilà l'homme-tigre!

— Oh! vraiment? Travaille-t-il dans un cirque? » avait répondu d'un air faussement intéressé la jeune lady en question.

Le millionnaire sud-africain avait alors donné quelques renseignements au sujet du capitaine Timothy Jordan. Les millionnaires étant gens qu'on écoute, la jeune lady s'était forcée à l'attention.

« Il appartient à la police rhodésienne. Les indigènes disent qu'il marche et qu'il chasse avec la douceur et la précision du tigre. C'est un type terriblement intelligent. Est-ce que je vous ai raconté l'histoire du boutiquier assassiné à Manandalas? »

Pendant ce temps, Tim Jordan changeait de chaussures. Il y avait moins de trente heures qu'il avait débarqué en Angleterre et il avait déjà pris rendez-vous avec son tailleur, son banquier, son avocat, accepté de dîner avec son vieux Colonel, invité à souper un couple dont il avait fait la connaissance sur le bateau. Il eût préféré que ce fût avec la jeune fille dont il avait entendu la voix au téléphone. Qu'elle fût partie sans lui apporter elle-même la lettre de son oncle le vexait assez. Cependant, il était enchanté d'être à Londres et il chantait à tue-tête, d'une voix aussi fausse que possible. Un groom vint interrompre ses désastreuses vocalises.

« Jelf? Qui ça, Jelf? »

Il examina le papier qu'on lui tendait d'un air perplexe, puis, se souvenant tout à coup :

« Envoyez-le-moi, voulez-vous? »

Jelf entra. Il était assez petit, assez sournois d'apparence et aussi déférent que tout individu à la recherche d'un emploi.

« Qui vous a dit que je cherchais un chauffeur? »

Le petit homme se tortilla, visiblement mal à l'aise.

« J'ai travaillé pour M. Van Tyl et j'ai entendu dire que vous veniez en Angleterre, monsieur, et j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'une voiture comme la mienne. Elle fait le 80.

— Mr. Van Tyl? »

Tim connaissait vingt Van Tyl en Afrique du Sud, tous aussi peu l'un que l'autre.

« Il vous connaît, monsieur, et il m'a dit que vous arriviez d'Afrique et que vous aimiez les voitures rapides.

— Comment avez-vous appris la date de mon arrivée? demanda Tim.

— A la Compagnie de navigation. »

Le capitaine Jordan se mit à rire.

« Très bien, dit-il. Votre culot vous donne droit à une récompense. Je verrai votre bagnole. Amenez-la ici — il regarda le plafond, comme s'il cherchait une inspiration — mercredi, à sept heures. Connaissez-vous l'Écosse?

— Très bien, monsieur, répondit l'homme.

— Bon. Je pars jeudi à six heures du matin et si votre voiture me convient, je vous engage. Pourquoi vous êtes-vous rasé la moustache?

— Que... quoi? bégaya l'homme stupéfait.

— Vous portiez la moustache, tout récemment. Vous l'avez rasée. Depuis que vous êtes entré, vous avez fait deux fois le geste de la rouler entre vos doigts. Avez-vous toujours porté des lunettes?

— Toujours, monsieur, dit l'homme, mais ma vue est très bonne. »

Tim le regarda un moment.

« Parfait. Vous êtes probablement une crapule, mais ça n'a aucune importance. Je me demande pourquoi vous vous imaginez, vous autres, que vous vous rendez méconnaissables en modifiant l'aspect de votre lèvre supérieure....

— Je ne suis pas une crapule, monsieur commença l'homme. J'ai ma réputation....

— Ça, j'en suis persuadé, l'interrompit Tim. Amenez votre bagnole à l'heure que je vous ai indiquée. »

Il vit la voiture dans le courant de la journée et elle lui plut.

Cette nuit-là, il revint tard du dîner auquel il avait assisté.

« Une dame vous attend, monsieur, lui dit le portier de l'hôtel.

— Une dame? Et il songéa aussitôt au coup de téléphone du matin. Est-ce miss Grier?

— Non, monsieur. C'est Mrs. Smith. »

Il indiqua de la tête à Tim le salon d'attente. Une femme qui s'y trouvait assise se leva et vint vers eux. Elle était grande, assez jolie, bien habillée. Tim estima qu'elle pouvait avoir la trentaine.

« Vous désirez me voir? » demanda-t-il.

Elle acquiesça, regarda le portier qui était demeuré immobile, puis :

« Puis-je monter dans votre chambre, » murmura-t-elle à mi-voix.

Tim hésita. Il n'est pas habituel qu'un homme reçoive chez lui une étrangère, à onze heures du soir.

« Je ne tiens pas à ce qu'on nous voie ensemble, expliqua-t-elle. C'est très important. »

Sa voix était agréable, profonde et chaude. Il sourit.

« Très bien. Venez. »

Ils prirent l'ascenseur. Il ouvrit la porte de sa chambre et l'introduisit. Ce fut elle qui ferma la porte, qu'il avait laissée ouverte derrière lui.

« Vous êtes bien le capitaine Jordan, de la Sûreté rhodésienne, n'est-ce pas? Je m'appelle Lydia Daney. »

« La femme de Lew Daney? »

Elle inclina affirmativement la tête.

« La femme de l'homme qui a fait le coup de Glasgow, dit-elle froidement. J'ai pensé que cela vous intéresserait. »

IV

Tim Jordan regarda la femme avec stupéfaction.

« N. de D...! C'était donc bien Daney! »

Affirmative, elle continua.

« Il doit être à Londres. J'essaye de remettre la main dessus. La fumée ne vous gêne pas? »

Elle sortit de son sac un étui de cigarettes orné de pierreries, l'ouvrit. Tim lui offrit du feu.

« Oui, je suis bel et bien la femme de Lew Daney. Si extraordinaire que cela puisse vous paraître, il a fait quelque chose de légal dans sa vie, et ç'a été de m'épouser.

— Pourquoi êtes-vous venue me voir? » questionna-t-il brusquement.

Elle haussa les épaules.

« Je savais que vous étiez à Londres. Lew m'a souvent parlé de vous. Tenez, aujourd'hui même....

— Il est ici?

— Oui. En tout cas, il y était. Et une certaine Miss Grier y était également, une certaine Mary Grier. »

Elle parlait lentement.

A présent, Tim se souvenait... la jeune fille du téléphone.

« Elle est arrivée d'Écosse. »

Mrs. Daney porta sa cigarette à ses lèvres, puis lança vers le plafond un petit nuage de fumée qui monta en fragiles anneaux. Elle les suivit jusqu'à ce qu'ils se fussent dissipés.

« C'est la secrétaire d'un vieux gentilhomme écossais et le premier amour de Lew. »

Il y avait de l'amertume dans ces derniers mots.

« Et c'est à cause de cela que vous le trahissez? »

Elle approuva doucement.

« C'est à cause de cela que je le trahis, répéta-t-elle. J'ai passé beaucoup de choses à Lew. Il a été assez généreux avec moi, quoique j'aie eu des moments difficiles; mais quand un homme en arrive à dire à sa femme qu'il en aime une autre et à lui proposer la grosse somme pour divorcer — ce que Lew a fait vis-à-vis de moi, — la question d'argent ne compte plus.

— La jeune fille est venue à Londres pour le voir? »

Elle secoua la tête.

« Non. S'il faut en croire Lew — et c'est le plus grand menteur du monde, bien qu'il dise de temps en temps la vérité par pure méchanceté, — elle ignore même la tempête qu'elle a éveillée dans le cœur juvénile de mon mari. Ils se sont rencontrés par hasard, quelque part, et ça a suffi pour qu'il ait le coup de foudre, à cinquante ans!

— A-t-elle été en Afrique?

— Non, D'ailleurs, renoncez donc, une fois pour toutes, à l'idée que Lew est spécialiste des affaires africaines.... Il s'est rendu au Cap quand les choses se sont gâtées pour lui en Europe. Depuis des années, il méditait d'énormes coups ici et l'Afrique n'a été pour lui qu'un intermède. Il n'y est pas demeuré un an. Sa passion le tenait déjà avant qu'il ne parte, il me l'a dit. Et il croit vraiment que c'est arrivé, capitaine Jordan. Quand on le connaît, il est impossible de se tromper sur sa façon de dire les choses qu'il croit arrivées. »

Elle avait achevé sa cigarette — c'était une cigarette russe où il y a plus de carton que de tabac, — elle la jeta dans le feu et en prit une autre.

« Je ne vais pas vous raconter l'histoire de ma vie, mais je vous assure que Lew avait plus d'une raison de jouer franc jeu avec moi, et j'ai décidé qu'il valait mieux qu'il s'en aille.

— Même en passant par l'échafaud? demanda Tim, sardonique.

— Même en passant par l'échafaud, oui. Ce que je fais semble insensé, mais je suis pourtant tout à fait de sang-froid. »

Elle se leva, toujours en fumant, et se mit à parcourir la chambre.

« Connaissez-vous un type du nom de Stone? »

— Stone.... Harry le Larbin? Oui.

— Il est à Londres, j'espère.

— Quels sont les autres types de la bande? » demanda Tim.

D'un geste, elle marqua son indifférence.

« Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais demandé à Lew. Il change souvent de complices et il ne conserve jamais longtemps les mêmes. »

Elle jeta la seconde cigarette, encore inachevée, dans le feu.

« Voilà, c'est tout, dit-elle. Vous pouvez aller à Scotland Yard muni des tuyaux que je viens de vous donner, mais si vous me compromettez en m'envoyant les flics, je vous ferai passer pour un idiot. D'ailleurs, ce qu'on m'a dit de vous me fait imaginer que vous aimez bien vous occuper vous-même de vos affaires. Je vous ai donné votre chance. Peut-être changerai-je d'avis demain et dirai-je à Lew que je vous ai tout raconté. Dans ce cas, il vaudra mieux vous mettre à l'abri. Je serai probablement liquidée, mais ce ne sera pas une raison pour que vous le soyez aussi.

— Merci de cette charmante attention, » dit Tim en la reconduisant jusqu'à la porte.

Quand elle fut partie, il s'installa dans un fauteuil et se mit à réfléchir profondément.

Il y avait peu de chance que Scotland Yard lui fût d'aucune utilité et il n'avait lui-même pas grand-chose à raconter. Il ne savait même pas où retrouver éventuellement cette femme. Toute cette histoire pouvait être un coup monté. Le fait qu'elle confirmait son opinion l'incitait même à la considérer comme un mensonge.

Jelf et son bolide arrivèrent le lendemain matin, dès potron-minet. Tim les examina l'un et l'autre et se déclara satisfait pour la seconde fois. Il grimpa dans la voiture, à côté du conducteur.

« Connaissez-vous la route de Glasgow à Kinross?

— Comme ma poche, monsieur. J'ai conduit souvent des touristes par là, pendant l'été.

— Parfait. Partons, » dit Timothy Jordan. Puis : « Connaîtriez-vous aussi Clench House, par hasard? »

L'homme secoua la tête.

« Ce doit être du côté de Rumble Bridge, monsieur, mais je n'en suis pas certain. Il y a tellement de grandes propriétés par là.... C'est une région d'aristocrates....

— Tranquillisez-vous, mon garçon; la personne chez qui je vais en week-end n'a rien d'un aristocrate, non, pas pour deux ronds, » murmura Tim tandis que la voiture démarrait.

V

On appelait la propriété Clench House parce que, disait-on, Ben Clench était visible de la petite colline qui se dressait derrière la maison. Elle était située entre Kinross et Glasgow et plusieurs légendes couraient sur son compte. Il y avait eu jadis, là, un vieux château, dont les ruines existaient encore au milieu des sapins, à un quart de mille au Nord de la maison. Les archéologues n'étaient pas d'accord à propos de ces ruines. Les historiens locaux qui rédigeaient des guides à l'usage des méridionaux illettrés pouvaient donner libre cours à leur imagination et certains d'entre eux mêlaient Banockburn à ces ruines, sans qu'on sache pourquoi.

La maison était grande, disgracieuse, entourée d'un mur de pierres, d'apparence lugubre. De plus, un monstrueux garage, qui avait jadis été une chapelle, détruisait son équilibre déjà relatif.

Clench House se flattait de posséder son propre cimetière qui consistait en monticules assemblés, derrière le verger, autour d'un mausolée de pierre dont l'inscription en gaélique avait été rendue illisible par le souffle des siècles. Mr. Awkwright ne cessait de se lamenter à propos de cette demeure.

C'était un vieil homme maigre et geignard, plein de rides, très riche, très conscient de sa richesse. Il haïssait l'Écosse. Il haïssait tout autant l'Angleterre. La France ne lui convenait pas davantage, ni la Hollande, ni l'Égypte, ni Monte-Carlo, ni l'Italie.

Il n'avait d'ailleurs jamais vécu dans d'autres pays que ceux-là.

Il avait épousé dans sa jeunesse une certaine Miss Brodie et comme elle se targuait de son origine écossaise, il portait le tartan des Brodie (bien qu'il n'y eût aucun droit), mangeait son porridge avec force grimaces, eût été à l'église s'il y avait eu une église de sa confession dans les environs, et s'oubliait deux fois par jour en prières familiales.

Il conservait ses domestiques avec difficulté, mais il avait moins de peine à garder auprès de lui Mary Grier, sa secrétaire. Les jeunes femmes, surtout quand elles sont jolies, bien élevées et dépourvues de moyens d'existence, sont plus faciles à trouver que les cuisinières.

Et la chaîne qui retenait Mary était beaucoup plus solide qu'un contrat. Elle restait auprès de Mr. Awkwright comme le détenu reste dans sa prison. Elle avait été condamnée à travailler. Peut-être cette condamnation était-elle à vie....

Stocker ne participait pas aux prières familiales, parce qu'il faisait partie de la maison, non de la famille. Il constituait l'un des accessoires que Mr. Awkwright avait pris avec le bail de cette demeure. Il ne pouvait le mettre à la porte sans s'expulser lui-même de ce Clench House, qu'il avait loué meublé pour une somme ridiculement basse aux agents londoniens de Mr. Ledbetter, son propriétaire.

Mr. Ledbetter passait la plus grande partie de l'année sous des cieux plus cléments. Sans aucune raison, Stocker le sommelier le traitait de grand voyageur.

Gros, gras, l'œil bleu et bête, Stocker prétendait qu'il était au service de Mr. Ledbetter « depuis qu'il était haut comme ça... ». Il racontait tout cela à la jolie secrétaire de Mr. Awkwright, faute d'un autre auditoire.

Mary l'écoutait et souriait.

« Vous connaissez des choses bien bizarres, Stocker, » disait-elle.

Il approuvait, d'un air résigné.

« Il y a peu de gens au monde que je ne connaisse pas, miss Grier, y compris des têtes couronnées. J'ai passé ma vie à étudier les hommes. Je dois dire que je n'appelle pas Mr. Awkwright un homme.... »

Mary était en train de prendre le thé toute seule, dans l'immense salon inhospitalier et glacial. Mr. Awkwright était allé à Glasgow pour consulter son agent de change, qu'il harcelait à tout propos. C'était un agioteur sans envergure, qui spéculait sur des sommes infimes. De plus, il s'intéressait à l'amélioration de la race chevaline, ce qui était pour lui la voie menant au sport, et il s'embrouillait dans d'invraisemblables paris avec un bookmaker de Glasgow. Il ne perdait jamais plus de quelques shillings par jour et les gagnait le plus souvent.

Il avait coutume de passer ses soirées à étudier la forme des chevaux engagés dans les courses du lendemain. Mais il disait toujours auparavant les prières familiales. Il complétait ses prévisions personnelles grâce aux informations confidentielles qu'il recevait par télégrammes ou lettres express de gentlemen habitués à distribuer leurs tuyaux increvables moyennant une faible rétribution. Peu de chose se produisait dans le monde du turf sans qu'il en fût informé. Du moins avait-il cette illusion.

Brusquement, Mary se souvint de ce qu'elle avait entendu dire dans l'autobus, en revenant de la gare.

« Stocker! »

Elle le rappela au moment où il allait quitter la pièce.

« Stocker, est-ce que Mr. Ledbetter est philanthrope?

— Comment, Miss? Phil....?

— Oui, enfin, est-il généreux? »

Stocker sourit.

« Non, Miss, Mr. Ledbetter est un homme très prudent.

— Alors, pourquoi a-t-il loué Clench House pour un si faible loyer à Mr. Awkwright? »

Stocker se rapprocha lentement d'elle.

« C'est un homme un peu singulier, Miss. Il a préféré louer Clench House bon marché à un vieillard tranquille comme Mr. Awkwright que de le louer très cher à ces jeunes écervelés qui viennent passer l'été à la campagne et transforment une maison en ménagerie. Qui est ce jeune monsieur qu'on attend aujourd'hui, Miss? »

Mary se leva d'un bond.

« Oh! le capitaine Jordan. Je devais m'occuper de sa chambre....

— Elle est prête, Miss. Il arrive d'Afrique, n'est-ce pas?

— Oui. C'est le neveu de Mr. Awkwright.

— N'est-il pas dans l'armée? continua Stocker, en frottant pensivement son énorme menton de la main. C'est drôle, mais je n'ai jamais été très attiré par l'armée. J'avais un jeune frère qui était grenadier de la garde; il a déserté. »

La jeune fille secoua négativement la tête.

« Non. Il est dans la police, la police sud-africaine. Il est quelque chose comme commissaire.

— Sans blague! »

C'était l'expression favorite de Stocker quand il s'étonnait.

« Sans blague, Miss.... Dans la police! Ça doit être du beau travail. Je n'ai jamais été en Afrique. J'ai un jeune cousin, qui s'appelle Herbert Smith et qui a trouvé du travail dans un champ de thé, comment appelle-t-on ça?....

— Peut-être une plantation, » suggéra Mary.

Il approuva.

« Sans blague, il est dans la police... Ce doit être un jeune homme instruit. »

Mary n'en était pas absolument sûre. Par moments, Tim Jordan était le plus étourdissant des neveux de Mr. Awkwright, et quelques heures plus tard, c'était un gaspilleur, un écervelé. Cela dépendait beaucoup de l'humeur du vieillard et de l'importance des sommes que Tim lui réclamait pour régler ses notes au mess, ainsi que les petites fantaisies de son existence. Mr. Awkwright le lui avait présenté comme un pupille dont les extravagances conduiraient son vieil oncle à la misère la plus noire. Car Mr. Awkwright était officiellement le tuteur de ce jeune homme de vingt-huit ans et il avait jusqu'à sa trentième année la gérance de sa fortune. Cela résultait d'un de ces testaments stupides comme il arrive aux vieilles gens d'en faire sur le tard. Tim Jordan avait supporté le joug de cette tutelle avec une patience exemplaire.

Il ne fallut pas plus d'une heure à Mary pour apprendre ces derniers détails de la bouche de Tim, après qu'il fut arrivé à Clench House. Sa voiture, couverte de boue, s'était arrêtée devant la maison alors qu'elle montait s'habiller pour dîner.

Mr. Awkwright avait téléphoné qu'il ne rentrerait pas le soir et donné à sa secrétaire des instructions détaillées quant à sa conduite vis-à-vis du visiteur.

« Vous n'avez pas besoin de lui tenir compagnie après le dîner, avait-il dit. Il se débrouillera bien tout seul. Et surtout, ne lui parlez pas de mes affaires, Mary. Vous comprenez? »

Elle avait approuvé docilement :

« Oui, j'ai compris.

— Et vous n'avez pas non plus à lui répondre s'il vous pose des questions sur vous-même. »

Mary avait écouté avec douceur, approuvant toujours.

En revenant dans la salle à manger, où le jeune homme venait d'allumer sa première cigarette, elle dit :

« Puis-je vous demander une faveur spéciale, capitaine Jordan? Ne dites pas à Mr. Awkwright que vous m'avez raconté vos exploits.... »

Il sourit, enchanté.

« Cela vous chiffonne tellement? Je dois être bien vantard, décidément! Et dire que je croyais m'embêter mortellement dans cette affreuse maison! »

Tim Jordan avait assez bonne apparence, avec ses cheveux légèrement grisonnants aux tempes, son teint brûlé de soleil, ses yeux rieurs. Il avait raconté à Mary l'histoire du lion qui l'avait attaqué en sautant par la fenêtre de son bungalow. Il trouvait que la vie était une chose infiniment amusante.

« Quand j'ai vu cette bâtisse, mon sang n'a fait qu'un tour, continua-t-il. Et voilà que de la tombe elle-même, la lumière a jailli avec vous. Je vais rester ici trois mois!

— Vous vous en irez quand on vous le dira, samedi, dit-elle. Puis-je, d'autre part, vous rappeler humblement que je fais partie de la domesticité de cette maison et que selon les dernières instructions de Mr. Awkwright, je dois m'interdire toute espèce de familiarité avec vous. Jusqu'à présent, vous avez été très gentil, beaucoup trop gentil.... »

Il alluma une autre cigarette et se prit à contempler le plafond.

« Vivre ici, c'est un peu vivre dans une sacristie, dites-moi? Quel drôle d'endroit pour enterrer sa belle jeunesse! Je suppose que vous ne devez pas payer ça cher. Pourtant l'oncle Ben vaut un million de livres — n'ayez pas l'air si ahurie... Il est formidablement riche. Et je suis le seul à me fiche éperdument de son testament. Avez-vous rencontré les amis de sa femme? Ils sont à faire frémir! Elle

est née Brodie, vous l'a-t-il dit? L'avez-vous jamais vu danser la gigue? Il parvient à être effroyablement Ecossais. Tous ces gens du Sud qui veulent avoir l'air d'être Ecossais deviennent comme ça. Ils ont des joueurs de cornemuse qui tournent autour de la table. En a-t-il? »

Mary secoua la tête.

« Il ne se payerait pas ça. Mais je suis sûre qu'il doit avoir des disques de cornemuse! »

Tim était l'un de ces hommes avec lesquels l'intimité est immédiate, à moins qu'on ne les haïsse en les rencontrant. En arrivant, il lui avait pris la main, l'avait embrassée sous prétexte qu'elle était un peu sa cousine, et il avait fait des choses qui eussent rendu n'importe qui intolérable.

Il jeta, par-dessus son épaule, un coup d'œil froid au fidèle Stocker.

« Vous cherchez mon chauffeur? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Stocker. Sa chambre est prête, mais je ne sais pas où il est. Après avoir mis la voiture au garage, il est descendu au village. »

Tim Jordan le gratifia d'un suave sourire.

« Alors, dit-il, vous pouvez vous retirer, mon brave. Si je désire une autre tasse de café, je vous appellerai. »

Stocker sortit.

« Je ne peux pas souffrir les domestiques qui montent la garde derrière mon dos, expliqua Tim, surtout depuis le jour où, à Umtali.... Mais vous allez encore vous imaginer que je me vante. Maintenant, racontez-moi donc ce que mon cher oncle dit de moi.

— N'oublions pas la fidélité que nous devons à nos patrons, dit-elle, ce qui le fit rire.

— Ne vous en faites pas pour ça. C'est un drôle d'oiseau. Je suppose qu'il me traite de parent pauvre. C'est son habitude. Mais respectez-moi tout

de même, je suis très riche aussi, peut-être pas autant que ce pauvre Crésus, mais enfin suffisamment....

— Quand retournez-vous en Afrique? demanda-t-elle.

— Jamais. J'ai donné ma démission. Je ne l'ai pas encore dit à l'oncle Ben, mais il le saura bien assez tôt. J'ai pris un appartement à Londres et je vais mener la vie d'un jeune homme du monde. J'ai été cet après-midi à Scotland Yard pour les persuader de me nommer commissaire. Ils m'ont collé au Frigidaire et je ne suis pas encore tout à fait dégelé. »

Il la regarda, d'un œil devenu soudainement froid.

« A propos, connaissez-vous un type qui s'appelle Daney? »

Il crut, à son silence, qu'elle n'avait pas entendu sa question, et il la réitéra. Elle contemplait vaguement le mur lambrissé.

« Non, je n'en ai jamais entendu parler, dit-elle tranquillement.

— C'est curieux, parce que.... »

Il s'interrompit, se leva et se dirigea sans bruit vers la porte. Brusquement, il l'ouvrit. Stocker était derrière.

« Je venais justement... commença-t-il.

— Eh bien, ne venez pas, » dit Tim.

L'incident le rendait pensif, mais il ne le montra pas et reprenant sa précédente conversation :

« Je vais me vouer au seul travail intéressant qui existe : mettre la main sur les méchants et découvrir les raisons de leur méchanceté.

— En d'autres termes, vous voulez vous faire détective? C'est passionnant!

— Ne vous fichez pas de moi. J'ai eu beaucoup de succès en Afrique; j'ai une excellente réputation et toutes les qualités d'un bon policier....

— Y compris la modestie?

— Non. La modestie n'est qu'une pose ridicule.

— Pourtant beaucoup de gens en souffrent, » suggéra-t-elle.

Il sourit.

« Pas moi! »

Cette petite l'amusait et l'étonnait. Il pensait la connaître depuis l'instant de leur rencontre, aussi bien qu'elle le connaissait, il en était sûr. Mais chaque heure passée en sa compagnie la lui rendait plus impénétrable.

Il s'imaginait que son aplomb cachait ses qualités de secrétaire privée, fort au courant de tout. Mais il y avait autre chose. Elle était ... comment la définir exactement?... « profonde »... Non, le mot était trop grave. Elle lui donnait l'impression, qui lui était familière en tant que policier, de cacher une seconde vie derrière son existence visible. Mais elle le faisait avec succès, tandis que ses anciens « clients » échouaient misérablement.

Il faisait grand cas des procédés de contre-enquête.

Il la questionna, d'un air détaché.

« Oui, j'ai encore un peu de famille, ma mère, une sœur...

— En Écosse? »

Elle le regarda attentivement.

« Non, pas en Écosse. Dans la banlieue de Londres. Ma mère est infirme. J'ai été la voir l'autre jour. »

Ceci dit, elle serra fermement les lèvres. Il comprit qu'elle n'en dirait pas davantage sur elle-même, mais, à ce moment, elle se pencha pour lui tendre une allumette et il aperçut son avant-bras.

« Vous avez une bien jolie coupure, » dit-il.

Elle retira vivement la main et baissa sa manche. La balafre partait du poignet et allait se perdre sous la manche. Il la vit rougir, puis pâlir.

« Oui.... Je me suis coupée, dit-elle, un peu oppressée. Le couteau a glissé pendant que je... je coupais du pain.... Avez-vous autre chose à me demander?

— Je regrette. »

Il disait vrai.

Les joues de la jeune fille redevinrent roses et elle sourit.

« Mr. Awkwright m'a recommandé de ne répondre à aucune question, » fit-elle, retrouvant un peu son enjouement.

Elle jeta un coup d'œil à la sévère pendule qui se trouvait sur la cheminée.

« Je vais bientôt aller me coucher. Voulez-vous vous occuper de votre chauffeur?

— Dites-moi donc.... Pourquoi vous enterrez-vous avec ce fossile qui m'est apparenté? Il doit y avoir d'autres occupations plus en rapport avec....

— Sans doute, » l'interrompit-elle en se levant.

Elle se dirigea vers la porte, puis se ravisant :

« Connaissez-vous très bien Mr. Awkwright? » demanda-t-elle.

Il lui avoua qu'il ne l'avait rencontré que trois fois dans sa vie.

« Non. J'ignore pratiquement tout de lui. Je sais seulement qu'il a été marié deux fois et qu'il a eu un fils qui est mort. Mais je sais qu'il est aussi avare qu'Harpagon....

— Il y a beaucoup de choses extraordinaires en ce vieil homme, vous savez.... »

Mary se coucha peu après dix heures. La chambre du capitaine Jordan était séparée de la sienne par trois autres chambres, et quand elle s'endormit elle perçut encore ses pas légers le long du couloir et le bruit que fit sa porte en se refermant. Elle sombra dans le sommeil et se réveilla tout aussitôt. Du moins en eut-elle l'impression. Mais des heures avaient passé.

Elle se dressa sur son lit, haletante. Quelque chose l'avait réveillée, quelque chose, un mauvais rêve, peut-être, dont elle ne pouvait se souvenir.

Elle l'écouta. Tout silencieux. Ce devait être son imagination. Calmée, elle se renfonça dans son lit. Par la fenêtre ouverte, on apercevait la lune qui brillait au-dessus de la brume.

Des traînées de brouillard se mouvaient lentement dans l'air et pénétraient dans la chambre par la fenêtre; elle se demanda si elle n'allait pas se lever pour aller la fermer, quand soudain....

Elle entendit distinctement du bruit derrière la porte, un bruit de pas confus.

« Qui est là? » demanda-t-elle.

Elle écouta de nouveau et le même bruit se reproduisit, semblable à un grattement et à un grognement. Bondissant de son lit, elle alluma, courut à la porte et l'ouvrit brusquement. Un homme s'effonda littéralement dans ses bras.

Dans la pénombre, son visage était affreusement pâle. Et elle vit, entre ses doigts crispés à sa gorge, du sang ruisseler. Elle se mit à hurler.

Elle tenta de le maintenir debout, mais l'homme glissa sur le plancher malgré ses efforts. Des pas rapides retentirent alors dans le corridor et Tim Jordan apparut. Il s'agenouilla à côté de l'homme.

« Ça, par exemple! dit-il rapidement, comme il avait coutume de parler. Jelf... mon chauffeur! »

L'homme était tout habillé; ses chaussures étaient trempées de boue.

« Ne peut-on appeler un docteur? » bégaya Mary.

Il secoua la tête.

A cet instant, l'homme ouvrit les yeux; son regard erra de Tim à Mary, puis se fixa sur la jeune fille épouvantée. Ses lèvres s'agitèrent.

« C'est lui, murmura-t-il. L'homme dont nous vous avons protégée. »

Tim vit que la jeune fille allait s'évanouir et la

retint dans ses bras, puis la porta dans la chambre voisine où il la confia aux soins d'une femme de chambre. Quand il revint vers Jelf, celui-ci était mort.

Stocker arriva en courant. Sa chambre était située à l'étage supérieur, et il était en bras de chemise. Jordan lui emprunta sa lanterne électrique et suivit la trace sanglante que Jelf avait laissée derrière lui. Elle allait jusqu'au bout du couloir et s'arrêtait à une petite porte profondément enfoncée dans le mur.

Cette porte n'était pas fermée. Elle aboutissait à un escalier de service puis à la cour des écuries qui se trouvaient derrière la maison. Jordan revint dans sa chambre, passa rapidement un vêtement et repartit en suivant la piste sanglante. Elle s'allongeait au delà d'une grille ouverte dans le jardin, là se perdait sur le sol humide.

Quelque chose scintilla dans le mince faisceau lumineux de la lanterne. S'arrêtant, Tim le ramassa.

C'était un petit étui à cigarettes en or. Il était ouvert. Tim déchiffra une inscription à l'intérieur :

« Pour Lew, sa femme. »

VI

Examinant soigneusement sa trouvaille à la lueur de sa lanterne, Tim s'aperçut que l'un des placages intérieurs jouait légèrement et il le souleva avec la pointe de son canif. Une mince feuille d'or se rabattit. Une inscription la couvrait, dont il ne put distinguer que le mot « trésor » à la base de l'étui. Ce texte se composait d'une douzaine de lignes, très finement gravées.

Tim remit le feuillet d'or en place et se dirigea vers la maison afin de procéder à un examen plus approfondi. Stocker, qui apportait du café chaud, arriva juste à temps pour le voir glisser l'étui dans sa poche.

« Vous avez trouvé quelque chose, monsieur? demanda-t-il. Quel terrible événement!

— Où est Miss Grier?

— Elle est allée dans la chambre d'amis. La femme de chambre m'a dit qu'elle était en train de s'habiller. Vous connaissez la victime de ce drame, monsieur? »

Il y avait une nuance d'anxiété dans sa voix, mais la récente tragédie pouvait facilement l'expliquer.

« Je ne l'ai jamais vue avant de l'engager, il y a deux jours, » dit Tim.

Stocker se gratta pensivement le menton.

« Je suppose qu'il n'a fait aucune révélation avant de mourir? »

Ce n'était pas une question qu'il posait, mais une suggestion qu'il offrait.

« Aucune.

— La jeune fille qui se trouvait de l'autre côté de la porte a cru l'entendre parler, insista-t-il.

— Quelle jeune fille?

— La femme de chambre. La première femme de chambre qui soit descendue....

— Il a balbutié quelques mots absolument incompréhensibles, » répondit Tim.

Se trompait-il? Il crut entendre le gros homme soupirer légèrement et voir un éclair de satisfaction luire dans ses yeux.

« Ce pauvre Mr. Awkwright va être bouleversé quand il apprendra ça, reprit Stocker. Il déteste les ennuis et je m'étonnerais que ces événements ne l'obligent pas à se coucher pendant une semaine.

— Il y a combien de temps que Mr. Awkwright habite ici? »

Stocker se mit à interroger le plafond.

« Il doit y avoir à peu près quatre ans, l'un dans l'autre. Il arrive, et puis il s'en va pour six mois, et puis il revient. Pourquoi, monsieur? »

Tim ne daigna point satisfaire cette curiosité. Il indiqua d'un geste à l'homme qu'il pouvait disposer, mais Stocker n'eut pas l'air de comprendre.

« Excusez-moi de vous poser cette question, monsieur, mais vous avez été le premier témoin du drame.... Pourriez-vous me dire si la porte de Miss Grier était fermée à clé? »

Tim le regarda avec surprise.

« Je ne sais pas. Pourquoi?

— Je voulais seulement le savoir », dit Stocker.

A cet instant, il aperçut Mary, qui pénétrait dans la pièce, et il fit un pas vers elle.

« Puis-je vous être utile, mademoiselle?

— Non, merci, Stocker, je n'ai besoin de rien. »

Mary Grier était en possession de tout son sang-froid et sans l'extrême pâleur de son visage, on eût dit que le dramatique événement ne l'avait pas troublée.

Elle s'assit près de la table, en face de Tim, prit une cigarette dans un coffret d'argent et l'alluma. Tim remarqua que sa main ne tremblait pas.

« A la réflexion, je crois que je prendrai un petit peu de café, Stocker, » dit-elle.

Tim attendit que l'homme fût sorti.

« Vous connaissiez Jelf? »

Elle secoua la tête.

« Je ne me souviens pas de lui. Je ne crois pas l'avoir jamais remarqué.

— Qu'a-t-il voulu dire en parlant d'une personne dont il vous avait protégée? »

Elle envoya à travers la table une bouffée de fumée.

« Il a voulu dire ce qu'il a dit, répondit-elle tranquillement. Il y a trois ans à peu près, j'ai été attaquée, sur la route de Kinross. Je pense que c'était un ivrogne. »

Elle tendit le bras et releva sa manche.

« Il avait un couteau.... »

Elle suivit doucement du doigt le tracé de la longue cicatrice rose.

« Je vous ai raconté que je m'étais coupée accidentellement, mais ce n'était pas vrai. Je ne tenais pas à évoquer cette vilaine histoire. Si ces deux hommes ne m'avaient pas porté secours, j'y serais probablement restée.

— Et l'un de ces hommes était Jelf, dit-il, surpris.

— Je ne sais pas. Il faisait noir. L'homme qui m'a ramenée ici est le seul dont j'ai aperçu les traits. »

Elle disait vrai.

« Qui vous avait attaquée? »

Elle contempla l'extrémité incandescente de sa cigarette.

« Je regrette de ne pouvoir vous renseigner. C'était un étranger.

— Avez-vous averti la police? »

Elle hésita un instant.

« Non. Je ne tenais pas à voir mon nom dans les journaux. Mais j'eusse mieux fait pour mon bonheur. »

Il la regarda stupéfait.

« Vous êtes donc particulièrement malheureuse?

— Pas particulièrement, dit-elle en souriant.

— Et c'est le même homme qui a tué Jelf cette nuit? commença Tim.

— Pour l'amour de Dieu, ne parlez plus de cela, capitaine Jordan, » dit-elle.

Sa voix se brisa et il vit la terreur que cachait son masque tranquille.

« Je ne veux plus en entendre parler. Et si vous continuez à me poser des questions à ce sujet, je quitterai cette pièce. »

Il étendit la main et prit les siennes.

« Alors, nous ne parlerons plus de rien », dit-il.

Stocker entra sur ces entrefaites, apportant du café. Le silence régna jusqu'à son départ.

« Il tenait beaucoup à savoir si votre porte était fermée à clé.

— Je sais. Il veut absolument que je la ferme le soir.

— Pourquoi? »

Elle alluma une autre cigarette; cette fois, sa main tremblait.

« C'est horrible, horrible! dit-elle à voix basse. La police est-elle déjà là?

— Cela ne va pas tarder, dit Tim. Ils se sont mis en route dès mon coup de téléphone. »

Elle lui jeta un bref coup d'œil. On eût dit qu'elle allait parler, mais elle se ravisa.

« Vous vouliez dire?... »

Elle le regarda encore, d'un regard profond et scrutateur; puis, secouant la tête, hésitante :

« Vous allez probablement trouver ma demande

extraordinaire.... Vous appartenez à la police et vous ne pouvez pas comprendre.... Non, je ne puis vous dire....

— Vous feriez pourtant mieux de parler, dit Tim tranquillement. Vous voulez me demander de ne pas répéter ce que Jelf a dit, lorsque la police sera là.... C'est ça, n'est-ce pas? »

Elle écarquilla les yeux.

« Comment saviez-vous? s'exclama-t-elle, et il eut un rire amusé.

— Mon petit doigt m'a averti.... Son instinct est bien connu... De toute façon, il serait fâcheux pour vous que je répète ce que cet homme a balbutié dans son délire. Peut-être vous confierez-vous à moi quelque jour.... »

Elle fit à nouveau semblant de vouloir parler, mais se tut une fois de plus. Puis, après une pause :

« Peut-être, » dit-elle.

Ce qui surprenait le plus Tim, c'était son silence quant aux réactions que le drame provoquerait en Mr. Awkwright. C'était un vieillard; peu d'années auparavant, il paraissait déjà fort décrépit et un tel choc pouvait avoir sur lui une regrettable influence.

En vérité, Tim Jordan se souciait peu du vieil homme, qui ne lui avait jamais témoigné la moindre affection. Il n'avait en fait jamais caché à son tuteur qu'il considérait sa « protection » comme l'un des fardeaux de son existence.

Tim le connaissait peu et il savait tout au plus que c'était un homme dissimulé, soupçonneux, dont les plaisirs étaient bizarres et mesquins, un joueur invétéré mais de faible envergure. Cependant, c'était aussi un capitaliste avisé et prudent qui ne plaçait son argent qu'à bon escient.

La police arriva quand Mary achevait sa troisième cigarette. Pendant une heure, elle dut répondre aux questions qu'on lui posa, les trouvant pour

la plupart déplacées. Cela lui fut fort désagréable. Bref, elle reconstitua pour ces Messieurs la tragédie à laquelle elle avait assisté.

Les policiers emmenèrent le corps de Jelf en se retirant. Le docteur qui les avait accompagnés décréta que le crime avait été commis à l'aide d'un couteau, manié avec beaucoup de violence. Le meurtrier avait dû surprendre sa victime par derrière et la frapper avant qu'elle ait eu la possibilité de se défendre. Ni ses mains ni aucune autre partie de son corps ne portaient d'empreintes.

Tim sortit sur le pas de la porte pour voir s'éloigner la voiture de la police et quand il revint dans la salle à manger il trouva Mary à demi endormie sur la table, la tête dans ses bras. Il l'envoya se coucher, la faisant accompagner par une femme de chambre. Il rentra lui-même chez lui, prit un bain et redescendit dans la salle à manger vers cinq heures.

Stocker s'y trouvait. Il lui suggéra d'aller également se coucher.

« Non, monsieur, merci. J'ai l'habitude de dormir très peu et il est plus de cinq heures. Les domestiques n'auront pas le cœur de faire grand-chose ce matin et il vaut mieux que je m'occupe un peu de tout..... Mais puis-je vous suggérer que quelques heures de repos....

— Suggérez tant que vous voudrez, mon ami, dit Tim avec bonne humeur. Grâce à cette permission, je ne vous ferai pas la réponse désobligeante que vous seriez en droit d'attendre autrement. Non. Dès qu'il fera jour, je jetterai un coup d'œil dans les environs. »

VII

L'aube s'annonçait brumeuse, mais Tim n'eut pas de difficulté à retrouver la trace qu'il avait découverte durant la nuit. De prime abord, une chose s'avérait certaine : Jelf connaissait les lieux. Il avait trouvé l'escalier de service conduisant à l'étage principal de la maison et il s'était servi, pour pénétrer dans celle-ci, de l'un des deux passe-partout que l'on retrouva dans sa poche en fouillant ses vêtements.

De plus, on découvrit que Jelf avait sur lui près de cinq cents livres en billets de banque. Les raisons pour lesquelles il s'était proposé en qualité de chauffeur n'apparaissaient donc pas très clairement.

Près de l'endroit où il avait ramassé l'étui à cigarettes, Tim trouva un mouchoir de soie ensanglanté et il se souvint que le « chauffeur » exhibait avec complaisance cet objet, dont il garnissait la pochette gauche de son veston. Sa présence pouvait expliquer celle de l'étui à cigarette. L'homme avait sorti son mouchoir et l'étui avait glissé en même temps. Les trois ou quatre cigarettes qu'il contenait gisaient près du mouchoir, mais Tim ne découvrit aucun autre indice.

Il ne put suivre la piste ensanglantée au-delà de la route, mais en s'avançant d'une cinquantaine de pas, il parvint à une grille cadenassée qui donnait accès au cimetière. Un mur très bas entourait celui-ci. Après avoir vainement recherché la suite de la piste, Tim sauta par-dessus le mur et se mit

à errer dans le champ de repos, parmi les tombes et les pierres écroulées, qui témoignaient de la gloire des générations défuntes.

Il avait entendu parler du mausolée et l'avait aperçu de loin. C'était une sorte de hutte de granit pourvue d'un toit de pierre. Il était impossible de deviner son âge. Sur l'une des faces, on devinait une inscription effacée par le temps, grossièrement gravée et absolument indéchiffrable. Les portes du mausolée, cependant, avaient été posées plus récemment. Elles avaient à peu près cinq pieds de haut et deux pieds et demi de large. Coulées en bronze, elles portaient une brève inscription en capitales :

THOS BRODIE ESQ. AGÉ DE 70 ANS
RESPECTÉ DE TOUS

Sur le cintre qui surmontait les portes se trouvait une inscription en minuscules :

Ces portes ont été posées par les petits-fils de Thos Brodie, en 1925, en témoignage de leur respect à la mémoire d'un homme de bien et d'un grand bienfaiteur.

Ce devait être un caveau familial où reposaient des générations de Brodie. Tim commençait à comprendre l'attrait particulier qu'exerçait cette sinistre demeure sur Mr. Awkwright, Brodie par son mariage.

Un mur élevé séparait le cimetière des champs situés derrière la maison et, indépendamment de la petite grille et du mur bas — facile à escalader — il ne semblait pas exister d'autre entrée.

Tim s'éloignait du mausolée lorsqu'il remarqua quelque chose sur le sol; il se baissa et ramassa trois cigarettes détrempées. Elles provenaient d'une manufacture de tabacs londonienne et ne se rencontraient pas couramment dans le commerce. De

plus, elles possédaient pour Tim un intérêt tout spécial en ce sens qu'elles étaient identiques à celles qu'avait contenues l'étui de Jelf. Elles reposaient côte à côte comme si elles avaient été déposées ainsi délibérément. Aucune d'entre elles n'avait été allumée et elles portaient toutes la petite marque de l'élastique qui les maintenait dans l'étui en leur milieu. C'était Jelf qui les avait laissées tomber là; il avait donc traversé le cimetière durant la nuit précédente.

Tim se mit à rechercher des traces sanglantes et suivit le mur du cimetière, en examinant chaque pierre, sans succès d'ailleurs.

Comme il revenait lentement vers la maison, une silhouette féminine émergea du brouillard. C'était Mary Grier.

« Naturellement, je n'ai pas été me coucher, » dit-elle d'un air entendu. Puis, redevenant sérieuse : « Avez-vous trouvé quelque chose?

— Rien, sauf ceci... »

Il lui montra les cigarettes et lui parla de l'étui qu'il avait découvert pendant la nuit. Elle s'abstint de commentaires.

« Vous n'avez rencontré personne?... Je veux dire, vous n'êtes pas sur la trace du meurtrier? interrogea-t-elle anxieusement.

— Non. Il a dû filer. La police fouille les villages environnants. Il est encore trop tôt pour qu'un rapport ait déjà été fait, mais je suppose qu'on ne tardera pas à mettre la main dessus.

— J'espère que non, » dit-elle à mi-voix en se détournant.

Mais il lui saisit le bras.

« Pourquoi dites-vous cela, Mary? »

Elle se força à sourire.

« Je ne sais pas. Je suis tellement nerveuse.... A moins que je n'aie l'âme d'une criminelle.... J'ai volé soixante livres, une fois.... Ne souriez pas, je

l'ai fait.... Je les ai prises dans un coffret d'acier. J'étais désespérée, vous ne pouvez vous imaginer à quel point! »

Elle était à bout, si près de la crise de nerfs que son émotion rendait un son d'étonnante vérité; et il savait qu'elle disait la vérité et qu'elle avait volé ces soixante livres. Ce remords la poursuivait, l'obsédait. Il fallait profiter de l'usure de ses nerfs pour la faire parler.

« Ainsi, vous avez volé soixante livres? dit-il en riant. Ne vous en faites donc pas, j'en ai bien volé mille. Nous sommes liés par la fraternité du crime, Mary. Ni vous ni moi n'avons été découverts....

— Je l'ai été (les mots lui venaient par saccades). Presque sur le fait et sans qu'il me fût possible de m'enfuir. Je n'ai même pas été capable de mentir. »

Sa respiration était haletante et quand il lui prit le bras, Tim s'aperçut qu'elle frissonnait.

« Marchons un peu, » dit-il avec autorité.

Elle le suivit, soumise.

« Je vous avais dit de dormir, continua-t-il. Vous ne l'avez pas fait et c'est pour cela que vous êtes nerveuse. Maintenant il fait beau.... Allons manger quelque chose. »

En arrivant à proximité de la maison, elle lui dit d'une voix plus calme qu'elle avait téléphoné à Mr. Awkwright pour le mettre au courant des faits de la nuit, et que le vieil homme revenait au plus vite.

« Je ne crois pas que je déjeunerai, poursuivit-elle. Il est encore très tôt.... Je vais essayez de dormir tout de même. »

Il la quitta au pied de l'escalier principal qui prenait naissance dans le hall sinistre et rébarbatif.

« Je crois que la jeune dame a raison. »

Tim se retourna en entendant ces mots; il n'avait pas aperçu Stocker dans l'obscurité.

« Ah! C'est votre avis, dit-il d'un ton qui manquait de cordialité. Et pourquoi donc? D'où sortez-vous?

— J'étais derrière vous, monsieur. Vous êtes allé au cimetière.

— Qu'en savez-vous? » demanda Tim, incisif.

Il n'avait pu être remarqué de la maison, la brume étant toujours épaisse.

« J'ai suivi Miss Mary quand elle est sortie, et je vous ai vu, répondit Stocker froidement.

— Pourquoi l'avez-vous suivie? »

Le gros homme sourit.

« Après les événements de cette nuit, monsieur, je n'ai pas jugé prudent de laisser la jeune dame s'en aller seule sur une route déserte, et j'ai pris la liberté de la suivre à distance. »

L'argument était sans réplique.

« Etiez-vous déjà ici lorsque Miss Grier a été attaquée sur la route par un inconnu, il y a quelques années?

— Oui, Monsieur, je suis ici depuis que Mr. Awkwright a loué la maison. Je me souviens très bien de cette attaque. J'ai donné les premiers soins à la jeune dame.

— A-t-on jamais retrouvé l'agresseur?

— Je ne m'en souviens pas, répondit Stocker en accompagnant ses paroles d'un large sourire, mais j'imagine volontiers qu'il s'est échappé.

— Mr. Awkwright vous a ordonné de la surveiller, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, Mr. Awkwright ne m'a jamais parlé de cela. »

A sept heures, Mr. Awkwright arriva en personne, c'est-à-dire sous les traits d'un vieil homme tremblant et blafard, doué d'une âpre voix et d'yeux inquisiteurs qui allaient sans cesse avec suspicion de Tim au vigilant Stocker. Tout en lui témoignait d'une aversion foncière pour l'humanité.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Qu'est-ce que tout cela veut dire? »

Il parlait rapidement et avec une autorité insoupçonnée.

« Amener un chauffeur ici, Jordan, un chauffeur qui se fait assassiner, dans ma maison! C'est inouï. Il n'était pas nécessaire que vous veniez ici, je vous avais écrit que ce n'était pas la peine. Vous pouviez vous contenter de voir mes hommes de loi à Londres. Si vous n'étiez pas venu, tout cela ne serait pas arrivé. Où est Miss Grier?

— Elle dort, monsieur, répondit Stocker.

— Allez la chercher, j'ai besoin d'elle; j'ai quelques lettres très importantes à dicter....

— Et son sommeil est aussi très important, dit froidement Tim. Dictez-moi votre courrier; je sténographie assez gentiment. »

Le vieil homme fronça les sourcils, hésita, puis dit :

« Venez dans mon bureau. »

Tim le suivit dans le corridor et entra avec lui dans une chambre en désordre qui ne méritait en rien le titre de bureau, sinon en fonction des recherches qu'il y faisait sur l'amélioration des races chevalines.

Tim était intrigué. Benjamin Awkwright jouait un rôle : de cela, il n'avait point douté, dès l'instant que le vieil homme avait pénétré dans la maison et commencé à poser ses questions, à japper ses commentaires. Mais pourquoi jouait-il cette comédie? Qu'avait-il à cacher? Le ton violent et l'aspect dominateur qu'il s'imposait étaient affectés et le véritable Mr. Awkwright se trahissait par son visage livide, ses mains tremblantes et le rictus pathétique de sa bouche.

« Asseyez-vous, Jordan, dit le vieil homme en se laissant tomber avec un grognement dans un confortable fauteuil. Je regrette vivement ce qui s'est

produit, mais qu'y puis-je? Je suppose que vous ne soupçonnez pas le moins du monde quel est le criminel?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Tim.

— Est-ce arrivé à l'intérieur de la maison?

— Non, sur la route. Ce crime ne semble pas avoir de sens. Je n'en ai rien dit à la police, mais avant de mourir, Jelf a accusé l'agresseur de Miss Grier, celui qui l'a déjà attaquée autrefois sur la route...

— Quoi? »

Le vieil Awkwright avait bondi et foudroyait le jeune homme du regard. Il était devenu livide encore et il ne pouvait dissimuler l'épouvante qu'exprimaient ses yeux exorbités.

« C'est un mensonge, bégaya-t-il. Elle ne m'a rien dit... et elle ne m'aurait pas caché cela! »

Aussi brusquement qu'il s'était levé, il retomba dans son fauteuil. Tim crut qu'il s'évanouissait, mais il refusa de la main ses offres de soins.

« Ne vous tourmentez pas pour moi, murmura-t-il. C'est l'estomac.... Asseyez-vous, Jordan, asseyez-vous.... »

On eût dit qu'il s'était ratatiné. Son visage, absolument décoloré, paraissait plus ridé encore.

« Racontez-moi tout. Ne vous inquiétez pas à mon sujet, Jordan. Je me suis levé de trop bonne heure ce matin. A mon âge, être réveillé par une histoire aussi affreuse... »

Tim Jordan fit brièvement le compte rendu des événements et le vieil homme l'écouta sans l'interrompre.

« Vous ne possédez aucun détail sur ce Jelf, demanda-t-il enfin lorsque Tim eut achevé son récit. Qui était-ce? D'où venait-il? Pourquoi l'avez-vous engagé? Pourquoi l'avez-vous amené ici? Vous n'en ferez jamais d'autres.... Vous n'avez pas pensé une seconde à moi, écervelé, égoïste! »

Il essayait de se mettre en colère, mais derrière cette rage feinte, il n'arrivait pas à dissimuler son angoisse et sa peur. Tim retrouva aussi dans ce début de scène l'antipathie que le vieil homme lui avait toujours témoignée.

« Plût au ciel que je ne vous eusse jamais vu et que je n'eusse jamais entendu parler de vous, continua-t-il avec violence. Pourquoi votre père m'a-t-il accablé du fardeau de votre tutelle? Mais j'en ai assez.... Mes hommes d'affaires se débrouilleront avec vous. »

Tim était stupéfait de cette véhémence, bien qu'il comprît parfaitement le bouleversement momentané de son tuteur à la suite des dramatiques événements survenus dans sa demeure.

La vieille bouche se crispait de plus en plus tragiquement :

« Je hais ce pays, je hais cette maison! Dieu n'a pas été bon avec moi! La vie a été un enfer pour moi.... »

Tim s'esquiva au beau milieu de ces lamentations et le vieil homme, prostré, ne s'en aperçut même pas. Tim se mit à errer dans le jardin — si l'on pouvait appeler cela un jardin — passa devant la maison et parvint à la porte massive qui donnait accès à la chapelle transformée en garage. C'était un bâtiment élevé, détaché de la maison et pourvu de fenêtres à meneaux qui avaient dû jadis contenir de précieux vitraux. La construction en était très ancienne; les murs de granit portaient la patine du temps et étaient recouverts de lierre par places.

Il fit le tour du bâtiment et revint à la porte massive, devant laquelle il eut la surprise de trouver Stocker.

« Un beau vieux coin, monsieur, dit l'homme en lui adressant un large sourire. Ça doit remonter au douzième siècle. Du moins, c'est ce qu'on dit. Il y avait un château ici, dans le temps.... »

Il devenait lyrique.

« Qu'y a-t-il à l'intérieur? » demanda Tim, interrompant ce début de péroraison historique.

Stocker mit la main à sa poche, en retira une clef et, l'introduisant dans la serrure, il la tourna et ouvrit l'un des deux battants de la porte. Tim entra. Il s'attendait à trouver un fouillis de vieux pneus, de bidons d'essence et de pièces détachées, mais le garage était remarquablement en ordre.

Il contenait deux voitures, un grand roadster recouvert d'une housse et une voiture plus petite, ainsi qu'un puissant tracteur monté sur chenilles.

« Où est la voiture de Jelf? demanda-t-il.

— Il l'avait conduite au village, monsieur; Mr. Ledbetter n'aime pas qu'on gare ici des automobiles étrangères. Nous avons eu ici un commencement d'incendie, à la suite de l'imprudence d'un chauffeur.

— A qui appartient cette voiture? » Tim indiquait le roadster sous sa housse.

« A Mr. Ledbetter, monsieur. Il roule beaucoup quand il est ici. La plus petite est à Mr. Awkwright.

— Et le tracteur? »

Stocker sourit.

« C'est le nôtre. Nous avions l'intention de faire un peu de culture — nous disposons d'une centaines d'acres — et Mr. Ledbetter avait acheté ce tracteur, mais il a changé d'avis. »

Tim examina négligemment la puissante machine. Derrière le siège du conducteur et pendant à l'arrière, se trouvait un rouleau de fil d'acier. Le tracteur avait dû effectuer très peu de travail, car il ne portait pas trace de boue ni d'argile sur les chenilles. Tim questionna le maître d'hôtel.

« Non, monsieur, il n'a jamais servi. J'aurais voulu que Mr. Ledbetter le vende, mais il est assez original : il ne revend jamais ce qu'il a acheté. Ainsi, il a refusé un très beau prix de cette maison,

plus qu'elle ne vaut. Je vois que vous regardez le cadenas et la chaîne. C'est une autre originalité de Mr. Ledbetter. Il ne veut pas qu'on utilise les choses dont il n'a pas lui-même fixé l'emploi.

— Ainsi, si vous vouliez sortir ce tracteur, vous ne le pourriez pas?

— Nous n'en avons jamais eu envie. Je ne connais absolument rien à l'agriculture. »

Tim sortit du garage d'un air indifférent. A moins que Mr. Ledbetter ne fût venu très récemment à Clench House, Stocker mentait; car sur le sol empierré du garage, il avait aperçu des traces de chenilles toutes récentes....

VIII

Tim Jordan avait espéré quitter Clench House quelques jours après son arrivée, mais la mort de Jelf appelait une enquête, au cours de laquelle il aurait à témoigner.

Il vit très peu Mary le premier jour. Ils dînèrent tous trois silencieusement. Mr. Awkwright foudroyant la jeune fille du regard chaque fois qu'elle ébauchait la moindre phrase. Après le dîner, il l'emmena dans son bureau et Tim avait perdu l'espoir de la revoir dans la soirée. Mais au moment où il se disposait à aller se coucher, elle revint, visiblement très lasse. En la regardant de plus près il vit qu'elle avait pleuré. Elle avait dû faire tout ce qui était en son pouvoir pour le dissimuler, mais il ne s'y trompa pas.

Elle avait quelque chose à lui dire! Il comprit qu'elle était revenue dans ce but lorsqu'elle quitta le bout de la table pour s'asseoir en face de lui.

« Capitaine Jordan, Mr. Awkwright pense que l'enquête sera achevée, en ce qui vous concerne, après-demain. Vous retournez à Londres?

— Oui, dit-il, surpris, mais je pensais qu'il me faudrait demeurer ici une semaine. »

Elle secoua la tête.

« Mr. Awkwright croit qu'on pourra s'arranger pour enregistrer votre témoignage.

— Veut-il se débarrasser de moi? demanda-t-il brusquement.

— N'avez-vous donc pas envie de partir? répli-

qua-t-elle. Vous devriez être bien content! Si je pouvais seulement.... »

Elle s'arrêta tout à coup.

« Si vous pouviez seulement vous en aller? Et pourquoi pas? »

Elle respira plus vite.

« Pourquoi voulez-vous que j'aie envie de partir?

Elle sortit de son sac une feuille de papier.

« Quand vous serez à Londres, voulez-vous mettre votre homme d'affaires en rapport avec celui de Mr. Awkwright afin qu'ils procèdent au transfert de votre fortune? Cela le préoccupe beaucoup.... Elle hésita.

— Oui, il a très envie de se débarrasser de moi, suggéra-t-il avec un mince sourire.

— C'est à peu près ça.... »

Elle le regarda longuement.

« Allez-vous enfin me dire, demanda-t-il doucement. Elle sursauta.

— Vous dire? Que voulez-vous que je vous dise? Il n'y a rien à dire....

— Il y a beaucoup de choses, au contraire, mais pour le moment, vous n'osez pas, n'est-ce pas? »

Elle se leva brusquement.

« Je désire que vous retourniez à Londres, dit-elle. Je parle sérieusement. Vous n'avez rien de bon à faire ici et je sens que votre présence irrite Mr. Awkwright.

— Vous irrite-t-elle aussi?

— Oui, répondit-elle après une pause de quelques secondes. Elle m'ennuie un peu.

— Mais pourquoi? »

Elle ne put ou ne voulut point répondre à cette question.

« Vous attendez-vous à un autre meurtre? »

La question était stupide et un peu cruelle. Elle eut sur la jeune fille un effet extraordinaire. Son visage devint plus blême encore qu'il ne l'était.

« Comment pouvez-vous dire cela? » demanda-t-elle, et, faisant volte-face, elle s'enfuit littéralement de la salle à manger.

Tim Jordan était intrigué. Il éprouvait la désagréable sensation d'un homme qui, ayant brusquement retourné une pierre, se trouve en présence d'un monde de choses étranges et inconcevables.

Quel était le rôle de la jeune fille dans toute cette histoire? Quel était l'homme qui l'avait attaquée jadis? Stocker eût pu lui répondre, mais Tim se rendait compte de l'inutilité des questions qu'il posait au maître d'hôtel. Il eût été préférable, sans doute, de suivre le conseil de Mary et de transporter ses pénates dans la plus proche auberge, car s'il comprenait que son départ était en effet souhaitable, il ne jugeait pas indispensable pour cela de retourner à Londres.

L'enquête se poursuivrait pendant deux ou trois jours, mais il ne pouvait être que d'un bien maigre secours à la police, qui disposait déjà des éléments principaux du problème.

Cette nuit-là il ferma à clef la porte de sa chambre, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Cependant, son sommeil ne fut pas troublé. Quand il se réveilla, le soleil pénétrait à flots dans la pièce; il s'habilla, descendit, puis gagna la route en traversant le jardin.

La veille, il avait remis à la police l'étui à cigarettes, mais il avait pris auparavant la précaution de faire photographier l'inscription par un photographe qu'il avait découvert dans le village. Il n'avait pas parlé aux policiers des cigarettes qu'il avait trouvées dans le cimetière; cet indice lui appartenait. Il avait décidé de faire sa petite enquête personnelle sans savoir encore exactement quand ni comment il la commencerait.

Il examina l'épreuve agrandie que lui remit le photographe sans trouver aucune inspiration dans

cet examen. Quand il rentra, Stocker avait préparé un déjeuner solitaire sur l'immense table de la salle à manger. Le gros homme semblait de bonne humeur.

« Avez-vous trouvé quelque chose, monsieur? »

Tim était irrité de ce que l'homme fût si sûr qu'il enquêtait.

« Pourquoi aurais-je trouvé quelque chose?

— Je pensais que cette affaire vous intéressait tout particulièrement, monsieur, en tant qu'officier de police. A mon avis, le meurtre a été commis par un vagabond. Nous avons eu quelques types fort suspects dans le pays, ces temps-ci.

— N'est-ce pas, c'est tout à fait évident! dit Tim sèchement. L'un d'eux a commis le crime. Connaissiez-vous Jelf?

— Jelf? Vous voulez dire ce malheureux qu'on a assassiné? Non, monsieur. Je ne l'avais jamais vu avant, je ne l'ai même jamais vu du tout. Il s'était adressé à une fille de cuisine et avait conduit sa voiture au village avant que j'aie pu l'apercevoir.

— Vous n'êtes pas allé au village aussi, par hasard?

— Non, monsieur. »

Tim sourit.

« Et si je vous disais qu'on vous a aperçu à quelques centaines de mètres d'ici, à la tombée de la nuit, en train de vous disputer avec Jelf, que diriez-vous? Deux témoins vous ont vu. Je crois devoir vous informer que c'est la police qui m'a communiqué ce renseignement hier soir. »

Stocker ne cilla pas, et, froidement :

« Ah! c'était donc lui? Je me souviens d'une discussion que j'ai eue avec un type rencontré par hasard. Il était saoul. Je croyais que c'était un paysan. Ainsi, c'était Mr. Jelf! »

En apparence, la nouvelle ne le troublait point, mais Tim discerna en lui un changement indéfinis-

sable, tant dans son attitude que dans sa voix. Il se mettait sur la défensive tout en conservant son apparente désinvolture. A présent, sa vigilance éveillée, il était prêt à parer toutes les attaques.

« Et voilà comment des gens parfaitement innocents peuvent être mêlés à de vilaines histoires, dit-il. L'homme me heurta comme je rentrais à la maison — je fais toujours un petit tour avant d'aller me coucher. J'essayai de l'éviter, mais il me cherchait querelle. Je reconnais qu'il me porta sur les nerfs. Je lui dis probablement des choses fort désagréables, que je regrette maintenant. En tout cas, il poursuivit son chemin et je rentrai. Ainsi, c'était Jelf! »

Il refaisait cette constatation pour la troisième fois.

« Je n'avais jamais établi de rapport entre lui et la malheureuse victime.

— Quelle heure était-il? » demanda Jordan.

Stocker leva le nez au plafond.

« Il devait être environ 11 heures. Cela s'est passé alors que vous veniez juste de vous mettre au lit. »

Quand la police arriva, un peu plus tard, et interrogea Stocker, elle se déclara satisfaite des explications qu'il donna. Elles confirmaient en effet d'autres renseignements : Jelf avait passé la soirée dans un petit cabaret, où il avait bu beaucoup d'alcool et cherché querelle à tout le monde.

Ce jour-là fut particulièrement terne pour Tiger Tim Jordan. Il déjeuna seul et ne vit Mary Grier qu'à la fin de l'après-midi. Elle avait passé la plus grande partie de la journée enfermée avec Mr. Awkwright dans son bureau. Apparemment, cet homme était très occupé, car Tim entendit le cliquetis d'une machine à écrire chaque fois qu'il passa devant la fenêtre du bureau, dans l'espoir d'apercevoir la jeune fille.

Puis, le chef constable arriva avec les policiers et Tim fut informé qu'il pouvait quitter Clench House, à la condition de demeurer à la disposition de la justice si un complément d'enquête s'imposait.

Jelf lui avait donné son adresse à Londres et il l'avait transmise à Scotland Yard, mais les policiers n'en purent tirer aucun parti. Il s'agissait d'une petite chambre meublée, dans le Sud de Londres. Jelf ne l'avait même pas occupée une semaine. On fouilla le peu qui lui appartenait sans trouver rien de nouveau sur son identité.

Tim se trouvait dans le hall et venait de raccrocher le récepteur du téléphone lorsqu'il aperçut la jeune fille. Elle se hâtait vers l'escalier et ne paraissait pas particulièrement désireuse de le voir; elle allait le croiser avec un petit salut lorsqu'il lui barra franchement la route.

« Quand vous verrai-je? demanda-t-il.

— Je ne sais pas; je suis très occupée. »

Elle semblait fort lasse et il n'eut pas le courage de lui imposer sa compagnie. Il retourna vers la solitude du salon. Il y avait peu de temps qu'il s'y trouvait lorsque Stocker apparut.

« On vous appelle au téléphone, monsieur.

— Est-ce la police?

— Non, je ne crois pas. La dame n'a pas voulu se nommer.

— Une dame? »

Il se leva vivement et se rendit dans le hall. Quelqu'un lui demanda d'une voix basse s'il était bien le capitaine Jordan et, quand il eut répondu affirmativement, continua :

« Puis-je vous voir?

— Qui est à l'appareil? »

La voix lui était familière sans qu'il pût l'identifier.

« Mrs. Daney. Pouvez-vous venir sur la route de

Glasgow? Ma voiture vous attendra. Je crois avoir des choses intéressantes à vous dire. »

Il hésita.

« Bon, dit-il enfin. Je viens. A quelle distance dois-je vous rencontrer?

— Tout près, » dit la voix. Et il entendit qu'on raccrochait à l'autre bout du fil.

La voiture de Jelf était aux mains de la police, mais le garagiste, se rendant aux raisons de Jordan, lui avait offert de lui louer une autre voiture. Il lui téléphona et dix minutes plus tard, une auto s'arrêtait à la porte. Il dut faire cinq milles et, à la lisière d'un petit village, il vit un grand coupé qui stationnait au bord de la route. Il arrêta sa propre voiture, descendit et fit les cinquante pas qui les séparaient.

Mrs. Daney était au volant. Même en plein jour, c'était une jolie femme, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée qu'il ne l'avait cru lors de leur première rencontre.

Elle ouvrit la porte.

« Montez, » dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil à la voiture de Tim, dans le rétroviseur.

« Votre chauffeur peut attendre?

— Oui.

— Un homme a été assassiné ici, un homme appelé Jelf, n'est-ce pas? Le connaissez-vous? Son véritable nom est Jaffrey.

— Comment savez-vous? demanda-t-il vivement.

— Je l'ai vu. »

Sa voix était parfaitement calme.

« Il était atroce à regarder, mais la police m'a permis de m'approcher de lui parce que je les avais informés qu'il me serait peut-être possible de l'identifier. Walter Jaffrey.... C'était l'un des acolytes de mon mari. Il a participé à l'attaque de la Mersey. Lew s'était disputé avec lui. Jaffrey ne voulait pas

marcher droit et Lew l'a vidé. Il s'occupait généralement de la voiture qui assurait la fuite de la bande. J'avais prévenu Lew contre lui.

— Pourquoi êtes-vous venue ici? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— J'ai assez envie de rencontrer Lew, dit-elle. Je veux lui donner encore une chance. Je sais qu'il est là où se trouve Mary Grier.

— Prétendez-vous que c'est votre mari qui a tué cet homme? »

Elle sourit avec mépris et secoua la tête.

« Demandez ça à Mary Grier. Elle est très bien renseignée! »

IX

« Vous la détestez donc vraiment à ce point? » demanda-t-il.

Elle le regarda un instant et se mit à rire.

« Je ne déteste profondément personne, sauf Lew, et je ne puis vous dire les raisons de cette haine sans vous fournir des détails inutilisables pour vos mémoires, du moins si vous comptez les publier dans un journal qui se respecte.... »

Elle se baissa, appuya sur un bouton du tableau de bord et un petit panneau se rabattit. Il dissimulait une coupe de cristal remplie de cigarettes. De toute évidence, cette dame fumait beaucoup, car sa réserve était importante. Elle prit une cigarette, l'alluma et referma le panneau. Tim tendit la main.

« Excusez-moi. »

Elle appuya à nouveau sur le bouton.

« Servez-vous.

— Puis-je en prendre deux?

— Vingt-deux si vous le désirez. Ce ne sont pas des cigarettes courantes, mais ne les regardez pas d'un œil aussi inquiet. Elles coûtent fort cher. Lew n'y regarde pas pour ce genre de choses. »

Tim mit l'une des cigarettes dans son étui et alluma l'autre. Elles étaient exactement semblables à celles qu'il avait trouvées dans le cimetière et dans l'étui ramassé sur la route.

« Je veux en finir avec Lew, continua-t-elle; non pas seulement par jalousie, mais parce qu'il m'a humiliée. J'ai essayé de le tuer, mais mon revolver

s'est enrayé. Quand vous le rencontrerez, il vous racontera sûrement cette histoire. »

Il la regardait avec intérêt. Elle était belle, un peu sèche, extrêmement compliquée; ses yeux avaient la couleur et la dureté du saphir. Elle était admirablement habillée et sa ligne était parfaite dans ses vêtements qui avaient dû lui coûter fort cher. La voiture dans laquelle ils se trouvaient était une Rolls du dernier modèle. Sur sa main dégantée brillait un diamant bleu qu'il estima devoir peser dix carats et valoir deux mille livres.

Tout à coup, elle lui demanda :

« Que savez-vous au juste?

— A propos de quoi?

— De Mary Grier? Au fait, est-elle jolie?

— Vous ne l'avez donc jamais vue? »

Elle secoua la tête.

« Elle ne m'intéresse pas beaucoup, au fond. Mais dites-moi, est-elle jolie?

— Oui, » dit-il avec enthousiasme.

Elle rit doucement.

« En savez-vous long sur son compte?

— Non, j'ignore pratiquement tout d'elle.

— Vous êtes Tiger Tim Jordan, n'est-ce pas? Vous intéressiez beaucoup Lew; il a beaucoup entendu parler de vous en Afrique et il vous craignait. Je ne crois pas qu'il se soit jamais risqué sur votre territoire. »

Elle le regardait, l'œil rieur.

« Vous l'aimez.... Que c'est drôle! Vous aimez la même femme que Lew! »

Elle se renversa sur le siège qu'elle occupait et se mit à rire doucement.

« J'en suis enchantée; cela vous éperonnera un peu. Excusez-moi si je m'exprime avec une certaine recherche, j'ai été élevée à l'Université et l'anglais littéraire m'a toujours attirée. Je vous dirais bien quelque chose, mais je préfère vous laisser aller

vous-même à la découverte. Cela vous amusera peut-être davantage. »

Brusquement elle changea de ton et dit, avec le plus grand sérieux :

« Savez-vous pourquoi Jelf est venu ici? Vous l'aviez engagé comme chauffeur, mais si je me fie à ce que j'ai lu dans les journaux de Glasgow, vous ignoriez tout de lui. Il s'appelle — mais je vous l'ai déjà dit.... Pourquoi a-t-il voulu venir à Clench House? Cela m'intrigue beaucoup.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il ne serait pas venu à Clench House s'il avait su que Lew se trouvait à une centaine de milles à la ronde. Mais ce n'est pas Lew qui l'a tué; Lew manie admirablement le revolver, c'est sa faiblesse; il tire vite et bien. Il ne se bat jamais au couteau. Ce doit être l'autre homme qui a fait le coup.

— Quel autre homme? »

Elle ne répondit pas, le regard perdu aû loin à travers le pare-brise et oublieuse de sa présence.

« Je retourne à Glasgow, dit-elle enfin, en lui donnant le nom d'un hôtel. S'il y a du nouveau, téléphonez-moi. »

Quand elle se tourna vers lui, il souriait.

« Je vous amuse?

— Beaucoup, dit-il. Peut-être pourriez-vous m'expliquer pourquoi je me donnerais la peine de vous prévenir, vous, la femme d'un homme recherché pour meurtre et pour cambriolage?

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer, le singea-t-elle, pourquoi je me donne tant de mal pour vous renseigner et vous sauver la vie? Ce n'est pas la peine de sourire, je parle sérieusement. Je vais vous le dire. Je suis venue vous voir à Londres dans un accès de colère. Je haïssais Lew et je voulais en finir avec lui. J'avais beaucoup entendu parler de vous, mais je n'imaginais pas que vous étiez si —

elle hésita, cherchant son mot —, si gentil.... Je suis assez impulsive, j'adore les gens ou je les déteste à première vue. Vous me plaisez. »

Ses yeux bleus le regardaient bien en face. Une ombre de sourire adoucissait sa bouche dure.

« J'ai fait d'une pierre deux coups.

— Je suis le second coup?

— Exactement. »

Elle étendit le bras et ouvrit la porte.

« Maintenant, partez. »

Comme il allait sortir de la voiture, elle le retint par le bras.

« Embrassez-moi si vous en avez envie.... »

Il ricana :

« Écarte-toi de moi, Satan. »

Il sauta sur la route et referma la portière.

« Vous avez peur de moi, ironisa-t-elle.

— J'ai une frousse de tous les diables, dit Tim. Fuyez à Glasgow avant de m'avoir complètement tourné la tête! »

Elle lui fit un geste d'adieu de la main.

« Au revoir, beau chevalier! »

Il demeura sur la route jusqu'à ce que la voiture eût disparu à l'extrémité du long ruban miroitant, puis il se dirigea vers l'auto qu'il avait louée. Il était très pensif.

Cette expérience était nouvelle pour lui. Des femmes avaient bien trahi leurs maris, mais dans l'égarement d'un coup de tête. Ce genre de délation était monnaie courante pour tout policier. Jamais, auparavant, il n'avait rencontré le traître à froid, la femme qui vient en toute connaissance de cause livrer son mari ou son amant à l'échafaud, sans colère et en ayant calculé toutes les conséquences de son acte. Celle-ci avait dû subir de bien graves offenses. Même la jalousie ne pouvait expliquer complètement son attitude.

Il n'y avait qu'une explication plausible : peut-

être travaillait-elle en plein accord avec l'homme qu'elle disait haïr, en utilisant ce prétexte pour gagner la confiance de Tim Jordan.

Il connaissait peu de chose sur Lew Daney, sauf que c'était un artiste de grande classe. Il n'entrait pas dans les méthodes d'un tel homme d'attirer sur lui l'attention et les soupçons de la police pour un crime aussi sérieux que celui de Jelf.

Quand il fut de retour à Clench House, Tim téléphona à Londres, au chef constable Cowley qu'il connaissait vaguement. Il lui exposa les principaux points de l'affaire.

« Le meurtre de Jelf? Non, on ne nous a pas soumis ce crime. Nous avions ses empreintes digitales ici et nous l'avons identifié. Il s'appelle en vérité Jaffrey; il a deux condamnations à son actif et c'est un cambrioleur habile.

— Connaissez-vous Lew Daney? » demanda Tim.

Il perçut une exclamation de surprise.

« Lew Daney? Il est rentré en Angleterre? Aux dernières nouvelles, il était en Afrique du Sud. Si je le connais! ajouta le chef constable, sarcastique. Tiens, à propos, l'avez-vous rencontré en Afrique? Et lorsque Tim eut répondu négativement : Lui, ou sa femme? Une jolie fille!

— Elle, je l'ai rencontrée, dit Tim sèchement.

— Alors, fuyez-la comme la peste, hein? continua Cowley. Ou elle vous embarquera dans une histoire beaucoup plus embêtante qu'un divorce. Elle a la charmante habitude de trahir son mari six mois par an et de le regretter amèrement pendant les six autres mois. Les gens qu'elle a honorés de ses confidences le regrettent généralement beaucoup.... »

Il donna de Mrs. Daney une brève description qui n'était pas particulièrement flatteuse pour sa réputation intime.

Tim, après cette conversation, s'enferma dans sa

chambre afin de noter les faits les plus récents qui concernaient l'affaire. Il avait coutume de tenir une sorte de journal dans lequel il consignait les détails les plus insignifiants des crimes auxquels il s'intéressait, même lorsqu'il n'enquêtait pas lui-même.

Mrs. Daney le tracassait, mais elle établissait la liaison entre lui et l'inconnu, en l'espèce sa vie privée et ses rapports avec le mystérieux Lew Daney. Il avait eu l'intention de demander à Scotland Yard une photo du personnage et quelques détails à son sujet; il avait oublié, ce qui n'avait d'ailleurs aucune importance car non seulement Scotland Yard ne possédait ni la photo ni les détails, mais encore ses meilleurs limiers s'étaient vainement attachés pendant des années à recueillir les éléments de ce dossier.

Tandis que Tim séchait à l'aide d'un buvard la dernière page de ses notations, il aperçut par la fenêtre Mary Grier, qui se promenait seule dans le jardin. Il allait quitter la fenêtre du regard lorsqu'il lui sembla voir quelque chose bouger derrière une haie de houx assez élevée, à l'autre extrémité du jardin. Il regarda plus attentivement et il aperçut cette fois une mince spirale de fumée. En quelques secondes, il eut descendu l'escalier et se trouva dans le jardin. Il ne voyait plus Mary de l'endroit où il se trouvait, mais la haie de houx était à moins d'une dizaine de pas. Rapidement et sans faire le moindre bruit, il en fit le tour.

Stocker était derrière. Un gros cigare pendait au coin de sa bouche, il avait les deux mains dans ses poches, ce qui répondait très peu à l'attitude normale d'un bon maître d'hôtel; sa grosse figure était profondément plissée. Quand il aperçut Tim, il sursauta, sortit ses mains de ses poches et retira son cigare de sa bouche.

« Je fume un peu avant le dîner, monsieur, dit-il d'un ton enjoué.

— Et vous surveillez Miss Grier? » suggéra Tim.

L'homme approuva.

« Et je surveille Miss Grier, répéta-t-il. Je n'aime pas que la jeune dame soit seule dehors au tomber de la nuit.

— C'est ce que pense Mr. Awkwright, » demanda Tim.

Le maître d'hôtel secoua la tête.

« Non, monsieur, c'est ce que je pense. Puis-je fumer? »

Sur un signe de Tim, Stocker remit son cigare au coin de sa bouche.

« Je suis un bon garde du corps, dit-il. J'aurais dû me faire détective.

— Nous essaierons de faire le nécessaire pour ça, dit Tim sur le même ton, mais Stocker eut un signe négatif.

— Je ne crois pas que je m'y déciderais, monsieur. Je suis trop honnête pour entrer dans la police.

— Vous parlez comme une vieille canaille sur le retour, dit Tim, et Stocker se mit à rire.

— Justement, c'est mon cas. Si j'étais détective, je passerais ma vie à faire le bien. Excusez-moi de parler ainsi, monsieur! Je voulais dire que j'essaierais de retenir ceux qui sont en train de mal faire.

— Vous feriez mieux de les arrêter, fit Tim, amusé.

— Croyez-vous, monsieur? J'en doute. Les gens auxquels je pensais sont des gens honnêtes, peut-être même des policiers....

— Vous avez peut-être envie de me donner un bon conseil? Et lequel, dites-moi donc? »

Stocker retira le cigare de sa bouche, contempla pensivement la cendre et remit entre ses dents le bout machonné.

« Je dirais à ces gens-là de faire bien attention aux histoires qu'on leur raconte et surtout à ceux

qui les leur racontent... Parce qu'une dame conduit une Rolls Royce, ce n'est pas nécessairement une... dame! La personne dont je parle, monsieur, est à peu près aussi douce qu'un chat sauvage!

— Vous m'avez suivi cet après-midi, n'est-ce pas?

— Vous avez deviné juste.... »

Son visage était impénétrable; n'eût été le scintillement de ses yeux, son ironie fût passée absolument inaperçue.

« C'est-à-dire, je vous ai suivi dans un certain sens. J'étais sur le porte-bagages de la voiture que vous avez louée et cela manquait vraiment de confort!

— Pourquoi m'avez-vous suivi? » demanda tranquillement Tim.

Stocker leva un peu les sourcils et soupira :

« Un peu d'air frais n'a jamais fait de mal à personne. J'ai pris la liberté de vous chiper une promenade....

— Vous connaissiez cette femme, n'est-ce pas?

— De réputation, répondit Stocker. Excusez-moi, monsieur, je vais voir ce que fait la jeune dame.

— Je vous épargnerai cette peine, » dit Tim.

Il trouva Mary à l'extrémité du jardin. La soirée était fraîche; elle portait un gros manteau et l'intrusion qu'il commit dans ses méditations solitaires ne dut pas lui plaire beaucoup, car elle ne l'encouragea pas à lui tenir compagnie et, après avoir coupé court à ses tentatives de conversation, elle lui annonça son intention de rentrer. Il la suivit.

« Pourquoi m'êtes-vous si terriblement hostile? demanda-t-il.

— Moi? Mais je n'y pense guère....

— Qu'est-ce qui vous ennuie vraiment? demanda-t-il. Est-ce... l'homme?

— Quel homme? »

Elle le regardait calmement.

Ce n'était pas le moment de la forcer aux confidences.

« N'importe lequel, dit-il légèrement. Moi, Stocker, Awkwright. »

Elle eut un faible sourire.

« Pauvre Stocker! Il en est, lui aussi? »

Il essaya de la retenir dans le hall, mais elle s'excusa et monta dans sa chambre. Il se préparait à une nouvelle soirée solitaire, mais il eut la surprise, en descendant dîner, de trouver Mr. Awkwright assis dans la salle à manger, ayant la jeune fille à sa droite. Mr. Awkwright était morose, assez sec, mais vers le milieu du repas, il se dégela un peu et consentit à parler de son dada, car il ne faisait pas mystère de son étrange faiblesse.

Tim fut stupéfait d'apprendre combien le vieil homme était au courant de tout ce qui concernait les chevaux, les jockeys, les entraîneurs et les excentricités de certains pur sang célèbres.

De l'endroit où il était assis, Tim apercevait les deux portes de la salle à manger, donnant l'une dans le hall, l'autre dans l'office; et pendant toute la durée du repas, il eut ainsi l'occasion de surveiller le maître d'hôtel.

Stocker, en service, était un domestique parfaitement stylé. Il possédait toute la bienveillance d'un vieux serviteur de famille et il donnait une impression de confortable sécurité. Une ou deux fois, Tim essaya de rencontrer ses yeux, mais il échoua. Le regard lourd de Stocker était toujours fixé ailleurs; pourtant Tim eût juré que l'homme le surveillait.

Il avait déposé les bols rince-doigts et les assiettes à dessert sur la table, ainsi que les fruits, et il se disposait à se retirer lorsque Mr. Awkwright l'appela.

« Stocker, quel était ce singulier personnage que j'ai aperçu dans le cimetière ce soir? »

Stocker se retourna brusquement.

« Je n'ai vu personne. Comment était-il? » demanda-t-il avec vivacité.

Sa voix différait tellement de son habituelle tonalité que la jeune fille le regarda avec surprise. Instantanément, il reprit son attitude coutumière.

« C'était probablement un détective, monsieur.

— Il n'y a pas eu de détectives ici cet après-midi, dit Mary.

— Ou bien le capitaine Jordan...

— Quelle sottise! fit le vieil homme avec impatience. Vous imaginez-vous que je ne reconnaîtrais pas le capitaine Jordan? Cet homme est arrivé dans une petite voiture qu'il a arrêtée près de la grille. Il a sauté par-dessus le mur. Il a été près de la grande tombe. »

Les sourcils de Stocker se froncèrent.

« Est-il resté longtemps, monsieur?

— Cinq minutes à peine. Il est remonté dans la voiture et il est parti en passant derrière la maison. Je l'ai vu de ma fenêtre.

— Etait-il grand?

— Oui. Je pensais que c'était le type qui était avec vous l'automne dernier, votre ami de Londres. »

Tim vit la jeune fille relever brusquement la tête et ses yeux se fixer anxieusement sur Stocker.

« Vous n'avez pas remarqué la voiture, par hasard, monsieur? demanda Stocker. Était-ce une auto à deux places? »

Le viel homme secoua la tête avec impatience.

« Probablement. »

Stocker ne souriait plus; pendant tout le reste du dîner, son affabilité brilla par son absence; son visage était tendu; derrière ses yeux noirs, Tim devinait un flot de pensées. Quel était le mystérieux visiteur, ami du maître d'hôtel, et dont Mary se souciait si visiblement?

Clench House commençait à lui porter sur les

nerfs; mais plus la situation devenait embrouillée, plus il était décidé à ne pas lâcher prise et à élucider ces énigmes.

Quand ils en furent au café, Mr. Awkwright, lancé sur son dada favori, était devenu presque bavard. Quant à Mary, elle n'ouvrait pas la bouche. Assise très droite les mains sur ses genoux, elle ne levait pas les yeux de la table. Une ou deux fois, Tim vit le regard du vieil homme fixé sur elle avec une expression de vague angoisse.

Tim avait redemandé du café et le maître d'hôtel mettait devant lui une tasse propre lorsqu'on entendit un grand fracas dans le hall, un brouhaha que dominait une voix stridente et aiguë.

Stocker se tenait à l'extrémité de la table qui était la plus éloignée de la porte. Il dut en faire le tour complet avant d'atteindre le battant, mais bien qu'il fût rapide, il ne le fut pas assez. La porte s'ouvrit à toute volée et une grande femme décharnée entra en chancelant. Le teint aviné, la parole embarrassée, les poings sur les hanches elle lança des regards menaçants à tous les assistants :

« Ah! vous voilà, vous, hurla-t-elle. Eh bien! Me voilà aussi! Ne m'approchez pas, Stocker, ou je vous casse la gueule! »

Sa voix était rauque, vulgaire. Son aspect physique laissa supposer à Tim qu'elle était très capable de mettre ses menaces à exécution et de fait, quand Stocker la saisit par le bras, elle se libéra brutalement et lui envoya une bourrade dans la poitrine, si violemment qu'il chancela en arrière.

Mary, aussi pâle qu'une morte, s'était levée et, s'accrochant des mains à la table, derrière son dos, elle contemplait la femme. Le vieil Awkwright était demeuré assis courbé en avant, son visage ridé, tout bouleversé.

« Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas? Je suis venue vous dire que j'en ai assez; je retourne à

Londres par le train de nuit. C'est une vie de chien que je mène! Vous, la petite, vous ferez vos saloperies toute seule, vous entendez! J'en ai marre. Je vais.... »

A ce moment, Stocker bondit sur elle, enserra son épaule d'une étreinte solide et lui ferma la bouche de son énorme main. Il la souleva comme une enfant, mi la portant, mi la tirant, et lui fit franchir la porte qu'il referma derrière eux. Tim entendit les hurlements étouffés de la virago et se dirigea à son tour vers la porte, mais il se sentit retenu par le bras.

« N'y allez pas, je vous en supplie, n'y allez pas! Restez ici! »

Mary s'accrochait à lui; son pitoyable visage était blanc comme de la craie.

« Portez secours à Mr. Awkwright. »

Le vieil homme était effondré dans son fauteuil et le haut de son corps gisait sur la table, la tête entre les bras. Tim crut qu'il était évanoui, mais quand il entendit les paroles de la jeune fille, il releva la tête qu'il tourna dans la direction de la porte close. Le bruit avait cessé au-dehors, mais Stocker ne revenait pas.

« C'est une de mes locataires, dit le vieil homme d'une voix perçante et agitée. Elle doit être ivre... Maintenant, Mary, je crois que nous pouvons commencer les prières familiales. Il ne me semble pas que mon neveu ait jamais assisté à notre petit service domestique.... »

X

Ce fut dans le studio que ces trois personnes si étrangement dissemblables s'agenouillèrent pour accomplir leurs dévotions simulées. Cela fit à Tim l'impression d'un rêve bizarre.

Quand la cérémonie fut achevée, la jeune fille le suivit dans le hall.

« Je vous remercie d'avoir été si chic, dit-elle à voix basse.

— Allez-vous enfin me raconter? » répondit-il de la même façon.

Elle secoua la tête.

« Je me demande pour quelle raison vous tenez tant à connaître les secrets des gens?

— C'est mon secret à moi.

— Venez dans la salle à manger. Les bonnes ont dû débarrasser et nous pourrons fumer.

— Et parler, suggéra-t-il.

— Et parler... Mais nous éviterons tous les sujets dangereux! »

Il ne pouvait qu'admirer l'empire surprenant qu'elle possédait sur elle-même; les couleurs étaient revenues à ses joues, elle riait à nouveau de ses moindres plaisanteries, comme si elle n'avait eu aucun souci au monde.

« Vous êtes admirable.

— Tiens! — ses lèvres eurent un sourire — je suis heureuse de paraître admirable à quelqu'un. Vous emporterez un curieux souvenir de nous en Afrique, capitaine Jordan.

— Je m'appelle Tim, dit-il.

— Tim? Oui, c'est un nom plus familier que les autres.... Vous ne pensez pas trop de mal de nous?

— Je ne retournerai pas en Afrique. J'ai loué un appartement au Carlton et je demeurerai à Londres jusqu'à ce qu'il m'embête. Quand cela sera, je reviendrai à Clench House. »

Elle secoua la tête.

« Mais si, mais si, continua-t-il. Il y a un mystère ici, peut-être même y en a-t-il une demi-douzaine. »

Cela la fit sourire.

« Chaque jour apporte le sien.

— A peu près. »

Elle parlait en prophète car lorsqu'elle l'eut quitté et qu'il fut retourné chez lui, il fit une importante découverte. La fenêtre était grande ouverte; en allumant, il constata que tous les tiroirs du bureau gisaient à terre et que leur contenu était éparpillé sur le lit; son porte-habit avait été brisé, opération inutile puisqu'il n'était pas fermé à clef. Mais le voleur l'avait sans doute supposé.

Tim sonna et quand la bonne arriva enfin, il réclama Stocker.

« Je crois que monsieur Stocker est sorti, lui répondit la petite bonne écossaise qui était montée à son appel, mais je vais aller voir. »

Quelques minutes après, elle introduisait Stocker. Il était un peu en désordre; sa chemise blanche était chiffonnée et tachée; son visage portait une écorchure qu'il venait de passer à la teinture d'iode. Il s'attendait évidemment à être interrogé à propos de la femme qui avait interrompu le dîner, car il commença :

« C'était une ivrogne... »

Soudain ses yeux tombèrent sur le désordre de la chambre :

« Qu'est-ce que cela, monsieur?

— C'est ce que j'aimerais savoir. Cela a dû arriver pendant le dîner. »

Stocker se dirigea vers la fenêtre et se penchant :
« Il y a une échelle, dit-il. Avez-vous été volé?
— Je ne puis encore le dire. »
Tim fit le tour de la chambre et trouva en peu de temps qu'on l'avait effectivement volé. On lui avait dérobé son carnet.
« Contenait-il des choses de valeur? demanda anxieusement Stocker.
— Non. Simplement le compte rendu de l'affaire Jelf. »
Le maître d'hôtel ouvrit les portes de l'armoire, regarda sous le lit et, faisant preuve d'une étonnante agilité, passa par la fenêtre et descendit jusqu'à terre à l'aide de l'échelle.
« Voulez-vous de la lumière?
— J'en ai, monsieur. »
La tache claire d'une lampe électrique glissa sur le sol. Tim vit Stocker traverser la pelouse, suivant une trace. Il revint bientôt et remonta dans la chambre.
« Il cherchait quelque chose. Ce n'était pas un monte-en-l'air ordinaire.
« Avez-vous remarqué que toutes vos poches ont été fouillées? Êtes-vous sûr de n'avoir rien perdu d'autre? »
Tim secoua la tête.
« Qu'est-ce que c'est que ça? »
Stocker saisit sur la table une coupure de journal, la lut et la passa sans prononcer un mot au capitaine Jordan. « La seule trace que le meurtrier ait laissée derrière lui est un étui à cigarettes en or portant l'inscription : « Lew, à sa femme, » Il a été trouvé par un invité de Mr. Awkwright. »
« Vous avez donc trouvé un étui à cigarettes? demanda Stocker.
— Oui. Je l'ai remis à la police.
— Lew, à sa femme... répéta Stocker avec un susurrement des lèvres. C'est bizarre!

— Vous le connaissez, » interrogea Tim.

Stocker ne répondit pas.

« Votre nom n'est pas indiqué dans le journal; sans cela il ne serait pas venu ici. Je donnerais ma tête à couper qu'il n'a jamais mis les pieds dans la maison avant.... Allons voir dans les autres chambres. »

Puis, suivant une idée :

« Vous aviez laissé votre lampe allumée, pendant le dîner? »

Tim opina de la tête.

« Voilà qui explique tout. Naturellement, il vous a identifié à votre valise comme étant le visiteur.... Excusez-moi, monsieur. »

Il descendit à l'office.

Un peu plus tard, Tim le croisa dans le hall.

« L'une des servantes m'a dit qu'un homme lui a demandé qui était en visite ici. Elle ne connaissait pas votre nom, mais elle a répondu que vous étiez le neveu de Mr. Awkwright. Cela a dû se produire pendant que nous étions absents, cet après-midi, capitaine Jordan. Comment était cet étui à cigarettes? »

Tim en fit la description. L'objet ne devait pas être totalement inconnu à Stocker car lorsqu il eut fini, l'homme murmura :

« Ca y ressemble joliment....

— Parlons peu, mais parlons bien, Stocker. Connaissez-vous Lew Daney?

— Je connais à peu près tout le monde, répondit Stocker avec son large sourire, et il y a fort peu de gens dont je parle.

— Stocker, croyez-vous connaître l'homme qui a saccagé ma chambre?

— Pas le moins du monde, et, pour une fois dans ma vie, je dis la vérité, » répondit Stocker.

A onze heures, la maison était silencieuse et Tim, qui avait lu tous les journaux écossais et un vieil

illustré datant d'un mois au moins, se décida à aller se coucher, bien qu'il n'eût jamais eu moins envie de dormir. Il ne se déshabilla pas mais, ayant fermé les lourds rideaux, il éteignit et s'étendit sur le lit. Les bonnes avaient remis de l'ordre dans sa chambre, rangé ses affaires, et Stocker avait même apporté une valise de rechange pour remplacer celle qu'on avait éventrée.

Londres et le Carlton lui paraissaient pleins d'attraits. Il aspirait à quitter ce lieu sinistre et mortel et sans Mary....

Il s'assit sur le lit avec un sourire. Ce n'était pas un homme très impressionnable. Les femmes avaient tenu relativement peu de place dans sa vie, qu'elles avaient traversée sans lui laisser d'impressions durables. Quelques-unes d'entre elles avaient été très belles, la plupart étaient intéressantes; mais aucune n'avait eu sur lui le même effet que la secrétaire de l'oncle Benjamin.

Elle vivait d'une vie étrange; mais n'y avait-il pas des milliers et des dizaines de milliers de jeunes filles dans la même situation, vivant dans de pires conditions d'inconfort moral et physique? Le travail, c'était cela, avec ses ennuis et ses humiliations. Mary Grier, se disait-il, n'était ni mieux ni plus mal que toute autre jeune fille dépendant des caprices d'un employeur rapace.

Il entendit l'horloge du hall sonner la demie. Il était plus éveillé encore qu'en montant dans sa chambre. Il enfila ses chaussures, prit une petite lampe électrique, mit un pardessus et un chapeau, puis, quittant sans bruit sa chambre, il se dirigea à l'aide de sa lampe vers la grande porte. A sa grande surprise, elle n'était ni fermée à clé, ni verrouillée. Mary lui avait pourtant dit que M. Awkwright l'exigeait inflexiblement.

Il ouvrit la porte, sortit et referma le battant derrière lui. La nuit était claire, plutôt fraîche; le

ciel était plein d'étoiles. Derrière la maison, tout était obscur. Evidemment, il serait fâcheux que Stocker descendit à présent pour fermer la porte; cela le mettrait dans l'obligation, soit de réveiller tout le monde pour rentrer, soit de passer la nuit dehors. Cette perspective ne l'effrayait d'ailleurs pas outre mesure. Il ne se sentait pas le moins du monde fatigué et quand il eut allumé sa pipe, il éprouva une impression de satisfaction qu'il n'avait pas encore ressentie depuis son arrivée à Clench House.

Il s'éloigna sur la route, à gauche de la maison. Les stèles de granit du vieux cimetière brillaient sous la lune. Plus loin, à droite, un mince bosquet s'allongeait, séparé de la route par un champ. Cela faisait partie du domaine de Mr. Awkwright, lui avait dit Mary. La nuit faisait paraître toutes les choses plus grandes qu'elles n'étaient.

A une centaine de yards du mur de pierre qui bordait le cimetière, prenait naissance un étroit chemin de terre qui se dirigeait vers les arbres.

Tim prit sa lampe électrique dans sa poche et projeta le faisceau lumineux sur le sentier. Il était désert. Obéissant à une impulsion secrète, il se retourna et suivit le chemin à travers le bosquet. A une centaine de yards de la lisière du petit bois, le sentier obliquait à gauche, contournant une étendue de terre qui avait dû jadis être cultivée, car des traces de sillons s'y distinguaient encore.

Le hululement d'une chouette lointaine troublait seul le silence. Tim dirigea la lueur de sa lampe vers le sol et fit ainsi s'enfuir un lièvre, qui s'était tapi dans une ornière à son approche. La bête demeura un instant tremblante, ses grands yeux noirs fixés sur la lumière, puis avec un étrange piaulement, se retourna et bondit dans l'obscurité.

Tim revint au chemin de terre et il s'enfonçait à nouveau dans le petit bois lorsqu'à l'extrémité de

la route, il aperçut deux lueurs confuses. Il entendit en même temps le ronronnement étouffé d'un moteur. Il s'arrêta, attendit. Les lueurs disparurent; à leur place, apparut le feu de position rouge de la voiture, qui faisait marche arrière dans sa direction.

« Peut-être est-ce une auto de la police, pensa-t-il. Ils sont constamment par monts et par vaux en ce moment, mais pourquoi se seraient-ils arrêtés si loin de la maison? »

La lumière rouge s'éteignit sur ces entrefaites et il entendit qu'on fermait doucement une portière. Quand il atteignit la voiture, ses occupants avaient disparu. La machine portait un numéro de Londres et était d'une marque coûteuse. La carrosserie était couverte de poussière et il y avait de la boue sur les roues. Tim examina l'intérieur à l'aide de sa lampe électrique mais il n'aperçut aucun indice susceptible de le renseigner sur l'identité de son propriétaire.

Il courut à la route; le conducteur avait disparu dans l'obscurité.

Revenant à la voiture, il l'examina à nouveau. Ce n'était certainement pas une auto de la police. En regardant le compteur, il nota douze mille kilomètres, sans que rien n'indiquât la longueur du dernier voyage accompli.

Ce nouveau mystère n'était qu'un minuscule jeton dans le puzzle de Clench House. Peut-être la pièce principale était-elle cette femme ivre qui avait pénétré dans la maison ce soir et avait été jetée à la porte par Stocker d'une façon si cavalière; mais la chose la plus incompréhensible, pour l'instant, c'était encore Mary Grier.

Que signifiait cette mystérieuse coupure qu'elle portait au bras? Où avait-elle déjà rencontré Jelf? Qui était cet « autre homme » qui avait tué le chauffeur? La pensée le frappa tout à coup que cet

« autre homme » était peut-être ce mystérieux conducteur dont la voiture stationnait actuellement dans le bois au beau milieu de la nuit.

Il hâta le pas; à ce moment, il entendit, venant de la maison, le bruit que fait une auto en démarrant. Rasant le mur, il avança prudemment. Une voix s'élevait. C'était celle de Mr. Awkwright.

« Couvrez-vous bien, chère. Avez-vous pris une couverture, Stocker?

— Oui, monsieur, » répondit la voix de Stocker.

La portière de la voiture claqua et la grosse automobile qu'il avait vue dans le garage franchit le portail. Stocker était au volant, un cigare aux lèvres. Tim ne put distinguer ni Mary Grier, ni le vieillard. L'auto vira et le dépassa en prenant de la vitesse. Durant un instant, il eut la tentation de courir à la voiture de l'inconnu et de suivre celle qui partait. Mais il changea d'avis.

Stocker, Mr. Awkwright et Mary Grier... quel était le mystérieux quatrième?

Tim s'engagea dans l'allée, en marchant sur le bas-côté herbeux et mal entretenu et arriva à proximité du garage. A portée de la main se trouvait l'escalier de pierre qu'avait gravi Jelf agonisant. Il s'avança prudemment. La porte à laquelle il aboutissait était fermée.

Il se souvint qu'il existait dans le garage une autre voiture, plus petite et que conduisait généralement la jeune fille. Il avait bien le droit de suivre, aussi loin que possible, ces étranges promeneurs nocturnes. La porte du garage était peut-être fermée, mais il se pouvait que Stocker eût omis cette précaution. Il essaya d'ouvrir la lourde porte et s'aperçut avec surprise qu'elle cédait à sa pression.

Comme il ouvrait, il vit, pendant un quart de seconde, un rais de lumière. Il y avait quelqu'un à l'intérieur du garage et ce quelqu'un savait qu'il était lui-même à la porte. Tim continua à pousser

le battant et, sa lampe à la main, pénétra dans l'édifice.

« Y a-t-il quelqu'un ici? cria-t-il. Je suis le capitaine Jordan. »

Il entendit une exclamation et dirigea sa lampe vers le point d'où elle provenait. Le rayon lumineux atteignit le bas d'un pantalon d'homme, rayé. Mais avant qu'il eût pu relever cette lumière, elle lui fut arrachée des mains et son agresseur se précipita vers la porte. Tim bondit sur lui, le saisit par l'encolure de son vêtement. Alors, l'inconnu le frappa et, par un hasard extraordinaire, l'atteignit sous le menton. Tim chancela. Avant qu'il eût repris conscience, son agresseur avait disparu, en claquant la porte derrière lui.

Tim essaya d'ouvrir la porte, mais cela lui fut impossible. A l'aide d'une allumette, il retrouva la lampe électrique qu'il avait laissée tomber. Par miracle, elle n'était pas brisée. Il s'en servit pour examiner la porte et essayer de découvrir le fonctionnement de la serrure, mais il n'existait aucun loquet, ni aucun moyen de manœuvrer le battant de l'intérieur. Sa situation, cependant, n'était pas particulièrement désespérée car il se doutait bien que Stocker rentrerait bientôt avec le vieil homme et Mary. Toujours grâce à sa lampe, Tim procéda à une sommaire inspection du lieu et la première chose qu'il aperçut fut un lourd manteau étendu en travers de la petite voiture et évidemment abandonné par l'inconnu qui l'avait attaqué. Il fit sa seconde découverte un peu plus tard : le gros cadenas qui fixait la chaîne immobilisant le tracteur gisait à terre. Ou bien l'étranger en possédait la clé, ou bien la serrure avait été forcée....

Dans un coin du garage se trouvait une échelle extensible qu'il avait déjà remarquée et qui devait servir au nettoyage des carreaux. Il la dressa contre le mur et, l'escaladant, réussit à atteindre une

des fenêtres. Il redescendit alors dans le garage, saisit le manteau, remonta en haut de l'échelle et le jeta au-dehors. Puis il se glissa lui-même à travers l'ouverture. Heureusement pour lui, il avait remarqué que la chapelle était entourée d'une vaste pelouse. Il se laissa tomber sans crainte sur la terre herbeuse. Le manteau pouvait attendre, Tim le jeta dans un buisson et se lança à la poursuite du cambrioleur. Comme il atteignait la route, il vit l'auto déboucher du sentier et partir dans la direction qu'avait prise Stocker. A présent, il se maudissait de n'avoir pas obéi à sa première impulsion et mis la machine hors d'état, sans même savoir à qui elle appartenait. Il vit soudain le feu arrière de la voiture osciller brusquement vers la droite, puis vers la gauche. Puis l'auto s'arrêta. Tim Jordan était bon coureur. Il fonça vers la machine et il avait déjà franchi la moitié de la distance qui l'en séparait lorsqu'il aperçut un éclair fulgurant. Il entendit en même temps le bruit d'une détonation. Une seconde plus tard, l'auto démarrait.

La balle n'avait pas été envoyée dans sa direction; ce n'était pas contre lui que l'homme avait tiré. Tim se remit à marcher et arriva bientôt à l'endroit où l'auto s'était arrêtée; les traces des roues le rendaient facilement visible. Il n'y avait personne en vue. Extrêmement intrigué, il se retourna, et reprit la direction de la maison.

Il approchait de l'extrémité du cimetière lorsqu'il distingua une silhouette qui se mouvait dans l'ombre du bois. Il dirigea sa lampe dans cette direction. Ce qu'il vit était si inattendu, si surprenant, qu'il faillit lâcher sa lampe.

La silhouette précisée était celle d'un homme grand, très pâle, aux traits hagards, au menton couvert d'une courte barbe. Il portait seulement un pantalon et une chemise foncée. Ses cheveux étaient en désordre. Deux yeux noirs se fixèrent sur Tim.

« Hello! Qui êtes-vous?

— Éteignez cette lampe, éteignez! hurla l'homme. Bon Dieu! »

Tim vit l'éclair de l'acier tandis que l'homme bondissait sur lui. Il se jeta de côté et l'évita de justesse. Avant qu'il eût pu se reprendre, l'homme au couteau s'était précipité dans le bois. Tim se lança derrière lui. A ce moment, sa lampe s'éteignit.

Poursuivre un homme armé dans un bois obscur présentait trop de danger.

Retourner à la maison pour y chercher une autre lampe semblait bien inutile, mais c'était cependant tout ce que Tim pouvait faire. Il revint sur la route et se tenant au milieu, il courut vers Clench House. La grande porte était toujours ouverte. Il entra, alluma l'électricité, grimpa quatre à quatre l'escalier, alla dans sa chambre; quelques minutes plus tard, il retournait dans le bois, un revolver en poche. Mais comme il s'y attendait, ses recherches furent infructueuses. L'assassin nocturne avait disparu. Tim Jordan était maintenant à même de raconter la scène dont il avait été le lointain témoin sur la route. Le cambrioleur inconnu s'était trouvé lui-même face à face avec cette étrange apparition, avait donné un brusque coup de volant pour l'éviter et avait été obligé de stopper. Il avait été attaqué par l'homme sauvage et avait tiré pour se défendre. Tim était à présent certain d'une chose : cet individu hirsute était l'assassin de Jelf.

En rentrant à Clench House, il prit au passage le manteau qu'il avait jeté dans un buisson et le monta dans sa chambre. C'était un gros manteau en poil de chameau, qui avait été beaucoup porté. A l'intérieur de la poche, il trouva l'étiquette d'un tailleur. Il la lut, et demeura sans souffle.

Cette étiquette portait le nom du tailleur et, au-dessus, inscrite à l'encre, cette adresse :

« L. Daney Esq. 703, Jermyn Street. »

XI

Il examina soigneusement les poches du pardessus. L'une d'elles contenait une paire de gants en cuir, tachés; l'autre une boîte de cigarettes à demi pleine et une boîte d'allumettes. Les poches intérieures lui fournirent des indications plus précieuses. Il y trouva un papier et un petit calepin. Il déplia le papier et sursauta. C'était une feuille arrachée de son propre carnet, celle où il avait reproduit l'inscription gravée sur le porte-cigarettes en or de Lew Daney.

Ainsi, l'intrus était l'homme qui avait pénétré dans sa chambre au cours de la soirée précédente. Il était venu y chercher quelque chose de bien défini, et ce quelque chose était l'étui à cigarettes.

Il ouvrit le calepin, qui était à peu près vide, et il se mit à examiner son contenu feuillet par feuillet. La première chose qu'il rencontra fut une clé extrêmement plate. Elle différait de toutes les clés qu'il avait vues jusqu'alors en ce que son anneau était émaillé noir. C'était évidemment la clé d'une serrure de sûreté. Elle portait un petit carton sur lequel se trouvait cette inscription : Mary Grier, Clench House, 14 octobre 1929.

La découverte la plus intéressante qu'il fit, fut cependant celle d'une coupure de journal, troisième et dernier objet que contenait le calepin. L'impression lui en parut tout de suite familière. Il jeta un coup d'œil sur le verso et vit que c'était une coupure du *Journal officiel* de la police. Ce n'était qu'un

extrait de quelques lignes, découpé dans une liste de plusieurs noms : « On recherche pour escroquerie Harry Stone, dit Hector Winter, dit Harry Levere, connu également sous le nom d'Harry le Larbin. Fournir tous renseignements au chef constable de Scotland Yard ou les lui faire transmettre par tout commissariat de police. Signalement : .... »

Le journal avait été coupé à cet endroit, mais ce n'était pas en cela que consistait la plus étrange caractéristique de la coupure. Elle portait, en effet, en son travers, une inscription manuscrite : Décédé le 23 mars.

Harry le Larbin! Tim se souvint de l'homme qui portait ce nom en Afrique du Sud, du faux policeman qu'il avait fait expulser. Peut-être n'était-ce pas le même homme? Ce surnom est très répandu et lui-même avait rencontré déjà trois Harry ainsi baptisés, par suite de leur profession.

Ainsi, Harry le Larbin était mort! Pourquoi le propriétaire de ce calepin était-il sûr de cette date? Quel était-il? Pourquoi, en vérité, s'était-il donné la peine de conserver cette coupure de presse?

Il remit les différents objets dans le porte-cartes et l'enferma dans son tiroir. Ce faisant, il entendit grincer sur la route les roues d'une voiture. Éteignant la lumière, il tira les lourds rideaux et regarda par la fenêtre. Deux lueurs apparurent dans l'allée, s'avancèrent lentement et disparurent dans la direction du garage. Tim referma les rideaux, ralluma, ouvrit la porte, chercha dans le corridor obscur l'interrupteur qui commandait l'électricité et le fit manœuvrer.

Il était debout dans le hall illuminé lorsque Mary rentra, suivie de Mr. Awkwright. Elle s'arrêta net en le voyant. Elle était pâle et ses yeux cernés se fixèrent douloureusement sur lui, exprimant un désespoir muet qui lui alla droit au cœur.

Mr. Awkwright referma la porte derrière lui, ôta

lentement son gros manteau, sans quitter du regard le visage de Tim Jordan.

« Nous avons été nous promener, dit-il très haut. Nous allons souvent nous promener la nuit, n'est-ce pas, Miss Grier? Cela chasse les idées noires. »

Sa voix aiguë grinçait; il semblait extrêmement et désespérément nerveux.

« Comment se fait-il que vous ne soyez pas au lit, Jordan? » continua-t-il, et, avec un hochement de tête, il se mit à gravir les escaliers.

Mary Grier ne bougeait pas. Elle attendit que le vieillard fût hors de vue.

« Pourquoi n'êtes-vous pas couché, demanda-t-elle à voix basse. Êtes-vous sorti? »

Il acquiesça.

« C'est vous qui étiez debout dans l'allée? Je vous ai aperçu au passage.

— Je n'étais pas debout dans l'allée, mais, en vérité, je me trouvais un peu plus loin, dit-il. Qu'est-il arrivé, Mary?

— Rien. »

Elle mit le pied sur la première marche de l'escalier.

« Non. Venez dans la salle à manger, dit-elle. Stocker va rentrer bientôt; il nous fera du café. »

Il la suivit, attendit qu'elle eût allumé, puis pénétra derrière elle dans la pièce. Elle referma la porte.

« Vous nous avez suivis? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

« Que faisiez-vous dehors?

— Je voulais aussi prendre un peu l'air, répondit Tim froidement. Puis, plus sérieux : Cette maison ne vous porte-t-elle pas sur les nerfs, Mary? Elle met les miens en pelote, en tout cas!

— Il y a longtemps que j'ai cessé de m'occuper de mes nerfs. Sa voix était dure. Ne vous en faites pas pour moi... et retournez à Londres. »

Il rit.

« On dirait presque un avertissement.

— C'en est un, dit-elle en serrant les lèvres.

— Y a-t-il quelque danger, si je puis m'exprimer de façon aussi mélodramatique?

— Oui. Mais je crois qu'il est écarté pour le moment. »

En entendant les pas de Stocker dans le hall, elle sortit et alla lui parler. Comme elle revenait vers lui, Tim demanda :

« Connaissez-vous bien vos voisins? »

Elle s'arrêta.

« Pas très. Pourquoi?

— J'ai l'impression d'en avoir rencontré un cette nuit, dit-il, un gentleman particulièrement antipatique, avec une petite barbe. Assez jeune, du reste.... Du moins, je l'imagine. »

Elle le regarda fixement.

« Vous a-t-il parlé? »

Elle faisait visiblement un effort en posant cette question.

« Il portait un couteau, » dit Tim.

Elle ne répondit pas immédiatement, puis :

« Vraiment? »

S'approchant de la table, elle prit une chaise et s'assit. Sa main, en atteignant le porte-cigarettes, ne tremblait pas. Tim admira sa force de caractère, car il était évident qu'elle était à bout.

« On rencontre des gens bizarres en Écosse, dit-elle. Qui était-ce? »

Il la regarda assez longuement, puis dit, d'une voix lente :

« Je pense que c'était l'assassin de Jelf. »

Elle leva vivement les yeux vers lui.

« Dans ce cas, je suppose que vous allez prévenir la police.

— Je me le demande... N'avez-vous pas volé soixante livres, un jour? »

Elle acquiesça.

« Je pensais que c'était une blague lorsque vous me l'avez dit la première fois, mais je comprends aujourd'hui que c'était la vérité. Vous les avez volées à l'oncle Benjamin? »

Elle acquiesça à nouveau.

« C'était pour une bonne cause, » dit-elle.

Derrière le cynisme apparent de cette réponse, on devinait une tension nerveuse longtemps contenue, susceptible d'éclater d'un instant à l'autre, à la moindre provocation. Cependant, ses yeux étaient calmes, son maintien serein. Elle était extérieurement tout à fait maîtresse d'elle-même.

« Maintenant, je suppose que vous allez retourner à Londres, dit-elle. Seule, sa voix tremblait un peu.

— Je le crains. »

Il détourna les yeux et les posa distraitement sur différents objets de la pièce, afin qu'elle pût reprendre contenance.

« Je retournerai au Carlton. Ils m'ont donné un bel appartement, et j'ai justement besoin d'un peu de luxe en ce moment.... Je ne parvenais pas à dormir, alors je suis sorti. »

Il lui fallait mentir avec conviction, sous peine d'avoir sur les bras une femme éperdue, frissonnante et sanglotante; cette seule pensée le remplissait d'effroi.

« Les lits sont excellents et l'air est pur, mais l'absence de la faune de mon pays natal doit m'énerver.

— L'absence de léopards, demanda-t-elle, ou de tigres?

— De léopards. »

Il la regarda du coin de l'œil. Sa lèvre inférieure tremblait et il comprit qu'elle avait dû faire face, cette nuit-là, à une nouvelle et intolérable épreuve.

« Ramenons la conversation au niveau des petits larcins sans importance, » dit-il.

Stocker entra, porteur d'un verre d'eau qu'il déposa devant la jeune fille. Elle but avidement; sa main tremblait, mais ni Tim ni Stocker ne firent semblant de s'en apercevoir. Stocker l'avait-il même remarqué? Il surveillait incessamment Tim, et son attitude témoignait d'un nouveau soupçon, peut-être menaçant.

« Très bien, Stocker, dit Mary en posant son verre. Apportez à Mr... au capitaine Jordan son café. Cela ne vous fait rien de le boire seul? Je vais me coucher. »

Elle se leva et sortit, sans un mot d'adieu. Stocker demeurait immobile.

« Ca va, Stocker? » dit Tim, mais le maître d'hôtel ne fit pas un geste.

« Excusez-moi, monsieur... »

Tim leva la tête.

« Avez-vous été au garage, cette nuit, par hasard?

— Oui, j'y suis allé.

— Avez-vous ouvert la porte?

— Elle était ouverte. Je suis entré et elle s'est refermée derrière moi.

— Ah! Elle était ouverte? »

Stocker gratta pensivement son menton.

— Et puis-je me permettre de vous demander, monsieur, qui l'a ouverte?

— Je n'en sais rien, ou plutôt, j'en ai une vague idée, mais sans posséder de certitude. Quand je suis entré, il y avait un homme dans le garage. J'ai vu sa lanterne et je l'ai poursuivi. Mais il s'est échappé avant que j'aie pu l'atteindre. »

Les yeux soupçonneux de Stocker cherchaient les siens.

« Savez-vous qui était cet homme, monsieur?

— Non. Ca vous intéresse?

— Naturellement, monsieur, M. Ledbetter m'a chargé de surveiller cette maison et je suis responsable envers lui de ce qu'elle contient, dit Stocker,

avec le plus grand calme. Vous n'avez pas vu l'homme?

— Non, mais je pense pouvoir vous dire son nom. »

Tim l'observait maintenant avec autant d'attention qu'il venait lui-même de le faire.

« C'est un certain Lew Daney. »

Pas un muscle ne bougea dans le visage du maître d'hôtel.

« Lew Daney? Je ne savais pas qu'il était en Écosse.

— Vous le connaissez? »

Une légère inclinaison de tête fut la seule réponse de Stocker.

Puis, un instant plus tard :

« De réputation. Elle n'est bonne à aucun point de vue. Qui vous fait croire qu'il s'agissait de Lew Daney? »

Tim avala d'un trait son café et se leva.

« Montez avec moi, » dit-il.

Le maître d'hôtel le suivit dans sa chambre; Tim alluma.

« Il a laissé ce manteau derrière lui. »

Stocker jeta un regard sur le vêtement, mais n'ébaucha pas un geste pour l'examiner de plus près. Tim eut l'impression qu'il l'avait instantanément reconnu.

« J'ai quelque chose à vous dire, Stocker. »

Le jeune homme s'assit et indiqua une chaise au maître d'hôtel; mais celui-ci ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

« Il y a quelque chose d'étrange dans cette maison, et vous savez de quoi il s'agit. J'ignore tout de votre Mr. Ledbetter, mais j'imagine qu'il a un représentant à Londres....

— MM. Kean, Colfax, Mortimer et Greene, à Lincoln's Inn Field, répondit immédiatement Stocker. Excusez-moi de vous avoir interrompu.

— Daney est déjà venu ici et quelqu'un d'autre y est venu également, l'homme qui a attaqué Miss Grier, que vous connaissez; un homme très pâle, portant une courte barbe. Je suis détective, Stocker, et soupçonneux de nature. A franchement parler, je me méfie de vous. Je ne crois pas un mot de votre histoire à propos de votre querelle avec Jelf, parce qu'il était ivre. Je suis certain que vous connaissez l'auteur de ce meurtre, votre ami, l'homme pâle et barbu.... »

Stocker haussa les épaules.

« Quand je vous dis que je ne sais rien, monsieur, c'est vrai. J'ai mes soupçons, comme vous avez les vôtres.... Y avait-il .quelque chose dans les poches de ce manteau? »

Tim hésita une seconde, puis, se levant, il ouvrit son tiroir, en tira le porte-cartes et répandit son contenu sur la table.

« Puis-je regarder, monsieur? »

Par extraordinaire, il ne prit pas d'abord la clef comme Tim s'y attendait. Il regarda la carte, puis la coupure de presse.

« Harry le Larbin, répéta-t-il.

— Harry Stone. Le connaissez-vous? »

Il secoua la tête.

« Non, monsieur. Je ne le connais pas, quoiqu'il me semble bien avoir entendu parler de lui. »

Il retourna la coupure.

« Il est mort. Connaisssez-vous cette écriture. Est-ce celle de Lew Daney? »

Stocker ne répondit pas; il remit soigneusement les trois objets dans le porte-cartes et reposa celui-ci sur la table, en le repoussant loin de lui.

« J'ignore absolument comment écrit Mr. Daney, » dit-il.

Sa voix était forcée; il avait dans les yeux une expression que Tim n'avait jamais aperçue auparavant. Une dureté qui transformait radicalement

sa physionomie avait remplacé dans son regard la suspicion précédente.

« Je n'ai pas encore averti la police, dit Tim, parce que j'ai envie de m'occuper officieusement de cette affaire. Je suis venu à Clench House pour passer quelques jours avec Mr. Awkwright. Je reçois avant mon départ, à Londres, la visite d'un homme qui m'offre de me servir de chauffeur, me procure une voiture — non la sienne mais une voiture louée dans un garage londonien — et vous évite le soir de son arrivée ici. On vous voit un peu plus tard vous quereller avec lui et il est ensuite assassiné.

— Par moi? demanda Stocker sèchement.

— Je n'insinue pas cela. Je veux bien croire que vous ignorez tout de ce meurtre, quoique la police puisse ne pas partager cet avis. Bien entendu, vous connaissiez Jelf. Il s'appelait en réalité Jaffrey et c'était un des complices de Daney, qui a fait partie pendant quelque temps de sa bande. »

Stocker eut un vilain sourire.

« On dirait bien que Mrs. Daney a parlé....

— Vous saviez qu'elle était ici? » demanda vivement Tim Jordan.

L'homme acquiesça.

« Naturellement, je le savais, monsieur. Il me semble vous avoir dit que j'ai pris la liberté d'aller faire une petite promenade sur votre pare-chocs arrière. Puis-je me permettre de vous dire que c'est une femme très dangereuse et qu'à votre place, capitaine Jordan, je la fréquenterais le moins possible. »

Il allongea la main vers le porte-cartes puis, changeant d'idée, il salua brusquement Tim et sortit.

Pendant plus d'une heure, Tim, assis sur son lit, essaya de rassembler les cinq brins qu'il possédait de ce mystérieux écheveau. L'un d'eux était le vol de soixante livres commis par Mary Grier et qui avait fait d'elle l'esclave de Mr. Awkwright. C'était

la pièce capitale du problème. Le vieillard la tenait sous sa coupe et pouvait obtenir d'elle une obéissance aveugle.

Tim se déshabilla enfin, lentement, et se coucha. Une curieuse particularité de sa constitution lui permettait de conserver une certaine conscience des choses même en dormant. Il avait baptisé ce sixième sens : son *oiseau secrétaire*, du nom de cet étrange petit volatile qui élit domicile sur le dos des crocodiles endormis et les prévient de tout danger. Bien que profondément endormi, il se rendit compte qu'on ouvrait sa porte et sut qui l'ouvrait. Cependant, il ne bougea pas et attendit que Mary Grier le secoua par l'épaule pour se réveiller complètement.

« Excusez-moi, dit-elle, haletante, mais j'ai peur.... Il y a quelqu'un dans le jardin, sous ma fenêtre. »

Il bondit du lit, enfila sa robe de chambre et alla à la fenêtre. Il ne vit personne.

« Êtes-vous sûre? » commença-t-il.

Il avait à peine parlé qu'une ombre traversait la pelouse et disparaissait dans l'obscurité.

« Je n'arrivais pas à dormir. Je regardais par la fenêtre, murmura-t-elle, et je l'ai vu. Il marchait sur la pelouse.

— Vous le connaissez?

— Non.

— Stocker?

— Non, ce n'était pas lui, mais quelqu'un de plus grand.

— Où allait-il? »

Elle lui indiqua la direction du doigt.

« Du côté du garage? Alors il en revient maintenant. Écoutez. »

Ils perçurent le ronronnement d'un moteur qu'on mettait en marche et qui alla bientôt en s'affaiblissant.

« Il est parti, » dit Tim.

Ils se tenaient encore debout côte à côte devant la fenêtre lorsqu'elle saisit brusquement son bras.

« Regardez! Regardez! »

Une autre silhouette venait d'apparaître et s'avançait en titubant vers la maison; on eût dit un homme ivre, qui chancelait de droite à gauche. Soudain, il porta la main à sa tête et Tim le reconnut. Descendant en courant, il ouvrit la porte, soutint l'homme par le bras et le fit entrer.

C'était Stocker, bien qu'il fût difficile de l'identifier sous le flot de sang qui lui recouvrait le visage.

« Ca va, » murmura-t-il, et il s'effondra dans un fauteuil.

Tim aperçut au bras de l'homme une longue lanière de cuir et, à l'extrémité de celle-ci, un revolver. Ses vêtements étaient souillés de sable et maculés de boue.

Mary courut chercher une cuvette d'eau et une serviette, et tous deux se mirent en devoir de panser le blessé. Tim fit un rapide examen de la blessure, qui était profonde et de mauvaise apparence, mais il ne décela aucune trace de fracture.

XII

Ce fut Mary qui téléphona au docteur; celui-ci arriva une demi-heure plus tard, nettoya la blessure, la pansa et confirma le diagnostic de Tim. Pendant qu'il procédait de la sorte avec l'aide d'une femme de chambre que Mary avait réveillée, la jeune fille attendait à la porte le retour de Tim, sorti pour faire une petite enquête. Il revint avec quelques renseignements intéressants.

« Pour une raison ou pour une autre, Stocker avait décidé de passer la nuit dans le garage. Plus intelligent que moi, il avait deviné que l'individu reviendrait chercher son manteau. J'ai découvert au garage un fauteuil transatlantique et deux bouts de cigares. Stocker a évidemment éprouvé quelque difficulté à résister au sommeil et il devait dormir lorsque l'homme est entré. »

Elle le regardait, stupéfaite.

« Son manteau? Qui est revenu chercher son manteau? »

Il lui raconta ses premières aventures de la soirée.

« Mais qui était-ce?

— Lew Daney, dit-il, et elle se tut. Vous le connaissez? »

Cette fois, elle releva le défi.

« Oui, répondit-elle tranquillement. C'est lui qui est venu à mon secours quand j'ai... quand j'ai été attaquée. Il était avec Jelf et sans lui, j'aurais été tuée....

— L'avez-vous revu depuis? demanda Tim.

— Oui, une fois, à Londres. J'y réglais quelques affaires pour Mr. Awkwright et il m'a envoyé des fleurs. Ensuite, il m'a téléphoné et m'a demandé d'aller au théâtre avec lui, un soir. J'ai refusé. Mais en regagnant mon hôtel, cette nuit-là, je l'ai rencontré dans la rue. »

Tim hésitait à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres? Il n'avait aucunement le droit de savoir et pourtant....

« Mary, vous a-t-il fait la cour? » demanda-t-il enfin.

Elle le regarda avec ahurissement.

« Mais non, voyons, quelle absurdité! Il est tellement plus âgé que moi! Il a simplement été très gentil, très aimable.

— Le reconnaîtriez-vous?

— Non, dit-elle vivement. Il m'a sauvé la vie et j'ai une dette envers lui. Le reconnaître, dites-vous? Non, je ne voudrais même pas. J'ai appris depuis que c'est un vilain personnage et cela m'a beaucoup peinée.

— C'est un assassin, dit Tim tranquillement.

— Oui, je sais. Pourtant, je ne le reconnaîtrais pas si on me le demandait pour l'accuser. Je suppose que c'est le côté criminel de ma nature qui veut ça!

— Toujours l'obsession de ces soixante livres? »

Elle eut un pauvre sourire.

« Personne ne me permettra jamais de les oublier, dit-elle amèrement. Pas même vous.... »

Et tout à coup, il fit la chose du monde à laquelle il s'attendait le moins; il la saisit dans ses bras et l'attira contre lui. Pendant un instant, elle demeura immobile, les yeux mi-clos, haletante. Sa joue était contre son menton et il cherchait ses lèvres lorsqu'elle se redressa, échappa à son étreinte et s'appuya contre le mur.

« Non, non.... Je vous en prie.... Ce n'est pas chic! »

Le docteur arriva sur ces entrefaites. Tim le reconduisit et, lorsqu'il eut refermé la porte sur lui, il s'aperçut que Mary avait quitté la pièce.

Dans sa petite chambre, Stocker, à demi étendu dans son lit, était plus vivant que jamais. L'homme avait un sens macabre de l'humour.

« Excusez-moi, monsieur, dit-il à Tim, mais n'existait-il pas une citation latine à peu près semblable à celle-ci : « Qui surveillera les veilleurs? »

— Elle existe toujours, répondit le capitaine Jordan, et elle est plus que jamais de circonstance. Avez-vous reconnu votre agresseur? »

Stocker eut une vilaine grimace.

« Non, monsieur. Si je l'avais vu, il serait mort. Je devais sommeiller, car la première chose dont je me souvienne, c'est que quelqu'un a trébuché dans mes jambes. J'ai passé toute la nuit au garage.

— Ne serait-ce pas Lew Daney, par hasard, suggéra Tim en approchant une chaise du lit.

— Peut-être, dit l'autre. Il n'a pas laissé sa carte. »

Tim alluma une cigarette pour son interlocuteur et une autre pour lui-même.

« J'ai failli vous jouer un sale tour, cette nuit, Stocker. Pendant que vous étiez dans les pommes, j'ai été à deux doigts de prendre vos empreintes digitales, mais un restant de respect humain m'a retenu.

— Permettez-moi de vous éviter cette peine, monsieur, dit Stocker en tirant une bouffée de sa cigarette. J'ai été deux fois en tôle, mais il y a plus de quinze ans. Une fois pour cambriolage, une fois pour faux. Vous auriez découvert que Stocker n'est pas mon véritable nom.

— Mr. Ledbetter le sait-il?

— Oh! naturellement. Je lui ai tout dit quand il m'a engagé. Oui monsieur, je suis une vieille fripouille, vous l'avez deviné dès votre arrivée. Nous

sommes plusieurs comme ça dans le pays, qui travaillons honnêtement.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Depuis huit ans à peu près, dit Stocker, huit ans dont je n'ai pas à rougir.

— Connaissiez-vous Jelf? »

Mr. Stocker eut un accès de franchise.

« Oui. Mais vous me parlez d'homme à homme, en ce moment, n'est-ce pas, capitaine Jordan, non en policier? Dans ce cas, je vous raconterai pas mal de choses.

— C'est bien ainsi que je l'entends, dit Tim.

— Jelf a été en prison avec moi. Il ne savait pas que j'étais ici. Il n'était jamais venu auparavant dans les environs. Je vous dis la vérité. Je connais Lew Daney, capitaine Jordan. Il a été très bon pour moi il y a plusieurs années et je savais que Jelf était un de ses complices. Lew était en tiers dans le boulot de Glasgow. L'un des types a été tué par le veilleur de nuit. La police n'en sait rien parce que Lew a fait disparaître l'arme et la victime. Ils n'ont d'abord pas pris ça au sérieux, parce que le blessé a pu les accompagner jusqu'à la voiture dans laquelle Lew les attendait et filer avec eux, mais il est mort un quart d'heure après. C'est Jelf qui m'a raconté tout ça. Ensuite, il s'est chamaillé avec Lew je ne sais trop pourquoi et le patron l'a balancé avec deux mille livres d'indemnité. Jelf a toujours été un peu cafardeur et il voulait en savoir plus long que Lew ne le désirait. C'est de lui que je tiens ces renseignements.

— Vous étiez dans la combine aussi, n'est-ce pas? Vous étiez le troisième? »

Stocker sourit.

« Moi? Grâce à Dieu non, monsieur! Je ne me lance plus dans ce genre de plaisanteries. Seulement, je suis assez au courant de tout ce qui se passe. Mr. Ledbetter est l'un des meilleurs patrons

qui se puisse rencontrer, il ne m'embête pas, c'est moi qui fais tout marcher ici et je gratte quelques livres par-ci, par-là. Aussi, pourquoi me risquerais-je dans des coups pareils? Cette place est un petit paradis pour moi. Je vous raconte tout ça....

— Parce que vous êtes un rude malin, dit Tim, et que vous n'avez pas la certitude absolue que je n'ai pas pris vos empreintes digitales. Je pourrais apprendre toutes ces histoires au service de renseignements de Scotland Yard. »

L'homme ricana et, portant la main au pansement qui lui entourait la tête :

« Je donnerais gros pour le tenir, celui-là!

— Etait-ce Daney?

— Je n'en sais rien. Il y a des années que je ne l'ai pas vu et, en tout cas, je n'aurais pu le reconnaître dans l'obscurité. D'ailleurs, il n'aurait pas voulu effrayer Miss Grier.... »

Il s'arrêta brusquement, en homme qui en a trop dit.

« Pourquoi? »

Stocker garda le silence un instant.

« Eh bien, voilà, monsieur, il a sauvé cette jeune fille quand elle a été attaquée. Il était par hasard dans les environs, avec Jelf.

— Il y a trop de « hasards » dans cette affaire, » dit Tim.

Stocker le regarda pensivement.

« En effet, il y en a quelques-uns, dit-il. Et maintenant, monsieur, si ça ne vous fait rien, je vais essayer de dormir.

— Daney vous avait-il chargé de surveiller Miss Grier?

— Je ne l'ai pas vu depuis des années, monsieur, » répondit Stocker en se retournant vers le mur avec ostentation.

Quels que fussent les plans de Tim, ils furent contrariés dans la matinée par l'arrivée d'un télé-

gramme de son homme d'affaires, lui demandant de venir le voir d'urgence. Il se rendit par la route à Glasgow et prit le train du soir pour Londres. Au Carlton, il trouva une pile respectable de lettres, mais il se refusa de les ouvrir avant d'avoir rendu visite à son notaire.

Ce gentleman l'accapara pendant une heure et, ce laps de temps écoulé, l'avertit qu'on aurait besoin de lui à Londres le lendemain et probablement le surlendemain.

« Nous avons examiné l'état de vos affaires. Mr. Awkwright en a pris le plus grand soin. Vous êtes relativement riche, capitaine Jordan.

— Je ne le serai jamais assez, dit Tim. Je rêve justement d'une jolie maison dans Brook Street, avec des tas de frivolités resplendissantes et une piscine assortie....

— Dans ce cas, je crains qu'il ne vous faille habiter le Carlton un an ou deux, répondit le notaire.

— Connaissez-vous quelqu'un à Scotland Yard? » lui demanda brusquement Tim.

Le notaire y connaissait pas mal de monde, notamment le chef constable. Tim sortit de son étude avec une lettre de recommandation pour Mr. Cowley qu'il eut la chance de trouver libre en arrivant.

Cowley était gros, rouge, endormi. Nul n'eût imaginé, en le voyant, que c'était le plus habile limier de toute l'Angleterre. Il parlait lentement, buvait des tonneaux de bière et ne paraissait jamais occupé à une tâche précise.

« Enchanté de faire votre connaissance, capitaine Jordan. Je crains que nous n'ayons pas été très polis avec vous lors de votre première visite, mais nous avons un service spécial chargé de recevoir les détectives amateurs et l'abruti que vous avez vu ne s'est pas douté que vous étiez du bâtiment. Jelf? Oui, nous avons sa fiche, et celle de Lew Daney. »

Il appuya sur un bouton et quand l'employé fut entré :

« Allez au service des renseignements et ramenez-moi ça. »

Il gribouilla quelques mots sur une feuille de papier et, quand l'homme fut sorti :

« On ne nous a pas demandés pour l'affaire de Clench House et je doute qu'on le fasse. C'est une drôle de salade. Jelf travaillait avec Daney et je suis à peu près sûr qu'il a participé au coup de Glasgow. Autrement dit Daney rôde dans les environs. Avez-vous vu sa femme?

— Oui. »

Le gros homme ricana.

« Les mouchardages de cette folle ont donné plus de travail à ma secrétaire que personne au monde. Malheureusement, elle ne moucharde jamais au bon moment. C'est quand Lew a disparu et qu'elle l'imagine en bonne fortune à l'étranger qu'elle se met à bavarder. Rien de ce qu'elle m'a raconté ne valait quatre sous. »

Il esquissa brièvement l'existence de Daney, homme instruit, ouvrier habile qui, ayant travaillé pendant trois ans dans une fabrique de coffres-forts de Wolverhampton, s'y connaissait mieux que personne en crochetage de serrures.

« Ils prétendent qu'il est capable de venir seul à bout d'un coffre blindé....

— Il dessine de faux billets?

— C'est son dada. Certaines de ses contrefaçons tromperaient des experts. C'est un malin. Et je vais vous dire quelque chose, capitaine Jordan : il n'est pas loin de Clench House.

— Comment est-il? demanda Tim.

— Je vous le dirai quand j'aurai les documents que j'ai fait rechercher. »

Mais, chose étrange, le dossier ne le renseigna pas beaucoup plus. Il ne contenait pas de photographie,

l'homme n'étant jamais tombé entre les mains de la police. Son signalement était vague et pouvait s'appliquer à n'importe qui.

« La seule chose que je puisse vous dire est qu'il est très riche, reprit Cowley. En fait, je crois que c'est l'une des rares crapules au monde qui soient parvenues à tirer avantageusement parti du vol. Il a été absent d'Angleterre pendant un an; il était en Afrique du Sud, mais vous le savez mieux que moi. C'est curieux que vous ne l'ayez jamais rencontré. »

Cowley accompagna Tim jusqu'à la grande porte de Scotland Yard, cette porte qui n'est jamais fermée, ni de jour, ni de nuit.

« Cette affaire ne nous intéresse en somme qu'à titre d'observateurs, dit-il. Même pour le coup de Glasgow, on ne nous a pas consultés. Mais si Daney y a participé et si c'est lui qui est derrière votre meurtre de Jelf, allez-y mollement... C'est le seul *tueur* que nous possédions dans le pays. Il est plus malin qu'un singe et dangereux comme le diable. A moins que vous n'ayez quelque raison particulière, laissez tomber Mr. Daney et défiez-vous de sa femme! »

XIII

En rentrant au Carlton, Tim se souvint de cette recommandation avec un sourire et il se mit à parcourir son courrier; la seconde lettre qu'il ouvrit provenait précisément de la dame en question. Elle devait posséder un appartement dans Penson Court, un quartier chic près de Green Park, et la lettre était une invitation brève mais impérative à lui rendre visite le plus tôt possible. Elle avait été écrite le jour de l'arrivée de Tim à Londres.

Ou bien Mrs. Daney était particulièrement au courant de ses déplacements, ou bien elle avait un don d'intuition extraordinaire. En dépit des conseils du chef de la police, Tim décida de satisfaire sa curiosité et, après le déjeuner, il se rendit à son invitation. Son taxi fut arrêté par un embarras de voitures au milieu de Lower Regent Street, dans Piccadilly Circus et une fois encore dans Piccadilly, à l'extrémité de Bond Street. Tim regardait avec indifférence par la portière lorsqu'il aperçut une auto, parmi tant d'autres, prendre le virage de Bond Street pour s'engager dans Piccadilly.

La voiture avançait lentement et il jeta un coup d'œil curieux à l'intérieur. Ce qu'il vit le fit sursauter de stupeur. Il reconnut immédiatement la femme : c'était l'ivrognesse qu'il avait vue à Clench House; mais, à présent, elle était à peu près bien vêtue, probablement à jeun et certainement de bonne humeur, car il la vit rire de bon cœur à quelque plaisanterie du jeune homme assis à côté d'elle, de ce même jeune homme livide et barbu,

convenablement habillé lui aussi et le visage animé d'un sourire intelligent.

Il tourna la tête vers Tim et leurs yeux se croisèrent, sans que ce regard provoquât aucune réaction. La voiture démarra. Tim se retourna et continua à regarder l'étrange couple par la glace arrière, mais il comprit qu'il serait inutile d'essayer de le prendre en filature. Il était aussi stupéfait qu'intrigué. Non, il ne s'était pas trompé; il possédait une mémoire très nette des physionomies et cette femme était bien la mégère qui avait fait irruption à Clench House, cet homme l'être hirsute qui avait tenté de le frapper d'un coup de coutean sur la route.

Il était visible que la voiture venait d'effectuer un long parcours, car la teinte de la carrosserie disparaissait sous une épaisse couche de poussière.

Tim était on ne peut plus intrigué en atteignant Penson Court. Mrs. Daney habitait dans l'un des appartements les plus coûteux; il nota que l'ascenseur s'arrêtait au second étage. Il suivit le groom en livrée au long d'un corridor garni de tapis et parvint ainsi devant une porte d'acajou qui s'ouvrit dès que le groom eut sonné. Une coquette femme de chambre l'introduisit dans le salon moderne, meublé sobrement, mais avec luxe.

« Je vais vous annoncer à Madame, monsieur, dit-elle.

— Vous ne connaissez même pas mon nom, remarqua Tim en souriant.

— Oh! si, vous êtes le capitaine Jordan. Madame vous attend depuis ce matin. »

« Madame » arriva presque aussitôt. Elle portait un négligé gris pâle et quoique cette teinte ne convienne généralement pas aux femmes de plus de trente ans, certaines lignes de son visage parurent moins dures à Tim que lors de leur dernière rencontre.

« Asseyez-vous, Jordan. »

Elle lui indiqua un siège.

« Je craignais que vous ne fussiez pas revenu d'Écosse. Comment avez-vous pu quitter votre Mary? Non, ne soyez pas fâché.... Je ne suis vraiment plus aussi jalouse qu'auparavant de cette jeune fille. Je n'ai pas été très chic avec Lew. Quand je suis jalouse, j'invente je ne sais quels mensonges. Il a été si bon pour moi que j'ai abominablement tort de le traiter comme je le fais. »

Tim écoutait, sans essayer de dissimuler son amusement. Il se trouvait à présent devant la Mrs. Daney que lui avait annoncée Cowley, une Mrs. Daney repentante. Quelle femme bizarre!

« Nous partons pour l'étranger. Je lui ai télégraphié.

— Vous savez donc où il est?

— J'ai télégraphié, répéta-t-elle. »

Il fut brusquement traversé d'un trait de lumière.

« Naturellement, dans la colonne des petites annonces! »

Elle manifesta une certaine hésitation.

« Eh bien, oui. Quand Lew et moi avons un différend, et qu'il s'en va sans me laisser d'adresse, je lui envoie un message par la voie des journaux. Mais inutile de le chercher, monsieur Sherlock Holmes, nous avons un code à nous. Il sait où me rencontrer et vous ne découvririez pas, en mille ans, si c'est à Boulogne ou à Constantinople! Demain, j'aurai sa réponse. Il me dira : « O. K., à bientôt ». Mais ne vous donnez pas la peine de chercher cette annonce là non plus. »

Elle arpentait la chambre, soutenant son coude de la main et tenant entre ses doigts blancs une longue cigarette à bout doré.

« La première fois que je vous ai vu, j'ai eu un petit béguin pour vous, dit-elle tranquillement,

mais maintenant, je me soucie de vous comme d'une guigne! Je vous dis ça au cas où vous seriez venu ici avec des idées folâtres....

— Je suis plein d'idées folâtres, répondit Tim, mais elles ne me poussent aucunement à vous faire la cour. Je vais à la police....

— Vous en venez, l'interrompit-elle. Vous étiez à Scotland Yard ce matin. Je passais en voiture le long des quais et je vous ai vu sortir.

— Savez-vous où se trouve votre mari en ce moment? »

Elle secoua la tête.

« Il était en Écosse il y a quelques jours. Il m'a laissé son pardessus. Dites-le-lui quand vous le verrez. »

Elle fronça les sourcils.

« Son pardessus? Où l'avez-vous trouvé? »

Il pensa qu'il commettait probablement une folie, mais il ne put s'empêcher de le lui dire. Quand il en vint à parler de l'attaque dont Stocker avait été victime, elle sursauta.

« Il est impossible que Lew ait fait cela, dit-elle. Pourquoi aurait-il agi de la sorte? Il n'aurait jamais frappé Stocker, mais non, ne me posez pas vos sacrées questions! non, certainement non. Il y a quelque chose qui ne va pas.... Stocker ne vous a rien dit? Évidemment.... Ce doit encore être le fou, il vit à cinq milles de là. Avez-vous découvert sa maison? C'est une petite villa sur les collines. Certainement, il s'agit du fou des bois, je veux dire du type qui a attaqué la petite Grier. Lew lui a sauvé la vie et c'est cela qui l'a rendu amoureux d'elle.

— Le fou est à Londres, dit Tim. Je viens justement de le rencontrer avec une femme.

— A Londres? Où ça?

— Pour être exact, dans Piccadilly. La femme....

— C'est sa gardienne, Mrs. Smits. Ils n'ont aucune importance. »

Elle ferma à demi les yeux.

« Vous avez un sérieux faible pour cette jeune fille, n'est-ce pas, capitaine Jordan? Faites bien attention! »

Tim se mit à rire.

« Depuis que je suis dans ce pays, je n'ai pas fait autre chose, dit-il. Et dites-moi, à qui dois-je faire le plus attention, à Daney ou au fou :

— Aux deux. Je me demande ce que vous avez bien pu faire à Lew. Avez-vous mis la main dessus en Afrique du Sud?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Il était parti avec une théâtreuse. J'ai essayé de le faire arrêter au Cap, mais je n'y suis heureusement pas arrivée. Ah! c'est le point faible de Lew. Il est fou de Mary Grier, du moins il l'était aux dernières nouvelles. Ces passions ne durent en général guère plus de six mois. Quel démon! Depuis combien de temps êtes-vous à Londres? »

Il la renseigna.

« Je vous téléphonerai demain soir. Non, je ne suis pas Américaine, mais j'ai fait partie de la troupe des Folies de New-York pendant deux ans. C'est là que j'ai rencontré Lew. Je vous appellerai pour vous dire si tout va bien.

— Ce qui voudra dire pour vous que Lew est ruiné et que vous allez filer le parfait amour à l'étranger, dit Tim. Pour moi, ce serait qu'il soit à l'abri au violon de Cannon Row! »

Elle sourit avec condescendance.

« Les hommes comme Lew ne vont pas au violon, » répondit-elle.

Son humeur changea brusquement; quand il la quitta, elle était très abattue, inquiète, et il s'attendait à ce qu'elle l'appelât dans le courant de la journée. Mais il n'entendit pas parler d'elle avant le lendemain. Un appel téléphonique le tira de son lit à sept heures du matin.

« Rien de neuf. Sa voix était aiguë et saccadée. Pas une ligne dans les journaux. C'est la première fois que ça lui arrive. »

Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle se donnait la peine de lui téléphoner. Probablement ne le comprenait-elle pas davantage. Ses nerfs devaient être à bout.

« Voulez-vous venir me voir cet après-midi, demanda-t-elle. Ou préférez-vous que je vienne au Carlton? »

Avant qu'il eût eu le temps de placer une réponse, elle avait raccroché. Il sonna pour demander son petit déjeuner. Il était bien tôt pour être réveillé à Londres, où il n'avait rien à faire en attendant de rejoindre Mrs. Daney.

Il achevait de boire son thé lorsque la sonnerie du téléphone retentit à nouveau.

« L'inter... On vous appelle d'Écosse, » entendit-il.

Il attendit. C'était Mary, il reconnaissait sa voix.

« Est-ce vous, capitaine Jordan? Pouvez-vous venir immédiatement. Par avion?...

— Qu'est-il arrivé? » demanda-t-il vivement.

Il entendit un long soupir, puis :

« Mr. Awkwright a disparu, » dit-elle.

Une heure plus tard, un avion de louage décollait de Stag Lane et se dirigeait vers le Nord. Il atterrit à Catterick pour se ravitailler en essence avant de continuer sa route. Tim atteignit l'aérodrome peu après deux heures et trouva la jeune fille qui l'attendait dans sa petite auto. Pendant qu'ils accomplissaient les dix milles qui séparaient l'aérodrome de Clench House, elle lui exposa les faits.

Elle avait laissé Mr. Awkwright dans son bureau. Il travaillait. Il s'était un peu remis de l'état de dépression dans lequel l'avait plongé le meurtre, et il avait repris ses occupations favorites. Le livre qu'il était occupé à lire et une feuille chargée de calculs

mystérieux reposaient sur son bureau lorsque Stocker était entré. Trouvant la chambre du vieillard vide et le lit non défait, Stocker s'était mis à la recherche de son maître.

Les lampes étaient allumées dans le bureau. Les fenêtres fermées et verrouillées. Outre le livre et les papiers, il y avait aussi sur le bureau un petit revolver que le vieillard gardait toujours à portée de la main lorsqu'il travaillait seul.

Mr. Awkwright possédait un fauteuil à bascule dont l'angle d'inclinaison devenait quelquefois inquiétant. Ce fauteuil était renversé sur le plancher, mais il n'y avait dans la chambre aucune trace de désordre. Stocker, en inspectant rapidement les meubles, s'aperçut d'une autre disparition. Chaque soir, avant de se coucher ou quelles que fussent ses occupations, il laissait une petite lampe électrique de poche à proximité du vieillard, pour lui permettre de regagner son lit en cas de panne de courant. Cette lampe avait disparu.

Stocker avait immédiatement été réveiller Mary et ils avaient fouillé le parc ensemble. Il avait plu toute la nuit et les pas se marquaient nettement sur le sentier de gravier qu'on avait établi au milieu de l'allée tracée dans la glaise. Mais il n'y avait pas trace d'empreintes appartenant à Mr. Awkwright. Il devait d'ailleurs être sorti en pantoufles, car dans un coin de sa chambre se trouvaient les snow boots qu'il mettait pour sortir. Il n'y avait pas touché.

« Avez-vous prévenu la police? demanda Tim.

— Non. Il a l'habitude de filer ainsi sans prévenir. »

Pour la première fois, Tim sut que Mr. Awkwright se rendait souvent de nuit à Ayr. Sa faiblesse pour les courses l'emportait sur tout.

« Mais il n'y a pas de courses à Ayr, » insista Tim.

Mary était terriblement pâle et troublée. Jamais il ne l'avait vue dans un tel état.

« J'ai été sur le point de téléphoner au surintendant, mais j'ai eu peur de rendre Mr. Awkwright ridicule. »

Il la suivit dans le bureau. Elle avait laissé la pièce dans l'état où elle l'avait trouvée. Elle lui fit remarquer la disparition de la lampe électrique et le détail plus significatif encore des lumières qui étaient allumées lorsque Stocker avait pénétré dans la chambre. Le vieil Awkwright était d'une avarice sordide.

Tim examina le bureau. Il n'eut pas de peine à identifier le genre de calculs auquel se livrait son tuteur.

« N'avez-vous entendu aucun bruit, cette nuit? »

Elle hésita.

« Si. Mais j'en entends toujours dans cette maison....

— A quoi celui-là ressemblait-il?

— On aurait dit une chute. Ma chambre se trouve exactement au-dessous du bureau. »

Stocker était demeuré très effacé depuis l'arrivée de Tim. Il paraissait très agité quand il se présenta au jeune homme.

« Je ne sais rien, en dehors de ce que Miss Grier vous a dit. Le fauteuil était renversé, tel que vous le voyez en ce moment.

— Etiez-vous couché? demanda Tim.

— Non. Ma blessure me fait beaucoup souffrir et m'empêche de dormir. Je suis demeuré dans l'office jusqu'à trois heures.

— Et vous n'avez rien entendu?

— Absolument rien. »

Tim fit le tour de la maison mais il n'avait rien découvert, lorsqu'il aperçut deux empreintes près du garage. C'étaient de toute évidence celles de Stocker. Lorsqu'il lui fit remarquer qu'il s'était

trouvé là depuis la veille, le maître d'hôtel ne fit aucune difficulté pour reconnaître qu'il avait de son côté procédé à une petite enquête.

« Je marchais sur le gazon, répondit-il quand Tim s'étonna de n'avoir pas vu ses traces plus tôt. Vous savez, capitaine Jordan, je prends mes précautions, avec le type qui m'a arrangé comme ça! »

Il toucha en grommelant le pansement qui entourait son front.

« Croyez-vous que c'est votre agresseur qui a enlevé Mr. Awkwright?

Stocker ne répondit pas immédiatement.

« Je ne puis vous dire qu'une chose. Celui qui m'a frappé et a enlevé le vieux monsieur n'est pas Lew Daney. »

Il parlait avec véhémence et sa voix était teintée d'indignation.

« Comment en êtes-vous si sûr? » demanda Tim.

Stocker jeta un coup d'œil autour de lui et dit lentement :

« Parce que Lew Daney est mon frère.... Sa femme ne vous l'avait donc pas appris? »

XIV

Tim le regarda, effaré et incrédule.

« Votre frère!

— Oui, mon frère.... Il s'appelle en réalité Dane Stocker. On le surnommait Daney quand il était gosse et ce nom lui est resté. Vous avez sans doute déjà compris, capitaine Jordan, que le sauveteur de Miss Grier, c'était Lew Daney. Il était à cette époque en visite ici, avec Jelf. Oui, je connaissais Jelf....

— Quand avez-vous vu votre frère pour la dernière fois? »

Stocker le regarda tranquillement.

« Je ne vous le dirai pas. Après tout, c'est mon frère et je ne dois pas le trahir.

— Vous l'avez vu au cours de ces deux derniers mois? » suggéra Tim.

L'homme secoua la tête.

« Je n'ai aucun renseignement à vous donner, capitaine Jordan, mais je puis vous affirmer que Daney ne toucherait pas un cheveu du vieil Awkwright, par amour pour la jeune dame. Pourtant, c'est un « tueur ». Si vous vous empariez de lui, il serait bon pour l'échafaud. C'est le seul tueur authentique qui existe dans ce pays. »

Il avait mis dans cette phrase une note d'orgueil, qui sonna bizarrement aux oreilles de Tim Jordan.

« Je peux bien vous le dire maintenant, continua Stocker; quand Jelf a été tué, j'ai bien cru que c'était Daney qui l'avait descendu, car Jelf c'était un mouchard qui avait essayé de le donner plusieurs fois. Ils avaient fait ensemble le coup de Glasgow et

Jelf n'était pas satisfait de sa part. Il ne l'a jamais touchée d'ailleurs, ajouta-t-il avec satisfaction.

— Et vous? » demanda Tim brusquement.

Stocker sourit.

« Je n'ai aucunement participé à cette affaire, capitaine Jordan. Je croyais vous avoir dit que j'étais honnête, maintenant. Depuis que je suis au service de Mr. Ledbetter, je n'ai souillé mes mains d'aucun acte répréhensible. »

Il dit ceci avec l'onction que Tim avait remarquée auparavant.

Tim téléphona à la police, puis procéda à une fouille complète de la maison. Mary mit les enquêteurs au courant des singulières habitudes de son patron et ils parurent accepter son hypothèse; ainsi qu'elle le suggérait. Mr. Awkwright avait dû partir pour l'un de ses petits voyages excentriques. Il s'en était bien allé une fois au beau milieu de la nuit, pour ne revenir que six jours plus tard!

« Quand retournez-vous à Londres? demanda-t-elle à Tim lorsque la police fut partie.

— Désirez-vous que je m'en aille?

— Non. Je voudrais au contraire que vous restiez. Il se passe ici des choses terribles, capitaine Jordan — oui, Tim, si vous préférez.... J'appréhende chaque jour la tombée de la nuit. Et Stocker lui-même est inquiet; le moindre bruit le fait tressaillir. »

En fait, la conduite de Stocker était assez extraordinaire. On l'aperçut très peu ce jour-là : l'une des servantes prétendit qu'il dormait dans sa chambre. A la nuit tombante arriva de Glasgow une petite camionnette qui fut remisée dans le garage. Tim assista par hasard à cette cérémonie, en revenant d'une longue promenade. Stocker surveillait l'opération. La camionnette était battant neuve et Stocker expliqua qu'elle était commandée et attendue depuis un mois.

« Nous en avions déjà une, mais elle a eu un accident, » dit-il.

Tim ne répondit pas, mais lorsqu'il téléphona un peu plus tard au garagiste qui avait livré la voiture, il apprit qu'elle avait été choisie la veille dans le stock existant et que Stocker l'avait payée comptant.

Sous prétexte de revoir la camionnette, il pénétra ensuite dans le garage et remarqua que l'arrière de la voiture avait été endommagé. Le chauffeur qui l'avait amenée n'avait pas fait attention en manœuvrant à un pilier de briques situé à l'intérieur du bâtiment et l'une des ailes était fortement éraflée. Mais Stocker n'avait pas l'air de prendre cet incident au tragique.

« Si on devait se faire du mauvais sang pour toutes les bêtises commises par les chauffards, mieux vaudrait mourir tout de suite, » dit-il simplement.

Il vit que Tim inspectait le tracteur.

« Décidément, cette machine vous intrigue, n'est-ce pas? Mr. Ledbetter est comme ça : il achète toutes sortes de choses inutiles et les revend un certain temps après. A un moment donné, nous avons eu jusqu'à six voitures ici, sans nous servir d'aucune d'elles. Il avait été question de cultiver la propriété, mais ce projet n'a rien donné.

— Je vois que vous avez entravé les roues avec des chaînes? »

Sans le regarder, Stocker lui répondit :

« Oui, monsieur... Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce type les a enlevées l'autre nuit. Il a probablement eu l'intention de voler le tracteur, mais il a dû comprendre qu'il ne pourrait rien en faire.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? »

Tim désigna du doigt un gros crochet qu'il venait de remarquer dans la toiture et qui était solidement fixé à l'une des solives extrêmes du bâtiment.

« Je n'ai jamais su à quoi ce crochet pouvait

bien servir, dit Stocker. Il paraît que, dans le temps, on pendait les coupables dans cette chapelle. Peut-être les accrochait-on là? »

Il ne se passa rien cette nuit-là. La pluie ne cessa de tomber à seaux. Sans en être bien sûr, Tim soupçonna Stocker d'avoir passé son temps à faire le guet aux alentours du garage, car des empreintes boueuses maculaient au matin le tapis du hall.

Une morne journée s'écoula, marquée seulement par la visite d'un inspecteur qui venait aux nouvelles.

Le lendemain, Tim et la jeune fille étaient en train de déjeuner lorsqu'il dit brusquement :

« J'ai bien envie de vous emmener à Londres.... »

Stocker s'était excusé de ne pas les servir à table, souffrant d'un léger malaise. Une femme de chambre le remplaçait. Mary observait un silence plus profond encore que de coutume et l'atmosphère de la maison exaspérait Tim.

« Oui, j'ai bien envie de vous emmener....

— Pourquoi? Je ne puis décemment m'absenter avant d'avoir des nouvelles de Mr. Awkwright et d'ailleurs, je ne veux pas aller à Londres. »

Il fut surpris de la violence de son ton.

« On doit pourtant y être mieux qu'ici, par un temps pareil!

— Je dois rester à Clench House jusqu'à ce que.... Elle hésita pendant une seconde, puis : Croyez-vous qu'il soit arrivé quelque chose de grave à Mr. Awkwright? »

Avant que Jordan eût le temps de répondre, Stocker fit irruption dans la salle à manger et, renvoyant la femme de chambre :

« J'ai des nouvelles de Mr. Awkwright, dit-il. Il demande que vous le rejoigniez tous deux à l'hôtel Saint-Enoch.

— Il a donc téléphoné, demanda Tim avec stupéfaction.

— Oui, monsieur. C'était lui, sans aucun doute. Il a dit qu'il vous attendrait à cinq heures dans le hall de l'hôtel. »

Tim entendit Mary soupirer.

« Dieu soit loué! » murmura-t-elle.

Il la conduisit à Glasgow et à cinq heures, ils étaient exacts au rendez-vous. Au bureau de l'hôtel Saint-Enoch, personne ne connaissait Mr. Awkwright et il n'habitait certainement pas là, mais cela ne surprit pas Mary outre-mesure, car le vieillard choisissait toujours des résidences plutôt médiocres et n'utilisait les grands hôtels que sous la forme de leur papier à lettres et éventuellement de leurs cabines téléphoniques, pour ses rendez-vous.

Ils attendirent une heure durant, sans succès. A six heures et demie, Tim ramena la jeune fille à Clench House, par un orage d'une violence inouïe.

Ils ne trouvèrent dans la maison que la cuisinière. Elle leur expliqua que Stocker avait octroyé une demi-journée de congé à tout le personnel. Tim et Mary se regardèrent.

« Où est-il? »

La cuisinière l'ignorait. Peut-être le trouverait-on dans sa chambre. Tim s'y rendit. La porte était fermée à clef. Il frappa sans obtenir de réponse. Après quelques recherches, il mit la main sur une bonne clef et pénétra dans la pièce.

Elle était vide. L'armoire et les tiroirs du bureau aussi. Stocker avait visiblement empaqueté ses affaires à la hâte.

« Voilà pourquoi il nous a expédiés à Glasgow, s'exclama Tim. Il voulait avoir le champ libre! »

Il sortit de la maison et se rendit au garage dont la porte était ouverte. La nouvelle camionnette avait disparu. Quant au tracteur, au lieu d'être à la même place qu'auparavant, dans le fond du garage, il se trouvait près de la porte. Les chaînes qui bloquaient les roues gisaient à terre. Il était

évident qu'on s'était servi de la machine pendant l'après-midi.

L'attention de Tim fut attirée, d'autre part, par des traces sombres qui se trouvaient sur le sol. Il les examina à l'aide d'une lampe électrique et s'aperçut qu'il s'agissait de taches de sang. Il y en avait trois.

Bientôt, il fit une autre découverte : celle d'une caissette de fer blanc, gisant dans un coin du garage. C'était un petit nécessaire de pharmacie de modèle courant, ouvert. Il contenait quelques médicaments de première nécessité, notamment des pansements. Deux d'entre eux avaient été utilisés, car Tim ramassa tout près de la caissette les bandes de papier bleu qui les avaient entourés et qui étaient roulées en boule. La bouteille de teinture d'iode avait également servi. Brisée à présent, elle gisait elle aussi sur le sol près du nécessaire.

Tim rejoignit Mary et lui fit part de ses trouvailles. Elle se montra aussi surprise que lui.

« Il ne souffrait plus du choc qu'il a reçu sur la tête, dit Tim pensivement. Peut-être s'est-il cogné à nouveau.... Mais cette hypothèse n'expliquerait pas la présence d'une tache de sang.... »

Un peu plus tard, il obtint par une voie imprévue quelques éclaircissements sur les faits et gestes de Stocker. La cuisinière avait un petit garçon qui avait assisté aux différentes allées et venues de Stocker de la maison au cimetière. Le gamin, craignant le courroux de sa mère à la suite de quelque sottise, s'était réfugié dans un petit hangar, à proximité de l'enceinte funèbre, et c'est ainsi qu'il avait pu observer les déplacements du maître d'hôtel.

Tim fit venir l'enfant et l'interrogea, mais celui-ci se borna à dire ce qu'il savait : il avait vu Stoker pénétrer plusieurs fois dans le cimetière; les stations qu'il y faisait duraient une dizaine de minutes. La dernière fois qu'il y était allé, il avait

emporté un rouleau de cordes et était ressorti les mains vides.

Le gamin put encore fournir un autre renseignement intéressant : il avait entendu le fracas du tracteur qui démarrait et à deux reprises les ratés du moteur.

Tim se mit en rapport avec la police et put reconstituer en partie l'itinéraire de la camionnette. On l'avait vue traverser lentement un petit village voisin, suivie d'une limousine.

« Tout cela est très étrange, remarqua le capitaine Jordan. Cette limousine m'inquiète. Il semble bien que notre mystérieux visiteur est mêlé à cette affaire. La police m'a demandé si elle pouvait diffuser le signalement de la camionnette, mais je ne crois pas que cela soit possible. Stocker a parfaitement le droit de faire circuler les voitures de son patron et je ne tiens pas à me mêler de ça avant d'en savoir plus long. En tout cas, ma chère, fermez bien votre porte ce soir. Et demain, que vous le vouliez ou non, vous m'accompagnerez à Londres. »

Il fut debout à l'aube et se rendit au cimetière. Le mausolée l'intriguait. Il examina soigneusement la plaque de bronze qui supportait l'inscription et tenta de la faire basculer, mais elle était aussi solide que le granit qui l'entourait.

Il allait tourner les talons lorsque son attention fut attirée par la forme d'un des O gravés dans le bronze. Il comportait une fente étroite, longue d'un demi-pouce, large d'un seizième de pouce. Il ouvrit un canif et inséra la lame dans la fente, sans résultat. Soudain, il eut une inspiration. Bondissant vers la maison, il en revint muni de la petite clef qu'il avait trouvée dans la poche du manteau abandonné par l'inconnu du garage. Elle s'adaptait parfaitement à la fente et il n'eut aucune peine à la faire tourner avec un déclic. Mais rien ne se

produisit et bien qu'il tentât d'enfoncer la plaque avec son épaule, elle demeura aussi immobile qu'auparavant.

Tim promenait nerveusement ses doigts sur l'inscription, lorsqu'il effleura par hasard l'une des lettres du premier mot, un T. Cette lettre s'enfonça d'elle-même, au niveau du bronze non gravé. Il essaya d'obtenir le même résultat en appuyant sur la lettre suivante, sans aucun succès. Une à une, toutes les lettres du mot lui résistèrent de la même façon. Enfin, dans le second mot, un R céda.

TRESOR! C'était le mot secret qu'il fallait former, en se servant d'une lettre dans chacun des mots de l'inscription!

En l'achevant, il entendit un déclic et la plaque bascula, cédant à son effort.

Un escalier étroit s'amorçait derrière la porte et se perdait dans l'obscurité. Tim revint vers la maison, se munit d'une lanterne électrique et poursuivit ses recherches.

Il crut prudent d'installer un morceau de bois en travers de la porte pour l'empêcher de se refermer sur lui, mais cette précaution était inutile, car une petite poignée d'acier permettait de l'ouvrir de l'intérieur.

Ayant constaté que la retraite ne lui serait pas coupée, Tim descendit, toujours plus bas. Il compta ainsi trente marches avant d'atteindre la dernière.

Il se trouvait à présent dans un souterrain voûté. Au long des murs couraient trois rangs de rayons de pierre dont la funèbre destination ne faisait aucun doute. Les morts anciens qui avaient reposé là devaient d'ailleurs avoir été enlevés depuis fort longtemps.

A l'extrémité du caveau, une grille rouillée était ouverte. Tim la franchit, s'engagea dans un second passage étroit qui s'allongeait interminablement. Jordan estimait avoir parcouru une centaine de

mètres, lorsque le passage obliqua brusquement à gauche, puis à droite, avant de se poursuivre tout droit, jusqu'à une seconde grille également ouverte.

Tim était à présent dans une vaste cave. Dirigeant le faisceau lumineux de sa lanterne vers le plafond, il aperçut des dalles qu'il prit pour celles dont le plancher du garage était formé. L'une d'elles, qui paraissait munie de gonds, attira son attention; les bords en étaient taillés en biseau et Tim eut ainsi le loisir d'estimer l'épaisseur du sol de l'ancienne chapelle.

La cave n'était pas entièrement vide. Deux longues caisses munies de crochets s'y trouvaient. Il ouvrit l'une d'elles et aperçut un gros objet enveloppé de papier huilé. Il écarta le papier et découvrit une petite mitrailleuse américaine, puis une autre. La cave en contenait six, contre les murs, quelque vingt caisses de munitions étaient empilées. En examinant le sol à la lueur de sa lanterne, Tim vit les marques très nettes d'autres caisses, qu'on avait dû enlever récemment. Il commençait à comprendre en quoi consistait le secret de Clench House....

Il estima approximativement la dimension des caisses et fut ahuri. Comment avait-il été possible d'introduire et de retirer des objets de cette taille? Le passage qu'il avait suivi s'avérait beaucoup trop étroit et il était humainement impossible qu'on eût transporté par là les mitrailleuses et les munitions à présent disparues.

Cependant, le grand mystère de Clench House n'existait plus pour Tim. Cette maison était celle de Daney et l'identité de Mr. Ledbetter ne faisait plus aucun doute pour lui. Daney avait meublé la demeure et l'avait louée à un prix ridicule à un locataire respectable, en chargeant Stocker de surveiller le trésor que contenait le souterrain et de détourner les soupçons éventuels de la police.

Une autre grille de fer était située à l'extrémité de la cave; elle donnait accès à un passage plus large qui obliquait brusquement à gauche, lui aussi, au bout d'une dizaine de yards. Arrivé là, Tim fit une curieuse découverte. Des marches de pierre s'élevaient dans l'obscurité, sans qu'aucune rampe les longeât. Elles s'achevaient au plafond.

Tim allait monter quand son pied heurta un objet. Il se baissa et ramassa une petite lampe électrique dont l'ampoule était brisée. L'étui verni était cabossé de toutes parts, comme si la lampe était tombée d'une grande hauteur.

Tim la reconnut immédiatement : c'était celle du vieil Awkwright!

Il examina soigneusement le sol, à ses pieds, et découvrit bientôt une tache noirâtre sur la première marche. Sur la quatorzième, il en distingua plusieurs autres.

Il poursuivit précautionneusement son ascension, les nerfs tendus, car l'absence de rampe et l'usure de l'escalier rendaient cet exercice assez périlleux. Il parvint ainsi à un étroit palier de pierre.

A sa gauche, se trouvait un grossier panneau de bois maintenu par deux énormes ressorts. Il s'appuya de tout son poids et sentit le panneau céder. Un nouvel effort le fit se rabattre si brusquement que Tim faillit perdre l'équilibre.

Il s'engagea dans l'ouverture qu'il venait de se ménager et se trouva dans le bureau de Mr. Awkwright.

XV

Il avait à peine pénétré dans la pièce que la porte s'ouvrit, livrant passage à Mary Grier. Elle s'arrêta, interdite à sa vue.

« Au nom du ciel, d'où sortez-vous? commença-t-elle. Mais ses yeux tombèrent sur la trappe béante et elle sursauta.

— Comment avez-vous découvert cela? »

Elle se dirigea rapidement vers l'étroit orifice et ébaucha le geste de s'y engager. Il l'arrêta.

« Restez où vous êtes, dit-il, c'est assez dangereux. »

Il essaya de refermer le panneau et le tira. Devant sa résistance, il crut d'abord qu'il était accroché, mais il s'aperçut bientôt que le déclenchement du ressort était brutal et assez périlleux, car il eut tout juste le temps de retirer sa main, lorsque le panneau se rabattit avec un craquement sec, lors de sa seconde tentative.

Pour vérifier sa résistance, il s'appuya sur lui, mais le panneau ne s'ouvrit à nouveau que sous la poussée violente de son épaule.

« Voilà ce qui est arrivé à l'oncle Benjāmin, dit-il tranquillement. Il a dû renverser son fauteuil et tomber sur le panneau qui s'est ouvert. Awkwright a sans doute pris sa lampe pour examiner l'orifice de la trappe : je l'ai retrouvée au bas des marches. »

Mary regardait Tim, ahurie :

« Et vous l'avez retrouvé, lui?

— Non, dit-il. Et il lui fit part du résultat de ses investigations.

— Pour moi, il a descendu l'escalier, suivi le passage et abouti au mausolée. Je crois qu'il est possible d'ouvrir la porte de l'intérieur, mais je n'ai pas essayé.

— Et où est-il allé? » demanda-t-elle.

Tim Jordan était bien incapable de répondre à cette question.

Ils se rendirent ensemble au garage et se livrèrent à un examen attentif du sol. Tim trouva enfin ce qu'il cherchait : un anneau de fer encastré dans les dalles et que le tracteur lui avait dissimulé jusqu'alors. En fouillant dans la boîte à outils, sous le siège du tracteur, il mit la main sur une longue cordelette d'acier, un peu plus épaisse que celle dont on se sert pour les pianos. Cette cordelette se terminait à l'une de ses extrémités par une poulie.

Tim alla chercher l'échelle dressée dans un coin du garage, l'appuya contre le mur, grimpa et installa la poulie dans le gros crochet de la poutre, qui avait attiré précédemment son attention. Ensuite, il redescendit, écarta l'échelle et, mettant le tracteur en marche, il l'amena doucement à quelques pieds du mur.

Quand cela fut fait il abandonna le volant pour accrocher l'autre extrémité de la cordelette d'acier, terminée celle-ci par un crochet, à l'anneau encastré dans les dalles. Il remit le tracteur en marche avant. La cordelette se tendit et la trappe de pierre se souleva lentement, jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par la dalle voisine.

Tim arrêta le moteur, descendit de son siège et revint vers l'orifice sombre que la dalle avait découvert. Il se pencha regarda.

« Voilà la cachette du trésor, dit-il, et c'est par là que Daney introduisait les colis que Stocker, son frère, enlevait.

— Son frère! s'exclama-t-elle, incrédule.

— C'est lui-même qui me l'a dit et je n'ai aucune raison de douter de cette parenté. Je ne crois pas que Daney accorderait une telle confiance à tout autre qu'à un frère. »

Le tracteur servait, en fait, de grue pour soulever la dalle qu'il eût été impossible de mouvoir autrement, et pour descendre et monter les fardeaux de la cave.

« Stocker ne devait pas connaître l'existence du passage aboutissant au bureau, car il n'aurait pas, dans ce cas, traversé le cimetière chaque fois qu'il voulait se rendre au souterrain. Par exemple, je me demande pourquoi il trimballait un rouleau de corde? En tout cas, ce boulot n'a pas dû être facile à exécuter seul....

— Qu'y a-t-il là-dedans? » demanda-t-elle.

Tim sourit :

« Tout l'or de Golconde. A peu près 250.000 livres. En monnaie allemande pour la plus grande partie. »

Elle le regardait, bouche bée.

« L'argent volé à la Banque?

— Celui-là, entre autres. Daney a participé à de nombreux coups dont nous ne connaissons que les plus sensationnels. Cet homme est probablement le criminel le plus dangereux que nous possédions en Angleterre. C'est un as dans son genre et il ira loin, si loin, qu'il introduira peut-être les gangsters en Grande-Bretagne, si on ne l'arrête pas avant.

— Je n'y comprends rien, dit-elle en secouant les épaules avec lassitude. Je l'ai rencontré une seule fois et il a été si bon....

— Et si amoureux de vous, n'est-ce pas? » rétorqua Tim tranquillement.

Elle sursauta et, fronça les sourcils :

« Amoureux de moi? Vous voulez plaisanter! Quelle bêtisse! Je ne l'ai vu qu'une seule fois....

— J'ai de sérieuses raisons de croire qu'il en est ainsi, Mary, et j'estime que vous devez le savoir. Ce n'est pas un crime, je vous assure; au contraire, cela me semble la chose la plus naturelle qui soit au monde. »

Il se tenait sur le rebord de la trappe béante, le regard fixé dans l'ombre souterraine.

« Nous ne la refermerons pas. Il faut mettre la police au courant et j'ai bien peur que Clench House ne devienne inhabitable pour vous. Vous viendrez à Londres avec moi.

— Je ne veux pas aller à Londres, du moins pas maintenant.

— Pourquoi?

— Je veux dire... pas avant qu'on ait retrouvé Mr. Awkwright, » reprit-elle très vite.

Mary ne devait pas tarder à apprendre qu'on l'avait découvert. A mi-chemin de la maison, une femme de chambre vint à leur rencontre. La police appelait le capitaine Jordan par téléphone. C'était le surintendant.

« Est-ce vous, capitaine Jordan? Nous avons trouvé Awkwright. Il est à la morgue de l'hôpital d'Hamilton. »

Tim resta silencieux pendant quelques secondes.

« Comment cela s'est-il passé? demanda-t-il enfin.

— Un médecin d'Hamilton a entendu sonner à sa porte. Il est descendu et il a trouvé le vieillard couché sur le seuil de sa maison. Il vivait encore, mais il avait une fracture du crâne et il est mort presque aussitôt. On avait essayé de le panser.

— Quelle heure était-il?

— Je ne sais pas exactement, mais il était déjà tard dans l'après-midi. Un peu avant la tombée de la nuit. Il avait plu tout le jour et personne n'avait remarqué le vieillard. Il n'avait d'ailleurs pas dû venir tout seul et c'est certainement quelqu'un qui l'a déposé là.

— Je commence à comprendre, dit Tim après un moment de réflexion. Voulez-vous venir à Clench House? J'ai fait quelques découvertes intéressantes et je les crois de nature à retenir l'attention de la police de Glasgow. »

Il fit rapidement part à son interlocuteur de ses trouvailles.

« Il me paraît hors de doute que cette maison est le quartier général de Daney et que tout son butin de Glasgow a été déposé ici. Actuellement il file vers le Sud dans une camionnette dont je puis vous donner le signalement, ainsi que celui de son conducteur. »

Deux heures plus tard, une longue file de voitures stationnait devant Clench House et dans la salle à manger les policiers de Glasgow et les détectives locaux échangeaient leurs renseignements.

Nul d'entre eux ne connaissait Daney, mais à la suite d'un coup de téléphone envoyé d'urgence par Tim à Scotland Yard, le chef constable Cowley annonça qu'il envoyait un de ses hommes par avion, avec toutes les informations qu'il possédait sur l'individu. De plus, tous les chefs constables du Royaume-Uni étaient alertés.

L'interrogatoire de Mary Grier fut bref. Elle ne pouvait pas leur apprendre grand-chose de neuf et Tim lui épargna la cruelle corvée de l'identification du cadavre en allant en voiture jusqu'à la morgue d'Hamilton, où il assista au début d'une enquête qui fut ajournée dès réception de son témoignage.

Le docteur à la porte duquel on avait découvert le vieillard agonisant se montra fort obligeant. Il insista pour reconduire Tim à Clench House et lui offrit de mettre sa voiture — un puissant roadster — à sa disposition.

« Si vous allez à Londres, vous me rendrez service, dit-il. Je m'y rends la semaine prochaine par le train, car je déteste les longs voyages par la route. »

Tim avait décidé de prendre lui-même le train, mais l'offre de la voiture modifia ses plans.

Le lendemain matin, à l'aube, il frappait à la porte de Mary et une heure plus tard, après avoir déjeuné, ils se mettaient en route.

Il souhaitait la connaître davantage et désirait peut-être qu'elle le connût mieux également. Sans doute la perspective de l'intimité qu'entraîne un long voyage en voiture entrait-elle pour une grande part dans sa décision de se rendre à Londres par la route.

Ils prirent le départ à vive allure, malgré le brouillard. Bientôt le soleil se leva. Pendant une heure, ils n'échangèrent pas une parole.

Tim avait l'intention d'accomplir le parcours en un jour et la voiture justifiait cet espoir.

A part quelques monosyllabes, Mary Grier n'ouvrit pas la bouche tant qu'ils furent en Ecosse. Ils sortaient d'une sombre ville du Lancashire et atteignaient à nouveau la campagne, délivrée de fumées, lorsqu'elle dit :

« Vous êtes un parent de Mr. Awkwright. Savez-vous s'il a laissé un testament? »

Tim secoua la tête.

« Non seulement je n'ai aucun lien de parenté, mais je n'ai même pas eu de relations avec lui. Mon père était un ami du sien, c'est tout. Etait-il riche?

— Je vous crois! Il a certainement laissé un testament. »

Puis, après un long silence :

« De toute façon, cela va être horriblement compliqué....

— Pourquoi? » demanda-t-il.

Mais elle ne daigna pas lui répondre à ce sujet.

« Qu'allez-vous faire? demanda-t-il encore.

— Je ne sais pas.

— Est-il absolument nécessaire que vous continuiez à travailler? »

A sa grande surprise, elle répondit par un geste négatif.

« Avez-vous des revenus personnels? »

Elle hésita.

« Je crois.

— Mr. Awkwright vous avait-il promis un legs?

— Oui, une centaine de mille livres, » dit-elle simplement. Il sursauta.

« Bon Dieu! Une centaine de mille livres!

— Du moins, c'est ce qu'il m'a dit. »

Une question lui brûlait les lèvres : « Pourquoi? » mais il se retint.

Peu de temps après, ils s'arrêtèrent pour la seconde fois depuis leur départ. Tim fit faire le plein d'essence, puis rejoignit Mary dans la salle à manger de la petite auberge où elle buvait son thé en grignotant un sandwich à contrecœur.

« Je vais vous dire quelque chose qui vous paraîtra probablement très égoïste, dit-il, en s'attaquant à un repas plus substantiel.

— Et quoi donc?

— S'il vous a laissé ces cent mille livres, j'espère que vous n'allez pas augmenter la multitude des demoiselles oisives qui peuplent les grands hôtels européens?

— Pourquoi pas? dit-elle, avec un pâle sourire.

— Parce que je connais quelqu'un qui vous aime. »

Elle détourna vivement les yeux. Il voulut lui saisir la main, mais elle la lui retira.

« Ne parlons pas de cela, — son souffle était un peu court — la vie est terriblement difficile pour moi en ce moment, ne la compliquez pas.

— Buvez votre thé, dit-il. Je me tais, je suis un sauvage de vous parler de cela maintenant. »

Ils se remirent en route mais bientôt leur marche perdit sa régularité. Près de Crewe deux cylindres cessèrent de fonctionner et il faisait presque nuit lorsqu'ils arrivèrent à Grantham.

« J'aurais dû prendre la route d'Holyhead, avoua Tim. Il est vrai que ça n'aurait pas fait tourner mieux le moteur! »

Il confia la voiture à un mécanicien et, après le dîner, se promena avec la jeune fille dans les rues de Grantham.

« Croyez-vous que Daney y soit pour quelque chose? demanda-t-elle tout à coup, alors qu'ils rentraient lentement à leur hôtel.

— Qu'il ait tué Mr. Awkwright? Non. Je suis certain de la façon dont les choses se sont passées. Il a dû descendre cet escalier impossible, manquer une marche et tomber. Stocker l'a trouvé, en allant enlever le trésor et, par simple humanité, l'a emmené chez le docteur dans sa camionnette. Cela explique également le rouleau de corde : Stocker s'en était muni pour sortir le vieillard de la cave en le faisant passer par la trappe, avant de remettre le tracteur en place. »

Mary soupira :

« On a jeté un sort sur Clench House!

— Oui, dit Tim, et il s'appelle Daney, Daney qui n'a jamais hésité à tuer ceux qui le gênent. Et quoiqu'il soit innocent en ce qui concerne le pauvre Awkwright, aussi bien que Jelf, je crois, c'est son or qui est responsable de leur mort à tous deux. Jelf était venu avec moi dans le but de.... »

Ils marchaient sur la chaussée. Soudain, Tim saisit Mary par le bras et l'attira brusquement sur le trottoir. Une voiture, tous phares éteints, passa en trombe. Tim se retourna et comme elle traversait le halo lumineux d'un réverbère, il la reconnut.

« La camionnette, s'exclama-t-il. La camionnette de Stocker! »

Tandis qu'il parlait, une autre voiture les croisa. C'était la limousine de Daney, blanche de poussière, mais très nettement reconnaissable.

XVI

La limousine de Lew Daney suivait la camionnette comme son ombre. En quelques secondes, les deux voitures furent hors de vue et Tim se remit de la stupeur qui l'avait momentanément paralysé.

Un cab passait; il l'arrêta et se fit conduire au poste de police le plus proche. L'agent de service eut l'air de tomber des nues quand Tim lui parla de la camionnette, mais au beau milieu des explications qu'il s'évertuait à lui donner, le commissaire de police fit son apparition. En peu de mots, Tim le mit au courant de ce qu'il avait vu.

« Nous n'avons été prévenus qu'à la fin de l'après-midi, par suite de je ne sais quelle erreur, lui dit le policier. Je vais alerter téléphoniquement les villes environnantes. Pouvez-vous me redonner un bref signalement de la camionnette? »

Tim s'exécuta et donna en même temps la description de la limousine de Daney.

« On les pincera facilement sur la grande route du Nord. La seule difficulté est de joindre les patrouilles. »

Deux heures plus tard, Tim laissait la jeune fille dans le salon de l'appartement qu'il avait loué pour elle à l'hôtel, et retournait au commissariat. On n'avait aucune nouvelle de la camionnette ni de la voiture qui l'escortait.

« Ils ont probablement quitté la grand-route. Je vous téléphonerai dès que j'aurai du nouveau, capitaine Jordan. »

Il était plus de minuit quand Tim revint à l'hô-

tel. Il trouva Mary à demi assoupie devant le feu qu'on avait allumé pour combattre le froid de la nuit. Il lui fit part de l'absence de nouvelles et l'envoya se coucher. Puis, en dépit de l'heure tardive, il se mit en communication téléphonique avec Scotland Yard.

Il eut la chance de trouver Cowley à son bureau. Le chef constable l'écouta parler sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'il eût fini.

« Pratiquement, nous ne pouvons rien contre eux tant qu'ils n'ont pas pénétré dans le secteur de Londres. S'il ne leur arrive rien, ils l'atteindront à l'aube. Je vais faire placer un barrage à toutes les entrées principales. Je suppose qu'ils arriveront par la route d'Essex. Vous n'avez pas vu l'occupant de la voiture?

— Daney? Non. Même si je l'avais vu, je ne l'aurais pas reconnu. Je ne l'ai aperçu qu'une fois. »

Tim allait raccrocher lorsque Cowley le rappela.

« A propos, la police écossaise prétend qu'il y avait trois caisses de mitrailleuses dans la cave et que l'une d'elles doit se trouver dans la camionnette. La photo qui a été prise du sol révèle l'emplacement d'une troisième caisse, dont la dimension est identique à celle des deux autres.

— C'est curieux.... Pourtant, cela m'étonne de Stocker, encore qu'il soit le frère de Daney....

— Et pourquoi pas celui du pape, aussi? l'interrompit Cowley, d'un ton méprisant. Daney n'a jamais eu de frère. Si Stocker vous a raconté ça, c'était uniquement pour dissiper vos soupçons. Il a bel et bien participé au coup de Glasgow et c'est lui qui avait la garde de la galette. Daney le considérait comme son bras droit. Tout cela m'a l'air de révéler une mutuelle trahison de nos deux gaillards et Stocker a dû filer avec le magot. Je ne voudrais pas être dans sa peau si c'est la limousine de Daney qui est à ses trousses. »

Quand Tim revint au salon, Mary Grier, qui se préparait à partir lorsqu'il s'était absenté, n'était plus là. Il lui dit bonsoir en tambourinant à la porte de sa chambre à coucher, et s'en fut lui-même au lit.

La tension de cette journée, passée au volant et les événements de la soirée l'avaient tout à fait réveillé. Il n'avait pas plus envie de dormir que de se mettre à écrire des vers. Pendant deux heures, il somnola, se réveillant en sursaut toutes les dix minutes. A trois heures et demi, à bout de patience, il se leva, s'installa près du feu et essaya de lire. A ce moment, la fatigue eut raison de lui. Il commençait à s'endormir lorsqu'il lui sembla entendre un pas léger devant sa porte; il reprit suffisamment conscience pour tendre l'oreille, mais comme le silence régnait, absolu, il crut avoir rêvé et se rencoigna dans son fauteuil.

Ce fut la femme de chambre qui l'éveilla en apportant le thé du petit déjeuner et l'eau chaude matinale. Engourdi, gelé, il n'était pas de fort bonne humeur en allant rejoindre Mary dans le petit salon de leur appartement.

Elle était au contraire fraîche comme une rose. Elle lui désigna une lettre, sur la table.

« Vous avez eu un visiteur matinal, » dit-elle.

Il saisit l'enveloppe. Elle avait été déposée à l'hôtel sans passer par l'intermédiaire du facteur. L'adresse était, comme la lettre elle-même, rédigée en caractères d'imprimerie. Elle comportait ces quelques lignes, que n'accompagnait aucune formule de politesse :

« Ne fourrez pas votre nez dans les affaires des autres, Jordan, ou il pourrait vous en cuire. Vous êtes en vacances, profitez-en et ne vous croyez pas obligé de mélanger les choses sérieuses et votre plaisir. — L. D. »

Tim regardait la lettre, ahuri.

« Était-elle là quand vous êtes entrée?

— Oui. »

Il sonna et l'arrivée du garçon lui procura une nouvelle surprise.

« On a dû l'apporter cette nuit, monsieur. La femme de chambre l'a trouvée en venant balayer et l'a mise sur la cheminée. Je l'ai remise sur la table quand je vous ai servi le petit déjeuner. »

Tim prit un crayon dans sa poche et parsema l'enveloppe d'une fine poudre de mine de plomb, qu'il enleva ensuite soigneusement et très doucement avec un tampon d'ouate. Mais il ne découvrit aucune trace d'empreintes digitales. L'enveloppe était vierge de tout indice susceptible de le mettre sur la piste de son expéditeur.

« Lew Daney, je suppose. Il a donc dû faire demi-tour. Mais comment a-t-il su que j'étais ici? »

Ils discutèrent de l'événement pendant toute la durée du petit déjeuner, puis Tim se rendit au garage pour sortir la voiture. Elle avait été enfermée dans l'un des douze boxes cadenassés et il l'avait garée lui-même lorsqu'elle était sortie des mains des mécaniciens. Le box se trouvait juste en face de la sortie principale de l'hôtel, un porche donnant accès à la cour.

Tim inséra la clef dans la serrure du cadenas et ouvrit la porte. Mais il demeura une seconde foudroyé de stupeur. La voiture avait disparu et à sa place se trouvait la limousine poussiéreuse qu'il avait aperçue la veille dans les rues de Grantham, à la poursuite de la camionnette.

« N... d. D...! »

Le garagiste considérait la machine avec ahurissement.

« Ce n'est pas la vôtre, monsieur!

— Certainement non, dit Tim, sarcastique. Voulez-vous téléphoner.... Non, j'y vais. Aidez-moi à sortir la bagnole. »

Ils amenèrent la limousine dans la cour grossièrement pavée. Tim ouvrit la porte et commença à examiner minutieusement l'intérieur. La première chose qui lui sauta aux yeux fut une large tache irrégulière qui maculait le coussin de drap beige. Il la tâta du bout des doigts. En tout cas, ce n'était pas une tache récente. De l'huile? Ou bien...? Il eut juré que ce n'était pas une tache d'huile. Du sang? L'explication lui paraissait un peu trop mélodramatique.

Il ordonna au mécanicien qui l'accompagnait de ne laisser personne s'approcher de la voiture et rentra à l'hôtel, où il expliqua rapidement la situation à la jeune fille. Puis il bondit sur le téléphone, alerta la police. Ensuite il revint au garage.

La seule chose qui le préoccupait dans le vol de cette voiture était le fait qu'elle ne lui appartenait pas. Le veilleur de nuit, interrogé, avoua franchement qu'il s'était endormi de une à cinq heures et n'avait rien entendu. L'antique porte de la cour n'était jamais fermée.

Tim ne put recueillir à l'hôtel qu'un renseignement intéressant. Il provenait d'une femme de chambre, qui logeait au-dessus de la voûte de l'entrée et qu'une rage de dents avait empêchée de dormir pendant toute la nuit. Elle avait entendu une voiture entrer vers trois heures moins le quart et peu de temps après une autre voiture sortir. Elle ne s'en était pas étonnée, car il était fréquent que des automobilistes arrivassent à Grantham à toute heure du jour ou de la nuit. Elle était en tout cas absolument certaine d'avoir entendu une voiture entrer avant que l'autre ne sorte.

Tim reprit l'examen qu'il avait commencé : la limousine n'était évidemment pas faite pour transporter de gros bagages, mais il était clair qu'on y avait chargé quelque chose de très lourd car le tableau de bord était endommagé, une glace était bri-

sée et le cuir des coussins portait deux empreintes profondes, comme s'il avait soutenu une caisse pesante.

Daney ne voyageait donc pas à vide! Les deux hommes travaillaient-ils de concert et existait-il en Écosse un second repaire que Daney avait vidé pendant que Stocker en faisait autant à Clench House?

Derrière le siège du conducteur, se trouvait un fourre-tout et Tim fit dans celui-ci une importante découverte. C'était un chargeur plein, qui appartenait évidemment à l'une des mitrailleuses. Daney avait dû l'oublier en transportant le contenu de la limousine dans la voiture de Tim. L'avertissement du chef constable Cowley s'avérait donc de quelque valeur. Tim avait achevé sa petite enquête lorsque la police arriva. Elle ne contribua en rien à éclaircir la situation. Aucun agent de service n'avait vu la voiture, mais Tim ne s'en étonna pas car nul ne s'attendait à revoir la limousine dans Grantham et les voitures n'avaient pas dû être examinées fort sérieusement pendant les heures nocturnes qui avaient précédé l'aube.

Pourquoi Daney s'était-il donc donné la peine de revenir et de faire l'échange des voitures? Le mécanicien fit un essai de la limousine mais ne trouva rien d'anormal : le moteur tournait rond, les réservoirs étaient aux trois quarts pleins.

« Je crois pouvoir expliquer les choses très simplement, dit l'inspecteur de police au bout d'un moment. Daney savait qu'on surveillait attentivement sa voiture et qu'on ne s'occuperait pas de la vôtre ou du moins des autos de ce modèle. Quant à la lettre qu'il vous a laissée, voici pourquoi : il ignorait votre présence ici et c'est seulement en ouvrant le premier box — un enfant en viendrait à bout avec une épingle à cheveux — qu'il s'en est aperçu. Au fait, comment a-t-il su qu'il tombait justement

sur votre voiture? Aviez-vous laissé quelque chose dedans? »

Tim, en réfléchissant, se souvint qu'il avait oublié d'enlever une valise vide, sur laquelle était inscrit son nom.

« Ceci explique cela, dit l'inspecteur. D'autre part, votre nom était également inscrit à la craie sur l'ardoise qui se trouve dans le hall de l'hôtel, ainsi que le numéro de votre chambre.... »

Il alla vérifier l'exactitude de ses suppositions.

Puis, en revenant :

« Il n'y a pas de gardien de nuit à l'hôtel, c'est le gardien du garage qui remplit cet office. Il avoue lui-même avoir dormi. Daney est entré pour se procurer quelques vivres, le garde-manger a été cambriolé et il a emporté deux miches de pain, un jambon et quelques bouteilles de bière. Il doit avoir des ennuis à propos de la nourriture. Il a vu votre nom sur l'ardoise et a écrit sa lettre sur le papier de l'hôtel, tenez! Vous avez eu de la veine qu'il l'ait laissée dans le salon et ne vous ait pas fait une petite visite personnelle.

— Il en a eu autant que moi, » grogna Tim en montrant les dents.

Quand il eut raconté toute cette histoire à la jeune fille, très inquiète, il lui fit part de son intention de louer une voiture.

« Et je crois que je ne ferais pas mal de m'en acheter une! »

Il n'eut pas de peine à trouver ce qu'il cherchait, bien que la machine avec laquelle il revint ne fût pas d'une classe suffisante pour les mener jusqu'à Londres. Il décida d'aller immédiatement à Stamford; mais les événements contrecarrèrent à nouveau ses projets.

La voiture qu'il avait louée était l'une de ces vieilles et bruyantes machines américaines; cependant, elle était rapide, assez confortable et il s'était

presque habitué au tintamarre qu'elle faisait en sortant de Grantham.

La matinée s'annonçait belle et ensoleillée, bien qu'à neuf heures, les descentes fussent encore noyées de brume. La voiture grimpait allégrement. Tout allait bien.

Combien d'avance pouvait avoir Daney? Près de quatre heures, calcula-t-il. Suffisamment pour arriver à Londres, si la voiture ne lui jouait pas de tour et s'il suivait le plus court chemin. Une fois dans la capitale, il serait à peu près impossible de retrouver sa trace.

Mary Grier était retombée dans son mutisme de la veille. Assise très droite dans un coin, elle tournait et retournait dans sa tête le problème de son existence, un problème qui se posait, plus embrouillé que jamais.

Ils avaient atteint le sommet d'une côte et commençaient à descendre l'autre versant lorsque Tim vit devant eux, debout au milieu de la route, un homme qui faisait de grands gestes des bras pour arrêter la voiture. Il tira de sa poche un revolver automatique et dissimula la main qui le tenait entre ses genoux serrés. L'auto s'arrêta et l'homme s'approcha. Ce n'était qu'un inoffensif paysan. Il mit son revolver au cran de sûreté et le renfonça dans sa poche.

L'homme était dans un état d'extrême surexcitation; rouge, les yeux exorbités, il balbutia quelques mots en s'adressant au chauffeur. Tim descendit de la voiture.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— Il y a eu un accident par là! (l'homme était à bout de souffle, à force de courir. Il désignait un point, en aval). Je l'ai vu en descendant de Parks Hill vers les carrières. Je regardais par là, tout à fait par hasard, et j'ai vu cette camionnette qui avait dû passer à travers la balustrade. J'ai tou-

jours dit qu'il y aurait un mauvais accident dans ce coin-là!

— Quand est-ce arrivé? » demanda Tim.

L'homme pensait que ce devait être tout récemment; les débris fumaient encore.

Une camionnette! Tim fit monter l'homme à côté du chauffeur et la voiture démarra. Après qu'elle eut atteint le fond du vallon et remonté une côte, l'homme fit signe au chauffeur d'arrêter. Tim vit la trouée béante dans la balustrade de bois et, de l'autre côté d'une pente douce, le garde-fou également fracassé. Il se pencha. Cinquante yards plus bas, sur les pierrailles et les herbes d'une carrière abandonnée gisaient les débris de la camionnette de Stocker.

Mary avait manifesté l'intention de le suivre, mais il la fit remonter dans l'auto. En faisant un large détour, il atteignit un semblant d'escalier aux marches grossièrement taillées dans le rocher. Oui.... C'était bien la camionnette de Stocker, et...!

Alors, voici ce qu'il vit, Stocker avait été projeté hors de la voiture et gisait à quelques mètres des débris fumants, sur le dos, les bras écartés. Un singulier sourire se figeait sur ses lèvres. Non, il n'avait pas été victime de l'accident. Il avait été tué à bout portant, de deux balles dans la tête. Il était mort bien avant que la camionnette ne quittât la route et n'allât s'écraser au fond de la carrière...

XVII

Toutes les poches de Stocker avaient été fouillées et il était inutile de faire aucune recherche de ce côté : l'assassin les avait efficacement conduites lui-même.

Tim revint à l'endroit où il avait abandonné la voiture et se fit conduire au plus prochain village afin de signaler l'accident. La camionnette était complètement vide, il s'en était assuré avant de remonter sur la route. Aucune des caisses qu'elle transportait ne se trouvait parmi les décombres; Tim en eût d'ailleurs été surpris.

Quand ils arrivèrent à Peterborough, et lorsqu'il eut prévenu la police, Tim demanda un indicateur.

« Notre voyage par la route me semble un peu trop sensationnel, dit-il, et je crois que le train est tout indiqué. Il y a un express dans un quart d'heure. »

Mary avait été glacée d'horreur en apprenant le meurtre et elle avait effectué la dernière partie du trajet dans une immobilité pleine d'épouvante. Elle en parlait à présent pour la première fois.

« Vous êtes sûr qu'il a été tué à coups de revolver? Pas à coups de.... »

Elle hésitait.

« Non, pas à coups de couteau. Pourquoi croyez-vous toujours que c'est lui? » demanda-t-il tranquillement.

Elle sursauta.

« Qui, lui? »

Elle pâlissait et rougissait tour à tour.

« L'homme qui vous a blessée, qui a tué Jelf? »

Elle pâlit à nouveau.

« Je... je ne pense pas que ce soit lui, bégaya-t-elle. C'est impossible.... Il haïssait Stocker, qui l'avait frappé une fois. »

Aussitôt, ainsi qu'elle était étrangement coutumière, elle retrouva son calme.

« Je deviens folle et je suis à demi morte de sommeil, dit-elle. Je crois que votre idée de prendre le train est la meilleure que vous ayez eue depuis plusieurs jours! »

Ils venaient de s'installer dans un compartiment et le chef de train avait déjà sifflé lorsqu'une silhouette masculine passa rapidement sur le quai, devant la portière. Tim, très intéressé par le journal du matin qu'il venait d'acheter sentit instinctivement qu'un regard s'était fixé sur lui. Mais l'étranger avait disparu lorsqu'il leva les yeux.

« Qui diable était-ce? » demanda-t-il.

Elle leva le nez, abandonnant son journal.

« Qui?

— Le type qui vient de passer.

— Je n'ai vu personne.

— Je ne l'ai pas vu non plus, je l'ai senti. Et j'ai même dû le voir sans m'en rendre compte, car il avait un pardessus à carreaux bruns. »

Le train s'ébranla à cet instant et Tim se remit à lire. Deux ou trois fois, en cours de route, il repensa à l'homme au pardessus à carreaux. Quand le train approcha de Londres, il le parcourut d'un bout à l'autre, sans apercevoir quoi que ce fût qui ressemblât à un pardessus à carreaux.

A Londres, un problème assez délicat se posait. Mary Grier y avait sa mère et sa sœur, et lorsqu'il esquissa sa proposition, il s'attendait à la voir repoussée sur-le-champ. Mais à sa grande surprise, il n'en fut rien et après un court instant de réflexion, elle accepta.

« Oui, je descendrai au Carlton. Je pense — j'espère — que je peux me payer ça. Je ne tiens pas à m'installer chez ma mère. Je l'adore, ainsi qu'Anne, ma sœur, et je désire leur présence plus que n'importe quelle autre, ou presque.... Mais c'est là que... (elle hésitait à nouveau) qu'on ira me chercher tout de suite....

— On? Et « on », c'est... commença Tim, mais elle fit semblant d'ignorer sa question.

— Le Carlton est tellement chic que personne au monde ne s'imaginera pouvoir m'y rencontrer. Il ne sera pas nécessaire de prévenir.... »

Puis s'arrêtant brusquement :

« Si, évidemment, les hommes d'affaires du pauvre Mr. Awkwright devront bien le savoir. Je leur téléphonerai. J'ai apporté tous ses papiers. »

Quand il l'eût confortablement installée dans une chambre au même étage que la sienne, il se rendit à Scotland Yard. Cowley était en conférence, mais quand on l'eût annoncé, le chef constable vint en personne le chercher pour l'introduire parmi ses interlocuteurs.

« Vous êtes précisément l'homme que nous désirions voir. On a retrouvé votre voiture, abandonnée à trois milles au Sud de Newark, à peu près intacte quoique deux cylindres paraissent hors d'état.

— Elle a toujours été comme ça, dit Tim, sans scrupules à ce sujet. Avez-vous trouvé Daney? »

Cowley hocha la tête.

« Nous essayons d'obtenir un rendez-vous de sa femme mais ce n'est pas commode. Elle a déménagé ce matin — elle habitait en meublé — et elle a disparu, ce qui signifie qu'elle a été retrouver Lew Daney. »

Tim rentra à l'hôtel et dans la solitude, il se mit à retourner le problème sur toutes ses faces. Il avait eu à s'occuper de bien des crimes, mais ce n'étaient pas des crimes de citadins. Il évoluait à

présent dans une nouvelle atmosphère, dans un monde nouveau. Il n'était pas seulement fasciné par les mystérieux événements de Clench House, mais aussi par le danger personnel qu'il sentait rôder autour de lui bien plus qu'il ne le percevait directement.

S'il avait seulement pu se mesurer avec Daney, face à face, les choses auraient été simplifiées. Cet homme était probablement le plus grand criminel de son temps, un brillant organisateur et un homme d'action impitoyable. Il possédait en Angleterre des repaires où il allait se réfugier au moindre signe et Mrs. Daney était allée le rejoindre dans l'un d'eux. La première chose à faire était donc de retrouver la trace de cette femme.

XVIII

La « dame » qui se faisait appeler Mrs. Daney n'avait pas plus de droits à ce nom qu'à aucun de ceux qu'elle avait choisis précédemment. « Gill » Daney était une femme qui avait toujours mené la grande vie; ce genre était inconnu à Tim Jordan. Mais son entourage l'admettait comme le fait naturel des circonstances. On connaissait son passé; on savait que, toute sa vie, elle avait collectionné les joyaux de prix, qu'elle était capable d'estimer à un sou près la valeur des diamants, qu'elle les appréciait et les évaluait sans jamais se tromper. Et qu'elle s'était toujours consacrée aux diamants, surtout aux gros qui se vendent bien. Elle avait un principe : le moins de monture et le plus de pierre possible. Elle possédait sans doute la plus riche collection qu'ait jamais eue entre les mains une femme de son rang.

Elle aimait Daney; elle le craignait un peu aussi, mais elle s'enorgueillissait secrètement d'avoir pris sur lui un ascendant plus grand que n'importe quelle autre femme.

Il lui était arrivé une fois de tirer sur lui, au lendemain d'une de ses trahisons périodiques; elle s'était ensuite enfuie, épouvantée, mais il lui avait pardonné et elle se sentait plus sûre d'elle que jamais.

Elle avait été moins inquiète qu'ennuyée de demeurer assez longtemps sans nouvelles de lui, sans même une ligne dans les colonnes des jour-

naux, ce qui était leur mode de communication habituel.

La nuit de la mort de Stocker, elle reçut un télégramme.

Il était bref et ne portait aucune signature : mais cela n'était pas nécessaire entre eux :

« *Urgent. Soyez demain après-midi à Severn.* »

Elle connaissait Severn, y ayant passé un mois délicieux alors qu'on la connaissait sous le nom de Mrs. Colton, femme d'un ingénieur des Indes. C'était un charmant cottage situé entre Amersham et Beaconsfield, dans la région la plus agréable du Bucks. Il eût pu servir de modèle à bien des architectes si l'on en avait publié les plans, car Lew les avait dessinés lui-même afin que la vie y fût possible sans domestiques. Cette villa était équipée électriquement de fond en comble et il avait dépensé des sommes considérables pour y amener le courant du secteur. Il n'y possédait pas de personnel, le jardin étant entretenu par un horticulteur des environs et les seuls visiteurs étant le facteur avec ses inévitables prospectus, ainsi que les commerçants, vainement en quête de commandes.

Cette maison recélait d'importants secrets dans le coffre-fort d'acier scellé au mur de la chambre à coucher de Lew. Car celui-ci avait une faiblesse : il tenait un « journal » et rêvait, si jamais la chance tournait, de publier une autobiographie qui révolutionnerait le monde et lui donnerait le premier rang dans les annales criminelles modernes.

Tous les grands criminels sont animés d'une semblable vanité. Il portait constamment sur lui des notes qui lui eussent été fatales en cas d'arrestation.

La rencontre nocturne qu'il avait eue avec Harry le Larbin et au cours de laquelle il lui avait révélé le secret de Clench House et de sa fortune, jouant avec lui comme le chat avec la souris, lui montrant

la terre promise avant d'abattre tous ses espoirs d'un coup de revolver, avait ainsi mis à jour un aspect de son tempérament.

Il faut reconnaître, à l'avantage de Mrs. Daney, qu'elle n'avait jamais fait montre de la moindre curiosité à propos des affaires privées de Lew. Elle ne s'intéressait qu'à ce qui la touchait directement; les succès de Lew, la fortune qu'il amassait, tout cela ne lui importait qu'en fonction de l'argent et des bijoux qu'elle pouvait ajouter à ceux qui dormaient déjà dans son coffre.

Pourtant elle tenait à lui, elle en était quelquefois absurdement jalouse. C'était le côté humain de son caractère. Mais elle n'en perdait ni le boire ni le manger. Elle ne se tracassait jamais pour l'avenir, qui reposait dans le sous-sol blindé de sa banque. Que Lew pût être capturé, emprisonné pendant de longues années, cela n'avait aucun sens pour elle. Tout au plus serait-ce une occasion de faire preuve de ses capacités émotives. Une telle éventualité ne l'atteignait que dans la mesure où sa propre sécurité et son propre confort pouvaient s'y trouver compromis. Elle avait d'ailleurs son petit amour-propre et détestait cordialement Tim Jordan.

Mrs. Daney prit donc le train, non pour Amersham ou Beaconsfield, mais pour Watford. Là, elle loua une voiture et se fit conduire à la villa. Le chauffeur déposa ses deux valises devant la porte et elle attendit qu'il fût reparti pour ouvrir et entrer.

Le système d'aération du cottage était si parfaitement conçu qu'il n'y avait pas trace d'odeur dans la maison, bien qu'elle fût inhabitée depuis huit mois. Il y avait également très peu de poussière. En une demi-heure, elle remit tout en ordre et elle trouva le temps de visiter le garage, qui allait d'un bout à l'autre de la maison et dans lequel on péné-

trait du côté de la façade aussi bien que du côté du jardin.

La grosse Spanz que Lew se réservait en cas d'urgence brillait comme au jour où il l'avait quittée. Dans la pochette ménagée à proximité du conducteur, dans la portière, deux enveloppes contenaient chacune un passeport et des lettres d'affaires portant deux noms différents, afin que l'identité de Lew fût facilement établie si une fuite imprévue s'imposait. Elle ferma de l'intérieur toutes les portes étanches du garage et rentra dans la maison par la petite porte qui communiquait avec la cuisine. Bien qu'elle ne fût pas certaine, elle croyait savoir que Lew avait à sa disposition deux autres retraites semblables, l'une à la frontière écossaise et l'autre dans le Somerset. Il les avait mentionnées par hasard, sans préciser leur emplacement et elle n'avait pas posé de questions, ce qui était l'une de ses principales qualités aux yeux de Daney.

Elle connaissait l'existence du coffre secret, mais sans savoir où il se trouvait, qu'il comportait un double fond, ni ce qu'il contenait.

Lew pensait à tout et bien qu'elle n'en sût rien non plus, il avait choisi cet emplacement pour bâtir ce cottage parce qu'il commandait un carrefour de quatre routes.

Mrs. Daney passa l'après-midi à brûler le tas de prospectus qu'elle avait trouvé derrière la porte en arrivant. Elle n'était pas férue de lecture et seuls l'intéressaient certains journaux de scandale.

Lew n'avait pas précisé l'heure de son arrivée. Aussi ne se mit-elle pas en peine pour préparer sa réception. Elle se fit un dîner à l'aide des innombrables boîtes de conserves qui emplissaient l'office et qui comprenaient jusqu'à du pain frais (il se trouvait là depuis neuf mois au moins!) Elle remit tout en ordre ensuite, passa les assiettes dans la laveuse électrique et se mit à sa tapisserie.

Il était dix heures lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter devant la porte, tourner lentement entre les grilles ouvertes et stopper devant le garage. Elle éteignit la lumière et regarda à travers le rideau. La porte du garage était à présent ouverte et la voiture y pénétrait. Elle alla à la petite porte de la cuisine pour recevoir son mari, mais il n'arriva pas par là. Elle l'entendit marcher devant la porte principale et, courant dans le corridor obscur, elle lui ouvrit.

« Entre, chéri, » lui dit-elle.

Alors une main la saisit à la gorge, étouffant son cri :

« Je t'apporte quelque chose de nouveau à raconter à Tim Jordan, » dit une voix menaçante.

Pour la première fois de sa vie, elle eut peur de la mort et elle s'affaissa entre ses bras.

XIX

Tim Jordan passa l'une des plus mortelles soirées qu'il eût connues à Londres. Mary s'était couchée de bonne heure, souffrant de migraine, et il hésitait à quitter l'hôtel. Il avait très peu vu la jeune fille, qui avait passé la plus grande partie de son après-midi en compagnie des hommes d'affaires de Mr. Awkwright. Si elle avait appris quoi que ce fût à propos du testament laissé par le vieil original, elle ne lui en avait en tout cas pas soufflé mot.

Le solicitor revint le lendemain, au début de la matinée, et elle sortit avec lui.

Tim se mit à lire attentivement dans les journaux tout ce qui concernait le meurtre de Stocker, mais aucune nouvelle piste n'avait été découverte. Cependant, la théorie que formulait un journal du Midland retint son attention.

« Il est possible que le meurtrier ait dissimulé le produit de son crime avant d'abandonner la voiture. Il semble à peu près certain qu'il a regagné Londres par le train. »

Tim se souvint de l'homme au pardessus à carreaux et se demanda si ses vagues soupçons n'étaient pas fondés. Nul n'avait entendu parler de Mrs. Daney et les nouvelles de Scotland Yard s'avéraient sans aucun intérêt.

Il retourna dans sa chambre vers onze heures et tenta d'écrire quelques-unes des vingt lettres qu'il avait à faire. La corvée pressait, le courrier d'Afrique partant le lendemain. Mais il n'arrivait

pas à se consacrer à cette tâche. Il avait la désagréable impression d'évoluer en étranger au milieu de son jeu préféré. Scotland Yard était une bien belle institution, mais il n'arrivait pas à concevoir que, maîtresse incontestée de Londres, elle fût en province à la remorque des polices locales, au point qu'elle ne pouvait se mêler de rien en dehors de son secteur sans y avoir été préalablement invitée.

Il ignorait tout des jalousies qui existent de district à district, les ravages qu'exerce l'esprit de corps des polices provinciales, qui ont en leur pouvoir de déduction une confiance telle qu'un appel à Scotland Yard leur semble une formalité inutile et peu flatteuse.

Il vida sur la table ronde une boîte d'allumettes et il en composa d'étranges petits dessins qui représentaient, selon lui, la marche des événements. Il y avait là Clench House et le chauffeur, mort si brusquement et si inexplicablement. Là, c'était Stocker, maître d'hôtel plein de courtoisie et d'urbanité, gérant d'un propriétaire invisible; le personnage était très plausible et Tim lui-même ne l'avait pas soupçonné d'être le gardien d'un trésor dissimulé dans une maison dont le locataire était à l'abri de toute équivoque.

Un peu plus loin, se trouvait le mystérieux jeune homme barbu qui parcourait la campagne un couteau à la main, semant le meurtre sur son passage; Mrs. Daney (il fallut à Tim quatre allumettes pour représenter Mrs. Daney), personnage irréel, prête à trahir son mari et à l'envoyer au gibet pour se venger d'une incertaine rivale; le vieil Awkwright, dont on ne savait encore s'il fallait attribuer la mort à un accident ou à un crime.

Tim disposa trois allumettes en forme de potence et cela représenta pour lui Lew Daney. Très loin de lui, il fit une étoile de six nouvelles allumettes, et il n'y avait qu'un seul être au monde qui pût prendre

pour lui l'aspect d'une étoile. Il espérait que cet être dormait à présent en sécurité, à quelques mètres de lui. Peut-être était-ce le plus mystérieux de tous, cette jeune fille qui avait hérité de cent mille livres, s'il était vrai que le vieil Awkwright les lui avait bien léguées; cette jeune fille qui n'avait pas le temps de penser à l'amour et qui était pourtant si saine, si équilibrée, si humaine, si adorable....

Tim était revenu à l'image de Daney. Il agrandit la potence, ajouta une allumette pour figurer la corde et s'appliqua à représenter avec art Daney lui-même.

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit : c'était la standardiste.

« Une communication urgente, capitaine Jordan. Voulez-vous prendre?

— Allez-y! »

Il y eut un déclic. Tim perçut la moitié d'un mot.

« Jordan. Est-ce vous, capitaine Jordan?

— Mrs. Daney, n'est-ce pas?

— Pour l'amour de Dieu, venez vite... Une petite villa appelée « Severn », entre Beaconsfield et Amersham... »

Au-delà de la voix et la couvrant à demi, il y avait un martèlement sourd. On eût dit les assauts répétés d'un corps contre une porte. Avec les derniers mots, Tim entendit un craquement.

« Capitaine Jordan! hurla-t-elle. Au secours! C'est... »

Le mot qu'elle allait dire s'étrangla dans sa gorge. Tim entendit le récepteur tomber sur le sol, puis les râles de la femme qu'on étouffait s'élevèrent. Mais quelqu'un raccrocha aussitôt.

Le chef constable Cowley avait donné à Jordan son numéro de téléphone privé. En quelques minutes, il l'obtint et lui conta l'aventure qui venait de lui arriver.

« Officiellement, nous ne pouvons rien faire, mais je vais vous envoyer quelqu'un de la brigade volante, avec une voiture. Après tout, nous ne demandons qu'à prendre Daney et je vais risquer le coup. Ne perdez pas de temps : mon type sera à la porte du Carlton presque aussi rapidement que vous. »

Tim raccrocha, bondit dans la salle de bains, enfila à la hâte une paire de grosses chaussures et glissa un revolver automatique dans sa poche.

Avait-elle dit « Seven » ou « Severn »?... Beaconsfield semblait être le point le plus rapproché, d'après l'examen rapide qu'il fit d'une carte, avant de s'apercevoir qu'il perdait son temps, la police devant être beaucoup mieux renseignée que lui.

Il se munit encore d'une petite lampe électrique, enfonça un vieux chapeau sur sa tête et descendit en courant les escaliers. Ainsi que Cowley le lui avait annoncé, il vit arriver une voiture de la police en franchissant la porte à tambour de l'hôtel. Il y avait un homme à côté du chauffeur et un autre derrière. Celui-ci ouvrit la portière en l'apercevant et se présenta comme étant le sergent Wheeler.

« J'ai repéré l'endroit, dit-il. C'est bien Severn, n'est-ce pas, capitaine Jordan? »

Il alluma à l'intérieur de la voiture et déplia avec une surprenante rapidité une carte d'état-major.

« La maison est indiquée, là.... Je n'ai pas pu savoir à qui elle appartient et je n'ai pas eu le temps de téléphoner. C'est tout à fait ce qu'il faut à Daney comme repaire.

— Le chef constable vous a mis au courant?

— Oui. J'ai d'ailleurs passé toute ma journée à rechercher Mrs. Daney. Vous êtes certain que c'était elle?

— Absolument, » affirma Tim avec énergie.

Wheeler sifflota entre ses dents.

« Ils se sont toujours disputés comme chien et chat. Cela nous a presque valu de leur mettre la main dessus un jour. »

Puis sans transition :

« Connaissez-vous un type surnommé Harry le Larbin?

— Oui, il m'a passé sous le nez en Afrique du Sud.

— Je sais, le chef m'en avait parlé. On enquête à son sujet.

— Qu'a-t-il fait? demanda Tim, médiocrement intéressé.

— Rien. Il est recherché par le notaire de son grand-oncle, qui est mort en Australie et lui a légué à peu près trois cent mille livres. Mais il a totalement disparu depuis le jour où Miss... quel est son nom? La jeune fille qui est descendue avec vous au Carlton, appartement 907? »

Tim se mit à rire.

« Vous voulez parler de Miss Grier?

— C'est ça. Eh bien! depuis le jour où elle est venue à Londres. Ils habitaient le même hôtel. Il est parti cette nuit-là et personne ne l'a revu. Nous avons eu la veine de pincer un type qui a participé avec lui à deux ou trois escroqueries et qui nous a fourni une liste des endroits où nous aurions des chances de le découvrir. Mais, jusqu'ici, nous avons fait chou blanc partout.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, n'est-ce pas? »

Le sergent se remit à siffloter.

« Si. Quand nous connaissons notre bonhomme, nous finissons toujours par mettre la main dessus. Quand un crime reste mystérieux, c'est qu'il a été commis par des gens que nous ne connaissons pas. En général, Harry n'est pas très difficile à pincer. C'est un spécialiste des abus de confiance. A propos, c'est dans ce genre d'affaires que la police de province nous assiste le plus efficacement. Pour en

revenir à Harry, il s'est positivement évanoui depuis qu'il a quitté l'hôtel de Bloomsbury où la jeune fille était descendue. »

Ils traversèrent Acton à toute vitesse, très peu de temps après avoir quitté le Carlton.

« N'est-ce pas un peu risqué de s'attaquer seul à ce personnage? demanda Tim.

— Qui? Daney? Soyez tranquille, il ne sera pas là! N'avez-vous pas dit au chef par téléphone que la femme vous avait indiqué le nom de la maison? Il a dû l'entendre. Non.... La seule chance que nous ayons, c'est que, dans sa précipitation, il ait laissé derrière lui un indice quelconque qui nous permette de le découvrir. N'oubliez pas non plus que toute cette histoire est peut-être un coup monté. Nous allons probablement faire irruption dans la maison de quelqu'un qui n'a jamais entendu parler de Lew Daney. Sa douce moitié est très capable de nous égarer sur une fausse piste. D'ailleurs, nous ne sommes pas absolument seuls.... »

Il ricana et jeta un coup d'œil derrière lui.

Tim l'imita et aperçut une voiture qui les suivait à toute vitesse, à moins de cinquante yards.

« Il y a quatre hommes là-dedans et, connaissant le caractère pacifique de la police anglaise, vous serez peut-être surpris d'apprendre qu'ils sont armés de beaux et bons fusils. Il y a pas mal de choses que vous ignorez à propos de ladite police anglaise et elles vous épateraient bien si vous les connaissiez, poursuivit-il avec une pointe de malice. Scotland Yard se tient toujours sur la défensive afin de devancer des critiques rarement formulées d'ailleurs. »

Avant d'atteindre Beaconsfield, la voiture obliqua à droite. Le chauffeur connaissait la région comme sa poche et conduisait avec autant de sûreté que s'il eût été à Londres. La contrée était légèrement accidentée et ils traversaient à toute allure

de minuscules villages endormis au creux des collines. Ils arrivèrent ainsi dans une vieille petite ville dont l'antique maison communale reposait sur des piliers.

« Amersham, » signala brièvement Wheeler.

Le chauffeur cria quelque chose par-dessus son épaule.

« Nous sommes allés trop loin. Je vais prendre un raccourci à gauche. »

Ils semblèrent tourner autour de la ville et bientôt se trouvèrent au bas d'une longue côte. Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant une grille flanquée de massifs.

« Et voilà, dit Wheeler, sautant à terre. Severn. »

Il se dirigea rapidement vers la porte principale de la maison, par l'allée de graviers. La demeure était plongée dans l'obscurité. De la seconde voiture, qui était arrivée à destination quelques minutes après la première, quatre hommes étaient descendus et sans qu'aucune instruction leur fût donnée, ils cernèrent le bâtiment.

« Il n'y a personne, » dit Wheeler.

Il sonna et un grêle tintement se fit entendre.

« Essayons par le garage. »

Comme celle de la maison, la porte du garage était fermée. Wheeler dirigea le faisceau lumineux de sa lampe électrique sur le gravier, mais ne découvrit aucune trace. Saisissant une pierre, il la lança au beau milieu de ce qu'il jugeait être la fenêtre de la chambre à coucher principale. La glace vola en éclats mais aucune voix indignée ne s'éleva pour demander l'explication de son geste.

Il alla alors chercher dans la voiture une petite mallette, d'où il sortit trois petites pièces métalliques qu'il se mit à visser.

« Nous allons jouer au petit cambrioleur. Voilà une des choses qui nous rendent antipathiques au public! »

Tim désigna le porche : « Voulez-vous me faire la courte-échelle, dit-il. Je crois pouvoir passer par cette fenêtre, ce sera peut-être plus facile. »

Wheeler s'arrêta et prêta à Tim le soutien de ses genoux et de ses mains jointes; en un instant, Jordan atteignit le rebord de la fenêtre; il se laissa glisser à l'intérieur.

Il se trouvait dans une pièce vide de tout meuble; grâce à sa lampe de poche, il découvrit le commutateur et alluma.

La maison était absolument silencieuse. A gauche, dans la pièce, s'amorçait un couloir qui conduisait à la chambre à coucher.

Tim alla rapidement ouvrir à ses compagnons, puis remonta avec eux.

Dans la chambre, la première chose qu'ils aperçurent fut un chapeau de femme qui gisait sur le plancher. Tout, dans cette pièce, portait encore les traces d'une lutte violente. Le lit était défait et sa literie éparpillée sur le sol. Dans le foyer de la cheminée, il y avait un soulier de femme dont la boucle était brisée. Le téléphone était encore à terre, renversé. Le loquet de la porte avait été arraché. C'était donc dans cette chambre que Mrs. Daney s'était réfugiée, c'est de là qu'elle avait téléphoné, c'était là que son agresseur l'avait rejointe.

« Quelle brute, ce Daney! dit Wheeler en contemplant les témoins silencieux du combat. Retournez donc cet édredon, Johnson. Aucune trace de sang?... Non? Bon. Examinez tout à fond. »

Il descendit vivement dans le hall et se mit à parcourir les différentes pièces. De son côté, Tim entreprit une petite enquête personnelle dans la cuisine et revint presque aussitôt.

« Il y a une porte de fer qui mène au garage. On l'a laissée ouverte. Je n'ai trouvé qu'une vieille bagnole qui paraît avoir accompli un long voyage. Il

devait évidemment y en avoir une autre, mais elle a disparu. »

Ils examinèrent les gonds des portes du garage et réussirent à les ouvrir, sans obtenir d'autres résultats. Où était la femme? Ils fouillèrent la maison de la cave au grenier puis entreprirent de minutieuses recherches dans le jardin sans trouver trace de Mrs. Daney.

« Si Stocker vivait encore, il pourrait nous renseigner, dit Tim, et il pourrait notamment nous énumérer le nombre de repaires que Lew Daney possède ainsi, à portée de la main, en cas de fuite précipitée.... Combien de Clench House y a-t-il en Angleterre, habitées par de candides locataires qui ignorent le volcan au-dessus duquel ils vivent! »

Wheeler l'approuva.

« C'est aussi la théorie de Cowley, dit-il. D'après ce que j'ai entendu dire, Mr. Awkwright était un peu rat (excusez-moi si c'est l'un de vos parents), et il est fort possible que Daney lui ait loué à très bas prix une autre maison, aux environs de Londres. Connaissez-vous quelqu'un qui soit au courant de ses affaires personnelles, Miss Grier, par exemple? »

Tim se souvint alors que Mary lui avait parlé un jour d'une petite propriété appartenant à Mr. Awkwright et qui devait se trouver non loin de Londres. Le vieil homme, lui avait-elle dit, s'y rendait d'ailleurs rarement. Elle lui avait raconté ces faits au cours d'un morne dîner. Il se rappelait lui avoir demandé si le vieil Awkwright y conservait du personnel. Elle lui avait répondu que Stocker y accompagnait quelquefois son maître. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : la maison appartenait à Daney. Peut-être était-ce Severn? Pourtant non : elle lui en avait parlé comme d'un « vieil endroit lugubre » et cette description ne cadrait pas du tout avec la réalité.

Il lui revint alors avec beaucoup de netteté à la mémoire qu'elle avait frissonné en parlant de la maison banlieusarde de Mr. Awkwright et qu'elle avait changé de conversation avec empressement.

« Je crois que Miss Grier va pouvoir nous renseigner, dit-il.

— Téléphonez-lui, suggéra Wheeler. Mais Tim hésita.

— Quel dommage de la réveiller! »

Wheeler eut un sourire sarcastique.

« Ce serait plus dommage encore de laisser filer Daney. Il a certainement pris la fuite par une route nationale. J'aimerais bien savoir dans quelle direction parce que nous trouverons probablement le corps de Mrs. Daney dans un fossé, à moins que je ne me trompe de beaucoup! »

Tim obtint le standard, puis le Carlton. La téléphoniste de l'hôtel avait reçu de la jeune fille l'ordre exprès de ne passer aucune communication.

« Je crains que vous ne soyez obligé de la réveiller, dit Tim en se nommant. Il s'agit d'une affaire assez importante. »

Il attendit longtemps.

« Le 907 ne répond pas, dit enfin la téléphoniste.

— Sonnez-le encore, ordonna Tim. Où plutôt non.... Donnez-moi la Réception. »

Là, il eut plus de chance.

« Miss Grier, monsieur? Elle est partie une demi-heure après votre départ. Une dame et un monsieur sont venus la chercher.

— Elle est partie? répéta Tim, incrédule. Comment s'appelaient ses visiteurs?

— Mr. Awkwright, lui répondit le portier. Un jeune homme portant la barbe. »

Tim faillit lâcher le récepteur à l'énoncé de cette ahurissante nouvelle.

« A-t-elle dit qu'elle reviendrait?

— Non, monsieur. Elle n'a rien dit. Elle a em-

porté sa valise. Ils sont partis dans une Daimler. Miss Grier ne semblait pas avoir envie de s'en aller; elle est demeurée un long moment sur le trottoir, devant la porte; elle discutait. C'est l'autre dame qui l'a décidée. »

Tim était fort pâle en répétant au détective la conversation qu'il venait d'avoir. Wheeler l'écouta sans mot dire, puis :

« Je crois que le mieux à faire est de retourner à Londres, » dit-il avec calme.

C'est le cœur gros que Tim rentra au Carlton. Le portier ne put que lui renouveler ses précédentes déclarations. Tim alla jeter un coup d'œil dans la chambre de la jeune fille; elle devait dormir car le lit était en désordre; elle avait dû s'habiller à la hâte et faire sa valise plus vite encore. En rentrant chez lui, il eut la consolation de trouver une lettre d'elle, glissée sous la porte.

« Il faut que je parte, disait-elle. J'espère pouvoir revenir dans quelques jours, mais si je ne le fais pas, n'oubliez pas notre rencontre. L'adresse de ma mère est celle-ci : Selwyn Avenue, 7, sur la North Circular Road. Je vous la donne parce que je sais que vous serez bon pour elle si le besoin s'en fait sentir un jour. »

La lettre était signée « Mary » et comportait un post-scriptum : « Je vous aime très tendrement, cher.... »

Il relut la lettre sans en comprendre toute la portée. A ce moment, on frappa à la porte et Wheeler parut.

« Vous m'avez promis un verre, » dit-il.

C'était un homme au teint frais, ridiculement jeune pour le poste qu'il occupait.

« C'est une lettre de Miss Grier? »

Sans se soucier du post-scriptum, Tim la lui tendit. Il la parcourut, en tortillant sa moustache.

« Il est grand temps que nous accomplissions une prouesse extraordinaire, » dit-il.

XX

Toute la nuit, la brigade volante erra de garage en garage à la recherche d'une Daimler grise. Selon Wheeler, l'expédition n'était pas sans danger car, de l'aveu même de Tim Jordan, il ne connaissait pratiquement rien de la jeune fille ni de ses relations personnelles. Les amis de Mary n'avaient commis aucun crime en lui rendant visite à une heure tardive et en lui demandant de venir loger chez eux plutôt que de demeurer à l'hôtel, dans la compagnie douteuse d'un jeune homme qu'elle ne connaissait que depuis fort peu de temps.

Néanmoins, ils poursuivirent leurs recherches, sans résultats. La première impression de Wheeler avait été qu'il s'agissait d'une voiture de location, mais la couleur de la voiture excluait cette hypothèse. D'autre part, elle était beaucoup plus petite que ne le sont généralement les voitures de location, et par conséquent, il était plus facile de la retrouver, son radiateur caractéristique la rendant de plus reconnaissable au premier regard, même pour un profane des choses de l'automobile.

Tout en étant fort satisfait de l'activité déployée par la police dans une affaire qui ne présentait pour elle qu'un intérêt relatif, Tim était en même temps un peu intrigué de ce zèle. Wheeler le lui expliqua.

« Tous les garages de Londres savent que nous recherchons une Daimler grise. C'est la vérité. Mais nous examinons soigneusement, par la même occasion, toute voiture susceptible d'être celle de Daney.

Il semblerait à première vue impossible de croire qu'il soit assez bête pour aller dans un garage. Mais on voit des choses tellement bizarres dans notre métier.... C'est toujours l'imprévu qui arrive.... »

Tim avait donné un signalement très complet du jeune homme pâle et barbu et de la femme aux traits durs qui l'accompagnait. Il n'avait aucun grief contre l'homme. Pouvait-il raconter l'agression dont il avait été victime à Clench House? Et quels témoignages viendraient corroborer ses dires?

Le portier de l'hôtel s'était très manifestement trompé en prétendant que ce visiteur était Mr. Awkwright. Le jeune homme avait dû se présenter comme un ami du défunt. Il est vrai qu'il avait peut-être usurpé son nom pour décider la jeune fille à descendre. En y réfléchissant, Tim devait s'avouer que des arguments beaucoup plus graves avaient dû être mis en avant pour amener Mary à quitter l'hôtel après lui avoir écrit une telle lettre.

Dès le lendemain matin, Tim se rendit chez la mère de Mary Grier. Elle habitait dans une petite maison proche de la North Circular Road et c'etait une femme charmante, qui avait en sa fille une confiance absolue et définitive.

« Mary ne me parle pas beaucoup de ses affaires, dit-elle à Tim, mais elle est tellement intelligente que je ne m'inquiète jamais à son sujet. Elle a été très bonne pour nous. En fait, capitaine Jordan, je ne sais pas ce que nous serions devenues sans elle. Elle n'avait pas seize ans qu'elle nous faisait déjà vivre toutes les deux, sa sœur et moi.... »

Dans le salon, Tim aperçut une photo de la jeune fille. C'était la première qu'il voyait et il en ressentit un petit choc au cœur.

Quand il fut rentré au Carlton, il déplia le journal qu'il avait acheté en cours de route et qu'il n'avait pas encore regardé. Au beau milieu de la première page, un titre lui sauta aux yeux :

Connaissez-vous Harry le Larbin?
L'ex-bandit millionnaire à la suite
d'un héritage, demeure introuvable.
La police le recherche.

« *Harry Stone, dit Harry le Larbin, est bien connu de la police coloniale, continentale et britannique. Nous sommes dans l'obligation de divulguer son regrettable passé, car il vient d'hériter d'une fortune considérable que lui a laissée en mourant l'un de ses oncles — l'un de ces oncles si commodes qui partent en Australie, amassent des fortunes et les lèguent à des héritiers imprévus.*

Dire la vérité sur Harry le Larbin est le seul moyen de le retrouver. En raison de sa profession un peu particulière, il est en effet timide et modeste à l'excès.

Notre correspondant de Glasgow prétend que l'homme est fort connu dans cette ville, où il a tenté de vendre une mine d'or à un Ecossais. Celui-ci avait déposé une plainte contre l'escroc, mais il fut impossible de le découvrir.

Il a séjourné à Londres il y a quelques semaines, et la police connaît le nom de l'hôtel où il était descendu. Mais il a disparu brusquement de la capitale, comme par miracle, et il semble également disparu de la surface de la terre....

La police vient cependant de découvrir au cours de la nuit une valise qu'il avait déposée à la consigne le soir de sa disparition. Il n'est jamais revenu la chercher et comme elle contient certains articles indispensables à un voyageur, tout permet de supposer qu'il n'a pas quitté l'Angleterre.

Harry est prié de se mettre en rapport soit avec la police (qui, tout en n'abandonnant pas ses poursuites, lui permettra d'entrer en possession d'une imposante fortune), ou avec MM. Dothing, Dothing et Cleep, 111, *Austin Friars.* »

Tim acheva en souriant la lecture de cet article, bien qu'il n'eût guère le cœur gai. Il n'avait rencontré Harry qu'une fois et le connaissait surtout de réputation, mais cela lui suffisait. Le bonhomme ne serait pas long à réapparaître, même s'il devait payer de quelques années de prison ses méfaits connus et impunis, même s'il devait ensuite dilapider rapidement cette fortune qui l'attendait.

Tim en était là de ses réflexions, lorsqu'un groom frappa à la porte de son appartement.

« Une dame et un monsieur demandent à vous voir, capitaine Jordan, dit-il.

— Qui est-ce? As-tu leur carte?

— Non, Monsieur, mais ils ont dit qu'ils tenaient beaucoup à vous voir pour une affaire très urgente. »

Tim réfléchit un instant.

« Fais-les monter. Mais dis-leur d'abord que, s'ils ont quelque chose à me vendre, ce n'est pas mon jour de marché. »

Il avait reçu ainsi la visite d'une quantité considérable de gens, hommes et femmes, tous décidés à l'intéresser à de multiples et chimériques projets. Ils l'intéressaient et lui donnaient autant d'occasions de s'instruire. Il commençait en effet à se rendre compte qu'il ignorait tout de ses semblables et particulièrement de ceux dont la tâche consiste à dépouiller l'humanité de son superflu.

Il griffonnait une note sur son journal lorsqu'ils entrèrent.

« Asseyez-vous, je vous prie, » dit-il sans se retourner.

Il entendit la porte se refermer, leva la tête et fut instantanément sur ses pieds. Il venait de reconnaître le souriant jeune homme barbu et cette femme qu'il avait vue un jour, les poings aux hanches, l'injure à la bouche, dans le hall de Clench House.

« Bonjour, capitaine Jordan. »

La voix du jeune homme était douce, c'était celle d'un homme cultivé, parfaitement bien élevé.

« Nous nous rencontrons en de plus agréables circonstances que l'autre fois, n'est-ce pas? »

Tim avait retrouvé tout son sang-froid et, considérant le jeune homme fixement :

« La dernière fois? demanda-t-il.

— Sur la route, à côté de Clench House. Je crains de m'être montré un peu nerveux. Je dois d'ailleurs vous avouer que j'avais une peur bleue....

— Et quand vous avez rencontré Jelf le chauffeur, vous aviez aussi une peur bleue? »

Sans cesser de sourire, le jeune homme jeta un coup d'œil sur sa compagne.

« Jelf le chauffeur? Qui est-ce, Martha?

— Il n'a jamais rencontré Jelf le chauffeur, dit la femme brutalement. Faites attention à ce que vous dites, vous. »

Le jeune homme barbu acquiesça.

« Je suis enclin à partager l'avis de ma chère Martha, dit-il. Mesurez vos propos, monsieur. »

Il se mit à rire doucement. Puis :

« Puis-je m'asseoir? Merci. »

Il prit une chaise. La femme resta debout, mais il ne lui suggéra pas de l'imiter.

« Vous me connaissez, bien entendu?

— De vue, oui. Mais je n'ai pas la moindre idée....

— Je m'appelle Awkwright, William Awkwright. Vous avez connu mon père. »

Tim ne put que le regarder, ahuri.

« J'ignorais que Mr. Awkwright avait un fils. »

Willie Awkwright se tourna vers la femme.

« J'ai raison, n'est-ce pas, Martha? Feu Benjamin Awkwright était bien mon père? »

Elle hocha la tête affirmativement et il continua, se retournant à nouveau vers Tim.

« Oui... j'ai le périlleux honneur d'être le dernier rejeton de cet ancien lignage. Dans mes veines coule le sang des Brodie, des Awkwright et d'autres familles aussi nobles et illustres. »

Il se retourna une seconde fois vers la femme, pour quêter son approbation.

« N'est-ce pas, Martha?

— Naturellement, Willie, dit-elle d'une voix forte. J'ai les extraits de naissance et tout ce qu'il faut pour le prouver. Nous allons voir le notaire ce matin pour tout arranger au sujet de l'héritage de votre père. Je ne voulais pas que Willie vienne vous voir — continua-t-elle en regardant Tim — mais il prétend que vous avez des capitaux engagés dans les affaires de Mr. Awkwright.

— Non, dit Tim. Je n'ai pas d'argent dans les affaires de Mr. Awkwright, quelles qu'elles soient. Mais j'avoue que vous me surprenez un peu. Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de vous? »

Willie Awkwright jeta un coup d'œil interrogateur sur la femme.

« Comment cela se fait-il, Martha?

— Parce que le vieux brigand détestait son propre fils, la chair de sa chair....

— Vous êtes venu ici la nuit dernière, l'interrompit Tim, et vous avez décidé Miss Grier à partir avec vous. Je suppose que vous savez que la police la recherche?

— Qu'elle la cherche! Oui, nous sommes venus et elle est partie avec nous et maintenant, elle restera où elle est. C'est du joli, une femme mariée qui habite dans un hôtel avec un jeune homme!

— Une femme mariée? » bégaya Tim.

Willie Awkwright sourit :

« Mary Grier est ma femme, vous ne le saviez pas? » demanda-t-il.

XXI

Tim s'affala sur sa chaise. Il était absolument dérouté. Bien qu'il fût indigné, sceptique et désolé, il comprenait parfaitement qu'Awkwright disait la stricte vérité.

« Oui, nous sommes mariés, reprit Willie, en souriant mystérieusement. Oh! je ne dirai pas que c'est une épouse modèle! Au contraire, capitaine Jordan, c'est une très mauvaise femme. Elle n'a aucun respect pour moi. Elle me hait et elle a même une fois essayé.... (Il jeta un coup d'œil à la femme et, s'adressant à elle : Faut-il lui dire, Martha?)

— Non....

— Si, je crois qu'il vaut mieux.... Elle a même essayé de m'empoisonner. Cela vous surprend, n'est-ce pas, capitaine Jordan? »

Tim ferma à demi les yeux.

« Elle a essayé de vous empoisonner?

— Oui.... Vous ne me croyez pas? »

Tandis qu'il répétait l'étonnante affirmation, la voix de Tim s'était transformée et était devenue presque douce, à tel point que la femme lui avait jeté un regard soupçonneux.

« Elle a essayé de vous empoisonner.... N'avait-elle pas dressé des chiens à vous suivre?

— Si, pourquoi? Comment le savez-vous, demanda-t-il précipitamment. Si, deux chiens noirs....

— Willie! N'en dites pas davantage. Vous êtes fou d'avoir voulu venir ici. »

La femme l'avait brusquement interrompu, d'une voix furieuse, mais il n'y prit point garde.

« Je vous disais, deux chiens noirs, deux horribles créatures qui se traînaient derrière les arbres et disparaissaient dès que je me dirigeais vers eux. C'était bien elle qui les avait dressés, je l'avais toujours dit, n'est-ce pas! Je suis bien content de rencontrer quelqu'un qui me le confirme!

— Et la T. S. F., demanda doucement Tim.

— Oui, oui, elle s'en servait aussi! — Sa voix tremblait et le sourire avait disparu de ses yeux et de ses lèvres. — Quand il faisait nuit, quand tout le monde dormait, elle m'envoyait des rayons qui me transperçaient. C'est merveilleux, Martha! Il sait tout! »

La femme s'était approchée de lui, protectrice, et fixait Tim de ses yeux clairs et menaçants.

« Pourquoi l'excitez-vous? demanda-t-elle. Il est très délicat, ne le voyez-vous pas? Il a vécu longtemps en Argentine. »

Tim commençait à comprendre.

« L'Argentine! Bien sûr.... C'est là qu'il a appris à jouer si bien du couteau!

— Les indigènes m'ont montré, l'interrompit le jeune homme. Ils appellent le couteau un....

— Taisez-vous, rugit la femme, déchaînée. Vous ne voyez pas qu'il vous tire les vers du nez?

— Et je vais lui en tirer encore quelques-uns, dit Tim. Où est Miss Grier?

— Vous voulez dire Mme Awkwright? dit la femme.

— Appelez-là comme vous voudrez, je m'en moque! Où est-elle? Je pars avec vous pour la chercher.

— Vraiment? Et de quel droit vous mêlez-vous d'une affaire qui ne regarde que le mari et la femme?

— J'ai bien le droit de m'interposer entre une jeune fille et un fou, non? »

Tim regretta sa brutalité en apercevant la grimace douloureuse qui se dessinait sur le visage du jeune homme.

« Excusez-moi, dit-il, mais c'est bien ce que je voulais dire. Ce jeune homme est atteint du délire de la persécution. Il est fou à lier.

— Il n'est pas plus fou que moi, hurla la femme. Certainement pas plus que vous, en tout cas! »

Tim hocha doucement le tête.

« Je comprends. Bien entendu, cet « état d'esprit » pourrait lui créer des difficultés pour son héritage, hein? Vous n'avez pas eu de veine, ni Harry le Larbin non plus. Eh! bien, je vais vous dire ce que je vais faire, Mrs...

— Mon nom ne vous regarde pas, dit la femme.

— Je vous appellerai donc Mrs. Martha. Je vais vous proposer un marché. Partons ensemble chercher Miss Grier et je me montrerai conciliant quand il s'agira de préciser officiellement le degré de lucidité de ce jeune homme. Je suppose que vous voulez votre part de gâteau. Bien que ce soit un crime, je ne m'y opposerai pas.

— Il essaye de me prendre ma femme, Martha. »

Willie Awkwright manifestait tout à coup une violente agitation.

« Vous n'allez pas le laisser faire ça, n'est-ce pas? Après tout, je suis légalement marié et elle m'a promis de ne pas s'enfuir tant que je ne....

— Allez-vous vous taire, à la fin?

La brutalité de son ton fit taire le jeune homme.

« Avez-vous une autre chambre? » demanda Mme Martha à Tim.

Il lui indiqua sa chambre à coucher et l'ouvrit. Elle entra, examina la fenêtre, prit la clef, la mit dans sa poche et appela le dément.

« Venez ici, Willie, et restez-y. J'ai besoin de parler au capitaine Jordan, » dit-elle.

Il lui obéit et elle ferma la porte derrière lui.

« Maintenant, capitaine, je vais vous dire la vérité. C'est le vieux qui a obligé Mary Grier à épouser Willie. Il pensait que ce mariage lui rendrait peut-être la raison. Son fils était comme ça depuis son enfance et je veille sur lui depuis cette époque. La jeune fille ne voulait pas en entendre parler, mais comme elle avait fait une bêtise...

— Elle avait volé soixante livres, » dit Tim tranquillement.

Elle écarquilla les yeux.

« Ah! Elle vous l'a dit?

— Non. Continuez.

— C'est un pasteur écossais qui les a mariés, mais en sortant du temple, ça n'a pas marché du tout. Nous avons eu toutes les peines du monde, Mr. Awkwright et moi, à sauver la jeune fille. Elle n'a jamais vécu avec lui, mais elle le voit quelquefois. Sa vue l'apaise. Il l'aime beaucoup. »

Puis, avec une brutale franchise, elle continua :

« Le vieux a laissé une grosse fortune en mourant et j'en veux ma part, vous aviez raison. J'ai mené une vie d'enfer avec ce garçon depuis huit ans. Je veux ma récompense.

— Où est Miss Grier, demanda Tim.

— Madame Awkwright... corrigea-t-elle. Vous n'en saurez rien avant leur divorce. Et laissez-moi vous dire, jeune homme, que s'ils enferment le gars dans un asile, elle ne divorcera jamais : vous connaissez les lois. Si vous vous êtes mis dans la tête de l'épouser, vous ferez mieux de n'y plus penser. J'ai soigné des fous toute ma vie; celui-là vivra jusqu'à quatre-vingts ans. Il vous reste une chance et c'est pour cela que je suis venue vous voir. Aidez le jeune homme à entrer en possession de l'argent et je m'arrangerai ensuite pour qu'il divorce. C'est d'ailleurs ce que vous me proposiez tout à l'heure. »

Tim hocha la tête.

« Cela me paraissait facile alors. En somme, vous me demandez de me faire votre complice pour enfreindre la loi? »

Il arpenta la pièce, les mains dans les poches, la tête baissée. La tentation était forte. D'une façon ou d'une autre, il fallait écarter de Mary cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ses épaules.

Il posa à la femme une question précise.

« Non, dit-elle. On ne les a jamais laissés seuls ensemble, je n'ai pas voulu courir ce risque.

— Où êtes-vous installés?

— Ne me faites pas rire, » dit-elle.

Et elle le regarda avec ironie.

« Il faudra pourtant bien que je le sache avant que le testament soit homologué!

— Des tas de choses peuvent se passer avant cela, » dit-elle, pleine de sous-entendus.

Il reconnut le bien-fondé de cette menace, tandis qu'elle le regardait pensivement.

« Je vais déjà vous dire quelque chose, capitaine Jordan. Le divorce ira tout seul. Il était déjà marié avant d'épouser Miss Grier, avec une métisse de Buenos-Ayres. Marié par un curé. J'ai les preuves. Mais vous pourriez fouiller vainement toute l'Argentine : sans moi, vous ne trouveriez rien.

— Et cette femme, qu'est-elle devenue?

— Elle est vivante. En tout cas, elle l'était quand Willie a épousé Mary Grier, et c'est le principal. »

Comme il continuait à parcourir la chambre d'une allure de bête en cage, il vit la femme regarder anxieusement la porte derrière laquelle se trouvait Willie. Elle écouta.

« C'est lui qui l'a frappée à coups de couteau, je suppose?

— Oui. Le vieux n'a jamais aimé sentir le garçon loin de lui. Quand il est revenu d'Argentine, son

père lui a aménagé un petit cottage aux environs de sa propre maison; nous en avions un dans les bois, près de Clench House.

— Et où êtes-vous maintenant, demanda à nouveau Tim.

— N'essayez pas de m'avoir, capitaine Jordan! J'ai assez de boulot comme ça avec ce type pour que vous me fichiez la paix. Il a déjà essayé deux fois de me tuer, si vous trouvez ça rigolo!

— Et quels sont vos projets?

— Faire homologuer le testament. Dès que ce sera fait et qu'il m'aura refilé ce qui me revient, je donnerai à Miss Grier sa part. Ensuite, je mettrai le gars dans un asile.

— Vous ne manquez pas de culot, dit Tim. A quoi Miss Grier a-t-elle droit?

— A un quart des biens, que le vieillard lui avait promis quand elle a failli être tuée par Willie. Il l'aurait eue, certainement, sans un type appelé Daney et un autre bonhomme qui se trouvait là. Je me demande ce qu'ils pouvaient faire à cette heure de nuit, dans les bois. En tout cas, elle a eu une rude veine. Sans eux, elle y passait!

— Donnez-moi vingt-quatre heures pour réfléchir, dit Tim, et promettez-moi que dans l'intervalle....

— Comptez sur moi. Et dites à vos copains qu'ils perdent leur temps à m'espionner et à rechercher la Daimler. Elle appartient à Willie. Ce n'est pas la peine non plus de me filer quand je sortirai de chez le notaire, car je ne rentrerai pas chez moi.

— Pouvez-vous remettre un mot à Miss Grier? »

Elle hésita.

« Oui, à la condition que vous ne lui disiez rien de ce que je vous ai raconté à propos de la première femme de Willie. »

Il griffonna une note hâtive, la cacheta et la lui

tendit. Elle se dirigea vers la porte, appela Willie, qui sortit, souriant.

« Vous avez été en Afrique, n'est-ce pas, capitaine Jordan? C'est un bien beau pays, l'Afrique....

— Dites au revoir au capitaine Jordan, » l'interrompit Martha.

Ce disant, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

« Est-ce qu'on vous a montré ce tour-là, en Afrique? »

Tim le vit lever le bras avec la rapidité de l'éclair. Quelque chose passa en sifflant au-dessus de sa tête; il entendit derrière lui un choc sourd et, se retournant, il aperçut un couteau planté dans le mur. L'arme tremblait encore.

A la porte, le jeune homme barbu se tordait silencieusement de rire.

« N'ayez pas peur. Si j'avais voulu vous tuer, je ne vous aurais pas manqué! »

Il traversa la chambre, arracha le couteau du mur et le remit dans l'étui invisible d'où il l'avait extirpé. Une seconde plus tard, il avait disparu avec sa singulière compagne.

Pourtant Tim, debout dans la pièce, les yeux fixés sur le plâtre du mur crevassé par la lame, se demandait jusqu'à quel point Willie Awkwright avait eu l'intention de le manquer.

XXII

Tim se trouvait en présence d'un problème pratiquement insoluble.

Son éducation et son caractère lui interdisaient de se prêter aux compromissions que lui proposait cette femme.

Pourtant, le fait brutal était là : Mary Grier était l'épouse d'un bigame, liée à un être indubitablement criminel et non moins dangereusement fou.

Dès qu'il avait pu saisir certains regards du jeune homme, son diagnostic avait été fait.

Ainsi, tel était donc le secret du vieil Awkwright, telle était l'explication des mystérieux voyages nocturnes qui avaient suivi l'irruption de Martha en état d'ivresse à Clench House!

Mary, désespérée, avait volé, un jour, soixante livres. Cette folie, elle en payait lourdement le prix. De sang-froid, le vieil homme l'avait sacrifiée, l'offrant à ce fils déséquilibré, sans ignorer les conséquences de son acte.

Tim frissonna. Il haïssait le vieillard, tout mort qu'il fût. Son devoir était nettement tracé : il devait informer les autorités que le légataire d'Awkwright n'était pas en état d'administrer ses biens. Mais tant que Mary était entre les mains de l'homme et de sa gardienne, agir de la sorte l'exposait à un danger auquel il n'osait songer.

Il était certain que l'auto grise serait surveillée et cela lui donnait une chance de retrouver la jeune fille. Il téléphona à Cowley et lui répéta la plus

grande partie de l'étrange conversation qu'il venait d'avoir avec Martha.

« Je sais qu'ils sont venus vous voir, dit Cowley. L'un de mes hommes est en train de filer la voiture et il vient de me téléphoner que ses occupants sont à Lincoln's Inn, chez l'homme de loi.

— Je voudrais surtout savoir où ils habitent, dit Tim.

— Et plus encore où habite Miss Grier, n'est-ce pas, dit Cowley sèchement. Ce ne sera pas difficile. »

Mais il était trop optimiste. A quatre heures, un chauffeur vint prendre le volant de la voiture grise et la conduisit dans un garage de West End.

Willie Awkwright avait quitté l'immeuble par une autre porte et était parti en taxi.

XXIII

Dans chaque comté et presque dans chaque ville d'Angleterre, il existe une maison qu'on montre à tous les étrangers de passage et qu'on appelle dans le pays « la folie » de quelqu'un. A New-Barnet, un peu en dehors de l'agglomération, existait ainsi la « folie » de M. Jennings, un architecte qui avait amassé une fortune considérable en construisant d'affreuses petites maisons.

Il était arrivé un jour à ce Mr. Jennings d'avoir une idée lumineuse : la campagne manquait d'appartements! Selon lui, les gens qui habitent en appartement constituent sur la terre une race à part et quand on les force à habiter dans une maison, ils sont en proie au désespoir et à l'ennui. Donc, il fallait songer à eux, même loin des villes. En vertu de cette idée, Mr. Jennings avait donc construit des appartements au cœur du quartier le plus solitaire et le plus campagnard de New-Barnet.

Ces appartements ne différaient en rien des appartements ordinaires, sauf en ce qui concernait leur mode de location. Au début, un restaurant s'était créé là et le service en était assuré par le propriétaire de cet étrange immeuble. Malheureusement, comme personne ne voulait s'y installer ni payer les loyers exorbitants qu'il exigeait, son restaurant fit faillite. A la mort de l'excentrique Mr. Jennings, tout fut mis en vente. Un gentleman inconnu s'en rendit acquéreur pour une bouchée de pain, meubla le rez-de-chaussée, fit convertir l'un

des appartements en garage et le pourvut de deux issues, de façon à pouvoir pénétrer à sa guise dans le bâtiment. Ces transformations et ces améliorations lui coûtèrent presque aussi cher que l'achat de la bâtisse, mais c'était un homme prévoyant.

Il tenait d'autre part à ce que quelques-uns des appartements inutilisés par lui fussent occupés; aussi quand Stocker signala tout à fait par hasard à Mr. Awkwright « qu'il y avait une affaire épatante à enlever à Londres dans les appartements meublés », Mr. Awkwright s'était-il exécuté, ayant besoin d'un logement isolé pour son fils, dont il ne parvenait pas à se désintéresser totalement.

Cette location imprévue avait été la seule. Les autres appartements étaient fermés, on ne les ouvrait jamais et les aspirants locataires qui avaient de temps à autre l'idée saugrenue de visiter, se heurtaient à un avis les renvoyant à une agence de location; là, ils apprenaient invariablement que tout était loué.

Pour Lew Daney, cette retraite avait toujours porté le numéro 9. Elle constituait l'un des anneaux de la chaîne de refuges qu'il avait si soigneusement préparée avant l'affaire de la Merseyside.

L'appartement que le vieil Awkwright avait loué, et qu'il n'avait d'ailleurs vu qu'une seule fois, se composait en réalité de deux petits appartements réunis en un seul. Mary occupait la pièce principale de l'un d'eux depuis son arrivée, tandis que Martha et son protégé vivaient dans l'autre aile, mais en fait tout l'appartement était à sa disposition.

Elle n'en profitait guère : elle avait passé toute la journée dans une morose méditation, repassant en esprit les récents événements, essayant vainement de les oublier, puis s'y replongeant dès qu'un souvenir se présentait à elle, plus impérieusement que les autres.

Il était tard déjà dans l'après midi, lorsque Mar-

tha frappa à sa porte. Elle tira le verrou qui lui assurait la tranquillité précaire dont elle jouissait, et la fit entrer.

« Il dort, dit la femme, Grâce à Dieu, un rien de fatigue! Voici une lettre pour vous.

— De qui?

— Du monsieur du Carlton.

— Le capitaine Jordan? Vous l'avez vu?

— Oui, nous l'avons vu.

— Willie aussi? Vous n'auriez pas dû.... Alors, il sait tout....

— Oui, et même plus que vous ne le pensez, dit Martha avec un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace. J'ai été obligée de le mettre au courant de quelques petites choses.... »

La jeune fille pâlit.

« Vous lui avez dit que j'étais la femme... de....

— Pourquoi pas? répondit Martha en haussant ses larges épaules. Ce n'est pas un crime d'être mariée. De toutes façons, il fallait que je calme la curiosité de ce jeune fou. Il avait donné la description de la Daimler à tout le monde et j'ai été arrêtée trois fois en allant en ville. Dieu merci, la voiture porte l'adresse du garage et non celle-ci. A propos, ce garçon vous aime. Je suppose que vous êtes au courant. »

Les joues de la jeune fille se recolorèrent brusquement.

« Oui. Et j'espère que c'est vrai, » dit-elle.

Martha ricana avec mépris.

« C'est du joli pour une femme mariée! Surtout que lui n'en sache rien. »

Elle désignait de la tête l'invisible personnage auquel elle songeait et qu'elle avait laissé dans une pièce voisine.

« S'est-il tenu tranquille? demanda Mary.

— Oui, il a été plutôt calme chez le notaire. J'avais un peu peur. Mais il a fait le tour du cou-

teau à Jordan et pourtant je l'avais soigneusement fouillé avant de sortir. Il est malin comme un singe.

— Le capitaine Jordan est-il blessé? demanda-t-elle vivement.

— Ne dites pas de bêtises! Ah! j'ai vu le testament. Le vieux ne vous a rien laissé.

— Vraiment? »

Mary Grier ne semblait aucunement émue par cette nouvelle.

« Le testament dit simplement que le fils Awkwright doit placer une somme de cent mille livres sur la tête de sa femme, dès qu'il sera entré en possession des biens. C'est curieux que le vieux n'ait jamais voulu admettre l'incapacité de Willie à s'occuper d'affaires. »

Mary Grier se dirigea vers la fenêtre et se mit à contempler le paysage désolé, puis, au premier plan, la petite cour pavée qui s'étendait derrière la maison. Il pleuvait.

Tout à coup, elle aperçut un homme vêtu d'un lourd imperméable, qui traversait la cour, pénétrait dans un petit appentis, en ressortait avec un seau de charbon et disparaissait dans la maison. Cela avait duré à peine une seconde.

« Qui habite en-dessous? demanda-t-elle en se tournant vers Martha.

Celle-ci leva les sourcils.

« C'est habité, en-dessous? Il y a toujours eu un appartement meublé, mais je ne l'ai jamais vu occupé. Vous avez vu quelqu'un? »

Elle alla à son tour à la fenêtre, l'ouvrit, se pencha.

« Je vous ai dit que j'avais entendu sortir une voiture cette nuit.

— C'est peut-être votre ami Daney! »

Martha la regardait avec une pointe d'ironie.

« Vous l'attirez comme le miel attire les mou-

ches, ma chère! Un fou et un bandit, c'est gentil.... Sa femme chante sur tous les toits qu'il est éperdument amoureux de vous. Si vous voulez, je vais descendre me renseigner.

— Comment êtes-vous au courant de ces racontars stupides? demanda la jeune fille.

— C'est Stocker qui m'en a fait part. L'avez-vous vu dernièrement?

— Il est mort, » dit Mary.

La femme sursauta.

« Mort? » répéta-t-elle, incrédule.

Brièvement, Mary lui raconta les événements de la Great North Road.

Ce récit bouleversa visiblement Martha et il était facile de suivre le travail de son esprit, car elle dit vivement :

« Il n'est certainement pas mêlé à tout cela. Il est resté avec moi tout le temps et il ne se sert jamais d'arme à feu. Je savais que Stocker était un bandit, mais j'ignorais en quoi. Alors, c'était là, le quartier général de Daney! Voilà qui explique bien des choses. Je me suis toujours doutée qu'il y avait une combinaison louche. Willie s'était échappé pendant la nuit du coup de la Lower Clyde Bank, je l'ai cherché pendant des heures dans les bois et, à l'aube, j'ai vu une grosse voiture arriver de Glasgow et pénétrer à Clench House. Ça m'a paru bizarre. »

Elle jeta un coup d'œil vers la fenêtre.

« Peut-être est-ce lui? dit-elle. J'espère que Willie ne le verra pas. Daney l'a frappé quand il vous a défendue contre lui et le gars n'oublie jamais ces choses-là. Il m'en parlait encore l'autre jour....

— Je vous parlais de qui, l'autre jour? »

Willie Awkwright venait d'ouvrir la porte.

« Je vous ai entendue, Martha, dit-il. Le gars n'oublie jamais ces choses-là. Cette brute m'a frappé à la mâchoire. Est-il ici? »

Un mystérieux instinct animal venait au secours de sa raison défaillante. Il alla rapidement à la fenêtre.

« Quelqu'un habite en-dessous, est-ce Daney? Je voudrais bien que ce soit lui. »

Ses yeux brillaient méchamment.

« Daney? Une terrible brute.... J'ai lu des tas de choses sur lui dans les journaux. Il a tué des gens, il tire.... Vous vous souvenez, Martha? Là....

Il caressa doucement son menton comme s'il ressentait encore la douleur de ce coup ancien.

« Rentrez dans votre chambre, Willie. Je croyais que vous dormiez.

— Je ne peux pas. Il y a une femme qui hurle quelque part dans la maison, et j'ai peur.... »

Martha lui lança un regard pénétrant. Comme beaucoup de simples, il possédait des sens extrêmement développés. Son ouïe était extraordinaire et sa vue était telle qu'il distinguait à l'œil nu des objets invisibles au commun des mortels.

« Une femme hurle dans la maison? Ne dites pas de bêtises. Il n'y a pas de femme dans la maison, en dehors de Mary et de moi. »

Willie regarda sournoisement la jeune fille.

« Vous n'avez pas crié, ma chérie? »

Il étendit la main pour prendre la sienne, mais elle se recula.

« Je n'ai jamais vu une femme aussi méchante que vous, dit-il en un amical reproche. Je vous aime tant.... »

Il lui toucha le bras du bout des doigts et sourit quand elle le mit précipitamment derrière son dos. Puis, tout à coup, il se mit à parler à toute vitesse en espagnol, et la femme lui répondit dans la même langue. Ce qu'elle lui dit le décida à retourner se coucher.

Quand il fut parti, Martha sortit à son tour et son absence dura un quart d'heure.

« Avez-vous entendu quelqu'un crier? » demanda-t-elle à Mary en revenant.

— Non, personne. Il a dû inventer ça de toutes pièces.

— Pourtant, il a une ouïe si étonnante, insista Martha. Il entend toujours sonner le Big Ben. »

L'inquiétude subsistait en elle et quand vint le soir, elle descendit au rez-de-chaussée et frappa à la porte de l'appartement meublé. Personne ne répondit. Elle sonna, mais le timbre devait être détraqué, car elle n'entendit aucun bruit. Toujours perplexe, elle sortit, fit le tour de la maison, mais n'aperçut aucune lumière. Elle remonta et elle faisait part à Mary du résultat négatif de son enquête lorsqu'elle entendit le claquement d'une porte qu'on refermait.

« Quelqu'un vient de sortir du rez-de-chaussée, » dit-elle. Et, se précipitant dans la pièce qui se trouvait sur la façade, elle alla regarder par la fenêtre dans la petite cour qui occupait le devant de la maison.

Une auto se trouvait en stationnement à la hauteur de la vieille grille rouillée. Elle aperçut une silhouette d'homme qui s'engouffrait dans la voiture. Celle-ci démarra doucement et fut bientôt hors de vue.

« Je me demande si c'est Daney et s'il y a une femme ici? » murmura pensivement la gardienne de Willie Awkwright.

XXIV

Le capitaine Jordan avait acheté, ce jour-là, une petite voiture de marque anglaise et il avait passé un après-midi chargé, en compagnie du sergent Wheeler. Ils avaient tous deux fait maintes visites et inspecté tous les meublés de la banlieue septentrionale de Londres, sans trouver le moindre indice susceptible de les mettre sur la piste de Mary Grier.

Jordan était très fatigué quand il parvint à Finchley et obliqua dans Avenue Road.

La voiture qui les précédait ralentit comme ils allaient sortir du parc par Clarence Gate et son conducteur étendit le bras par la portière, afin d'indiquer le changement de direction auquel il s'apprêtait.

Tim avait déjà remarqué la machine, une puissante Spanz, mais un détail nouveau attira son attention. Le bras qui venait d'apparaître devant lui était revêtu d'une étoffe à carreaux marrons. Tim ne communiqua pas cette observation à Wheeler, qui lui avait demandé de le déposer par là, y habitant, mais quand le sergent l'eut quitté, il accéléra et se mit à la poursuite de la Spanz.

Il y a des centaines de gens qui portent des vêtements à carreaux marrons; et cependant, quand il avait aperçu à Newark un pardessus de ce genre, il lui avait trouvé un petit air bizarre. A présent, il eût juré qu'il s'agissait du même vêtement.

La Spanz vira dans Oxford Street et se lança dans Hyde Park. A Hyde Park Corner, elle accom-

plit un large virage et se lança dans Pimlico, toujours suivie de Tim. Ils arrivèrent ainsi à Great West Road. Tim se demandait pourquoi le chauffeur de la Spanz n'avait pas plutôt pris la North Circular au lieu de tourner en rond.

A l'extrémité de la première sortie de la route, la Spanz tourna vers Bath Road. Il était près de onze heures lorsqu'elle traversa Slough et, non loin de Burnham, s'engagea dans une route plus étroite.

Tim se tenait à présent à une certaine distance. Il jugeait inutile de se faire remarquer et il lui était impossible, même ainsi, de perdre la voiture de vue. Il se guida sur la lueur rouge du feu arrière à travers Bourne End et au-delà du passage à niveau de Maidenhead. Celui-ci traversé, la Spanz avait fait un brusque crochet et était revenue en arrière dans la direction de Woburn, par la route de la montagne.

Mais, arrivée à ce point de sa course mystérieuse, la Spanz disparut inexplicablement. Ayant à son tour accompli le crochet que le sillage du feu rouge lui avait révélé, Tim se trouva devant une route parfaitement vide. Il pensa qu'on l'avait distancé. Il dut attendre cinq minutes à un passage à niveau. Celui-ci franchi, la route étant toujours aussi désespérément vide, il décida de revenir sur ses pas.

Il vira de bord et alluma ses phares afin de faciliter la manœuvre. Il s'aperçut que l'un d'eux réfléchissait ses rayons sur une surface brillante, dissimulée derrière une barrière et des buissons. Il arrêta sa voiture, descendit, fit quelques pas : la Spanz était là.

Le radiateur était encore chaud, mais il n'y avait nulle trace de conducteur aux environs. La voiture avait été garée dans un sentier qui menait à une demeure abandonnée, ou qui le semblait en tous cas, ses habitants, s'il y en avait, étant certainement bien endormis.

Tim revint vers sa propre voiture, éteignit les phares et, ouvrant la barrière d'un champ voisin, il y conduisit la machine qu'il dissimula également derrière une haie. Puis, il s'assit et attendit. L'homme finirait bien, pensait-il, par regagner sa voiture.

La mystérieuse conduite de ce chauffeur avait peut-être une explication très naturelle : une visite furtive à quelqu'un par exemple, un rendez-vous amoureux, qui sait?

Une demi-heure, une heure s'écoulèrent. Enfin un bruit de pas résonna dans le sentier. Tim se leva, se dissimulant dans l'ombre. Un homme le dépassa sans le remarquer et disparut de l'autre côté de la haie, en direction de la Spanz. Quelques secondes plus tard, Tim entendit ronronner le moteur. En courant, il sortit de sa cachette et s'élança sur la route, au moment précis où la voiture s'y engageait.

« Hé là! cria-t-il. Puis-je vous aider? »

Le visage du conducteur était éclairé par la lampe du tableau de bord, mais cela n'empêchait pas l'homme d'apercevoir nettement Tim. Leurs yeux se croisèrent.

« Non, merci, » dit l'homme brutalement en détournant la tête, et en lançant sa voiture vers le passage à niveau.

Il l'atteignait à peine lorsque les grilles de celui-ci s'abaissèrent. Tim hésita, retourna lentement vers sa voiture, la mit en route. Il était terriblement songeur.

Il se demandait s'il irait à droite ou à gauche quand il perçut un sifflement aigu, puis un autre. Cela suffit à dissiper son incertitude; quelques secondes plus tard, il stoppait près d'un policeman qui se tenait au bord de la route, le sifflet aux lèvres.

« Monsieur, dit l'agent, voulez-vous avoir l'obli-

geance d'aller téléphoner au poste et de leur dire qu'on vient de cambrioler la Cookham Bank. »

Tim s'exécuta aussitôt et trouva, en revenant, deux nouveaux agents qui avaient rejoint leur collègue. Il se présenta, mais ils ne purent que le mettre au courant de ce qu'ils savaient eux-mêmes : la fenêtre de la banque avait été fracturée; le voleur, en se sauvant, avait déclenché un signal d'alarme qui fonctionnait encore lorsqu'ils arrivèrent à la banque. C'était un tout petit bâtiment isolé, situé à l'angle d'un champ. Tim ne se souvenait pas d'avoir jamais vu une banque plus minuscule ni plus isolée.

Le directeur avait entendu de chez lui le signal d'alarme et il les rejoignit tandis qu'ils discutaient du montant éventuel du vol. Il les rassura rapidement à ce sujet.

« Il n'y avait pas plus de cinq cent livres à la banque, dit-il, et je doute qu'on s'en soit emparé. Seule une bande organisée et outillée d'une façon moderne pourrait ouvrir le coffre. Le jeu n'en vaudrait d'ailleurs pas la chandelle.

— On a vu un homme qui sortait de la banque par derrière, dit l'un des agents. Et, se tournant vers Tim : Vous ne l'auriez pas croisé, par hasard? »

Le directeur, en ouvrant la porte des bureaux, le dispensa de répondre. Ils le suivirent et s'aperçurent que le cambrioleur, dont les méthodes devaient être assez primitives, s'était contenté de forcer quelques tiroirs. Il avait laissé, bien en vue, une trace de son passage, sous forme d'un imprimé ramassé dans l'un des casiers et pourvu d'une inscription au crayon : « Quelle banque de fauchés! J'ai perdu mon temps. L. D. »

« Pourquoi, diable, est-il venu ici », s'exclama le directeur en contemplant cette carte de visite imprévue.

Tim ne partageait pas sa surprise. Il fit le tour

des bureaux, prit quelques notes, offrit son témoignage aux agents (il avait effectivement croisé une voiture dont il pouvait donner le signalement). Puis il reconduisit le directeur de la banque chez lui.

« Nous n'avons jamais été cambriolés, lui dit celui-ci en cours de route. Mais pourquoi diable Lew Daney est-il venu dans un trou comme Cookham?

— Tiens, vous avez entendu parler de Lew Daney?

— Bien entendu. On nous l'a signalé. Toutes les banques le connaissent. Il a choisi le mauvais jour. S'il était venu demain, il aurait trouvé dans le coffre cinq ou six mille livres. Il y a quelques entreprises importantes dans la région et nous sommes chargés d'assurer la paye des ouvriers. Il a dû être dérangé car il n'a même pas essayé de fracturer le coffre. »

Cette théorie n'engageait que le directeur de la Banque et Tim ne se crut pas obligé de la partager. Mais il ne souffla mot.

Il avait son idée, qu'il ne jugeait pas utile d'exposer à tout venant. Il commençait à y voir clair, estimait-il, en descendant tranquillement la Bath Road.

Il suivait la route de Burnham et il avait atteint le bas de la côte de Hedsor Hill lorsqu'une voiture déboucha à toute vitesse d'une petite route située sur la gauche. Elle fit une embardée et comme Tim changeait de vitesse pour grimper la côte, il se trouva à sa hauteur. C'était la Spanz.

Il l'avait à peine reconnue que trois langues de feu jaillissaient du siège du chauffeur : une balle pulvérisa son pare-brise et une autre passa sous son menton en déchirant son col.

Machinalement, Tim donna un brusque coup de volant qui eut pour effet de jeter la voiture dans un fossé, au milieu d'un grand fracas de verre. La

Spanz, cependant, filait à toute allure. Elle s'évanouit bientôt au sommet de la colline.

Ainsi le cambrioleur de la banque l'avait patiemment attendu et avait failli en être récompensé. Jamais, en Angleterre, ne s'était produit une attaque ressemblant à ce point à l'exploit de gangsters de Chicago.

Tim avait les jambes un peu molles en descendant de voiture pour aller constater les dégâts subis par son radiateur; heureusement, le mal n'était pas grand : l'un des phares était écrasé, le pare-chocs tordu, le couvercle du radiateur cabossé mais en mettant le moteur en route, Tim s'aperçut qu'il était intact.

Il repartit, fit lentement la côte, évita Burnham et s'engagea sur la route de Sloug. Là, il s'arrêta et se renseigna. On avait bien vu une grosse Spanz et son numéro avait même été relevé pour excès de vitesse.

« Elle marchait au moins à 140, dit l'inspecteur de service, et c'est assez culotté, même au milieu de la nuit, car il y a toujours pas mal de circulation sur la route de Bath. Ça aurait pu lui coûter un accident! »

Tim n'eut pas besoin de s'enquérir du numéro de la voiture, l'ayant déjà relevé. Quand il arriva à Londres, il prit la liberté de téléphoner à Cowley et le mit au courant de cette nuit mouvementée.

« C'est la femme de Daney qui a maintenant la clef de la situation entre les mains, » lui dit son interlocuteur, qui avait été réveillé par son appel. « Peut-être est-elle morte. Mais si elle vit encore, l'envie de se venger en le trahissant doit moins lui manquer que jamais. »

Puis, le chef de police demeura silencieux un long moment. Tim sentait qu'il était plongé dans un monde de réflexions.

« Venez me voir à onze heures, demain, à

Scotland Yard, dit-il enfin. Ne sortez pas de votre hôtel avant huit heures. Je vous donnerai une escorte. La Spanz nous mettra peut-être sur la piste de Daney, mais s'il a tant soit peu de cervelle, il l'abandonnera cette nuit. »

Ces paroles étaient prophétiques. A quatre heures du matin, on découvrit la voiture abandonnée sur les quais, non loin de Scotland Yard. Son propriétaire n'était pas demeuré inactif dans l'intervalle.

C'était incontestablement un homme très doué et pourvu d'une remarquable imagination. Il avait vécu la veille l'une des plus terrifiantes aventures de sa carrière. Mais cela, Tim l'ignorait encore. Scotland Yard évitait de parler de certaines choses tout en les connaissant fort bien.

Un homme s'était présenté à l'agence londonienne d'une banque allemande et avait demandé à changer cinquante mille marks. Mais toutes les banques anglaises étaient alertées et les propriétaires de billets de mille marks automatiquement suspects, le vol de la Lower Clyde Bank portant sur des coupures de cette valeur. Aussi l'employé avait-il très poliment demandé à l'homme d'attendre en l'informant qu'il devait en référer au directeur. Quand il était revenu son client s'était volatilisé.

Scotland Yard n'avait pas jugé cet exploit très remarquable et en avait conclu que Lew Daney devait être à court d'argent liquide.

Le signalement donné par l'employé de la banque allemande était fort vague, ces Messieurs de la Police avaient décidé, en discutant la chose, que le maître-cambrioleur ne s'était pas présenté lui-même, mais avait délégué l'un de ses complices.

Ces événements s'étaient passés avant que Tim Jordan n'eût mis Cowley au courant de ses démêlés avec la Spanz et son propriétaire.

XXV

Il existe à Londres une classe définie de la Société qu'on désigne sous ce terme assez vague : les bas-fonds, mais que la police a baptisée avec plus de justesse et moins d'élégance « la régulière ». Elle est composée d'hommes qui connaissent intimement à peu près toutes les prisons d'Angleterre et peuvent en communiquer les menus avec appréciations qualitatives et quantitatives. Bref, il s'agit des voleurs, des escrocs, des monte-en-l'air, des cambrioleurs, de leurs aides et du gratin de la mendicité épistolaire.

La police connaît aussi bien cet étrange milieu qu'elle en est connue et il existe entre ceux qui défendent la loi et ceux qui l'ignorent volontairement une camaraderie que l'honnête citoyen a peine à imaginer. C'est pourtant de cette camaraderie que dépend le succès de la lutte incessante menée par la police contre le crime. Ainsi que des acteurs en chômage se réjouissent de l'échec d'une pièce réduisant d'autres acteurs au chômage, les plus mauvais garçons temporairement innocents se réjouissent de l'échec de leurs collègues et envient leurs succès lorsqu'ils sont plus heureux.

Johnny Time était incurablement bavard, par goût et par profession. Il avait été condamné plusieurs fois pour émission de chèques sans provision. Durant les crises d'honnêteté qu'il traversait, il vendait sur les marchés et au coin des rues un mélange mystérieux qu'il prétendait susceptible de guérir le rhume le plus tenace. L'extraordinaire

était que son produit répondait à cette promesse. Sans la paresse qui se trouve à la base de toute carrière criminelle, il eût pu tirer profit estimable et légal de la vente de ce remède de bonne femme.

Johnny Time « travaillait » dans le Nord de l'Angleterre et généralement à Manchester. C'était un nouveau venu à Londres, en ce sens que Scotland Yard l'ignorait à peu près totalement. La capitale comporte ainsi une population errante de criminels dont il est difficile de suivre la trace et bien que plusieurs inspecteurs de police connussent Johnny et ses occupations favorites, sa présence à Londres n'avait jamais été mentionnée dans les réunions policières de quelque importance.

Johnny était à la côte. Sorti de la prison de Strangeways où il avait ramassé quelques sous en travaillant pendant dix-huit mois pour l'État, il avait secoué avec joie, de ses semelles, la poussière du Lancashire. C'était un cockney pur sang et le fait qu'il eût précédemment réussi dans une ville où les Londoniens échouent généralement était assez curieux.

Pour l'instant, il dégringolait; il en était réduit à cette horreur : louer un lit dans une salle de nuit, quand il rencontra un nouveau patron.

L'homme qui l'arrêta dans Tabard Street, alors qu'il sortait du bar de la Grappe, lui parut être au premier abord un gentleman; il était bien habillé, il parlait bien. Il devait avoir à peu près le même âge que lui et était de même stature; la première impression de Johnny fut que la police s'acharnait sur lui; en un mot, il crut que l'homme qui venait de l'accoster était un détective.

Quelques minutes de conversations dissipèrent ses soupçons. Le gentleman parlait sec et se montrait parfaitement renseigné sur les antécédents de Johnny, y compris l'escroquerie à la lettre de crédit qui avait marqué l'apogée de sa carrière et, soit dit en

passant, lui avait valu le plus long séjour en prison qu'il eût jamais fait. Une auto stationnait au coin d'une rue sombre. L'homme conduisit sa nouvelle recrue hors de la ville et, tout en roulant lentement par des chemins déserts, il lui révéla qu'il avait besoin d'un associé.

« Ne vous occupez pas de savoir qui je suis, répondit-il aux questions, somme toute, fort naturelles de Time. Appelez-moi M. Smith, Henry Smith. Voulez-vous faire l'affaire, oui ou non? Je vous donnerai de quoi vous nipper tout de suite et vous aurez ensuite un sac par semaine....

— Je vous donnerai mon adresse demain, dit Johnny, reconnaissant.

— Je n'en veux pas. Voici une petite carte mentionnant six lieux de rencontre. Soyez-y tous les jours à la même heure, entre neuf heures moins le quart et neuf heures. Chaque rendez-vous différera de celui de la veille. J'ai besoin que vous me passiez un peu d'argent.

— Fausse monnaie? demanda Johnny, dont le doute envahissait l'âme.

— Ne faites pas l'idiot. Non, du bel et bon argent, en grosses quantités. Vous aurez peut-être à aller à Paris ou à Berlin, je verrai comment vous vous en tirerez. »

Johnny Time commençait à entrevoir un avenir radieux. Mais l'homme dut lire dans ses pensées.

« Si vous me trahissez, dit-il, je vous retrouverai et je vous nettoierai. Ne vous y trompez pas, Mr. Time. Je vous enverrai trois pruneaux dans le ventre et vous pourrez faire votre testament. Je ne dis pas ça pour vous faire peur, c'est au contraire une marque d'amitié que je vous donne. Si vous êtes correct avec moi, il y a du fric à gagner. En outre, vous aurez une part sur chaque affaire. Mais si vous mouchardez, vous aurez le même traitement que si vous me lâchiez. »

Les plus belles légendes fleurissent dans les prisons. Celle de Lew Daney dépassait toutes les autres. Johnny Time risqua timidement une question.

« Non, je ne suis pas Daney, dit l'homme. Je suis l'un de ses hommes. Nous sommes une douzaine qui travaillons pour lui. Je suis Mr. Smith. Sachez-le et oubliez-le! »

Dès ses débuts, Johnny eut beaucoup de veine. Changer de l'argent étranger est une affaire compliquée, qui exige de la prudence et du temps. Peut-être était-ce une grave erreur d'avoir présenté les cinquante billets à l'agence londonniene de la Deutsche Bank.

« Une seconde de plus et j'étais fait, dit Johnny Time à son nouveau patron, en lui contant la chose. Il vaudrait peut-être mieux que je me planque une semaine ou deux. »

L'homme réfléchit.

« Avez-vous déjà été à Berlin? Bon. Préparez-vous à partir bientôt. Vous descendrez dans un des meilleurs hôtels. Je vous enverrai les trucs par petits paquets et dès que vous les aurez changés, vous me les renverrez en coupures américaines ou anglaises. Je ne ferai pas de nouveaux envois avant d'avoir reçu les vôtres. »

Mais il changea d'avis et Johnny reçut un nouveau plan comportant des instructions détaillées et des points de rendez-vous. Ces instructions devaient lui être plus fatales qu'il ne l'imaginait.

Il fut largement payé ce soir-là car, avant de changer l'argent de la Lower Clyde, il se livra à deux petits exploits qui donnèrent entièrement satisfaction à « Mr. Smith ».

XXVI

Johnny Time était un homme prudent, mais il arrive parfois aux hommes les plus prudents de parler inconsidérément. Celui-ci était bavard de nature; aussi fit-il des allusions mystérieuses à son nouveau patron et tira de sa poche des preuves sonnantes et trébuchantes de sa générosité.

Or, précisément à cette époque, il advint qu'un inspecteur de Scotland Yard pria Johnny de le suivre pour lui demander quelques explications à propos d'une escroquerie à la lettre de crédit, qu'on venait de découvrir dans la City. Conscient de son innocence, Johnny se prêta complaisamment à tous les examens et à tous les interrogatoires. Il était même prêt à collaborer avec la police et à fournir son opinion personnelle concernant le véritable coupable.

A l'issue de l'interview qu'on lui demanda à Scotland Yard, un troisième détective qui assistait aux conversations et qui n'avait encore rien dit se rapprocha de Johnny et se mit à lui poser à son tour quelques questions sur un sujet qui le touchait de très près.

« Un type a essayé de changer dans une banque de la City des billets de mille marks, dit-il. Son signalement vous convient tout à fait bien, Johnny....

— Qu'est-ce que c'est que ça, un mark, demanda candidement le dit Johnny.

— Ne te paies pas ma tête, mon vieux, dit le détective avec douceur. Tu sais parfaitement ce que c'est qu'un mark et je parierais gros que tu recon-

naîtrais de loin un billet de mille marks. Tu en as probablement quelques-uns à gauche. »

Johnny leva les bras en signe d'invitation.

« Fouillez-moi, allez, fouillez-moi!

— Non, ce n'est pas la peine. Mais écoute, Johnny, je vais te dire quelque chose. L'homme qui possède ces billets a fait un gros coup à Glasgow et il y a une récompense de cinq mille livres pour son arrestation.

— Je ne sais rien sur..., commença Johnny.

— Oh! je sais que la récompense ne t'intéresse pas; tu es au-dessus de ces choses. Et que représentent cinq mille livres pour un homme qui paie des impôts aussi élevés que toi? Seulement, ce serait de l'argent facilement gagné, Johnny. Tu n'aurais qu'à me dire : « Ça... et ça... et ça... » pour que la somme soit versée à ton compte, à la Banque d'Angleterre.... »

Johnny commençait à trouver cette conversation beaucoup plus intéressante que les précédentes, mais il n'en laissa rien voir. Il existe un code de l'honneur que respectent les voleurs honorables d'Angleterre. Mais Johnny n'était pas un voleur honorable; il n'en avait même jamais rencontré de sa vie. Il avait donc l'esprit assez libre.

« Tiens, j'y pense, Mr. Smallwood, dit-il. J'ai lu quelque chose à ce sujet dans une petite feuille de chou. Il a filé avec le gros gâteau, hein?

— Oui, avec le très gros gâteau, répondit le détective Smalwood, mais il ne pourra rien en faire : Pas une banque d'Europe n'acceptera de changer dix mille ni même cinq mille marks à un type sans lui poser un tas de questions très embêtantes. Je sais que tu as essayé d'en passer. »

Johnny protesta à nouveau avec véhémence.

« Bon, n'en parlons plus. Mais si tu peux nous fournir des renseignements qui nous permettent de le pincer, tu n'auras plus jamais besoin de travail-

ler. Fini le turbin.... La belle vie pour toujours! Penses-y! »

Johnny ne s'en fit pas faute en rentrant chez lui. Il avait toujours pressenti que son patron était un bandit de grande classe, l'un de ces types qui ne reculent devant rien, même pas devant le meurtre. Et pourtant, il ne serait peut-être pas difficile de le coincer dans sa voiture et, ce qui était plus important, de se tirer dès le début de la bagarre. La police pourrait encercler la bagnole, la forcer à s'arrêter. Tout ce que Johnny aurait à faire serait d'indiquer le rendez-vous. Cinq mille livres.... C'était une somme....

Il alla dans un salon de lecture public mais ne trouva dans les journaux du jour aucun écho sur le vol de la banque. Méticuleux, il alla feuilleter les collections d'un grand journal de Fleet Street. Le détective n'avait pas menti : la récompense était bien de cinq mille livres.

Pas à pas, feuille par feuille, il se mit à reconstituer d'après les numéros du journal qu'il consultait l'historique de l'affaire et il découvrit que le nom du cambrioleur était Daney. On ne l'avait pas découvert tout de suite et, en fait, on ne l'avait appris que récemment.

Daney... Daney.... Il se mit à fouiller dans sa mémoire. Non, décidément, il n'avait jamais rencontré de Daney. D'ailleurs, cela n'eût guère été possible. Il ne fréquentait que des gens de sa classe. Pourtant il se souvenait que pendant son dernier séjour en prison, un camarade de cellule lui avait parlé avec enthousiasme de Lew Daney et de sa munificence. Johnny tourna et retourna le problème dans sa tête pendant toute la nuit. Le lendemain, il prenait l'autobus pour Scotland Yard. Son entretien avec Mr. Smallwood et son supérieur dura deux bonnes heures. Tim Jordan assista à la conversation avec un vif intérêt.

« Quelque part, près de Barnet. Vous n'avez jamais entendu parler d'un immeuble loué par appartements et qu'on appelle la Folie Jennings? C'est curieux! »

Cowley hocha la tête.

« Tous les immeubles composés d'appartements sont la folie de quelqu'un, dit-il. Pour moi, je ne peux pas arriver à comprendre pourquoi tous les gens n'habitent pas dans une petite maison entourée d'un jardin. »

Tim ne fit aucun commentaire à propos de la Folie Jennings, mais se promit d'aller faire, le soir même, un petit tour dans les environs de cette bâtisse étrange et isolée.

Le crépuscule tombait lorsque Johnny Time sortit de Scotland Yard. Il demeura un instant sur le quai, hésitant. Allait-il prendre un autobus à Whitehall pour rentrer chez lui ou bien irait-il dire bonjour à l'un de ses amis qui travaillait dans le Strand? Il se décida pour Savoy Hill.

Il avait un rendez-vous avec Daney pour le lendemain soir, mais Smallwood avait décidé qu'il n'aurait pas besoin de revenir à Scotland Yard et que les derniers arrangements auraient lieu dans un petit bar de Holborn. Johnny Time se sentait léger et joyeux. Le chef constable Cowley lui avait fait un long discours sur la façon dont il faudrait employer son argent lorsqu'il l'aurait touché; il l'avait écouté respectueusement sans y prêter la moindre attention, ayant sur cette question des vues personnelles et très différentes, qui embrassaient un voyage à Paris, un pied-à-terre dans Shaftesbury Avenue et d'innombrables autant que plaisantes aventures.

Mijotant ces idées dans sa tête, il avait presque atteint l'angle de Savoy Hill lorsqu'une voiture arriva derrière lui et s'arrêta à sa hauteur le long du trottoir.

« C'est vous, Johnny? »

Mr. Time sursauta. C'était la voix du patron.

« Hello! bégaya-t-il.

— Montez, voulez-vous? »

La portière s'ouvrit à toute volée et Johnny se trouva nez à nez avec le canon d'un revolver automatique.

« Ne criez pas, ne faites aucun geste, n'essayez pas de fuir ou je vous abats. »

Johnny jeta un regard désespéré autour de lui. A quelques pas, un policeman réglait la circulation à l'angle de Savoy Hill; pourtant, il n'eut pas le cran de bouger.

« Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur?... commença-t-il.

— Montez. »

Johnny trébucha sur le marchepied et s'affala plus qu'il ne s'assit à côté du conducteur. Il haletait. L'homme se pencha et tira la portière qui se referma en claquant.

« Comment cela va-t-il à Scotland Yard? demanda-t-il, tandis que la voiture commençait à rouler le long du quai.

— Oui, vous savez, on m'a fait venir pour une affaire de fausse monnaie, dit Johnny qui avait hâte de prouver son innocence. Ils croyaient que j'en étais.

— Je sais, je sais.... Vous y êtes allé pour ça hier, mais pas aujourd'hui, Johnny. Avez-vous mon plan sur vous? »

Johnny sortit machinalement de sa poche le carton sur lequel étaient indiqués les rendez-vous de la semaine.

« Je vous avais dit de ne pas garder ça sur vous, mais de le conserver chez vous. Pourquoi avez-vous emmené ça à Scotland Yard?

— Vous savez, je l'avais comme ça, dit vaguement Johnny. Où allons-nous?

— Chez moi. J'ai à vous parler. »

Ils roulèrent pendant un bon moment sans échanger une parole. Puis Johnny donna libre cours à ses pensées et présenta sa défense.

« Vous ne vous imaginez pas que j'ai été à Scotland Yard à propos de vous, patron?

— Si, je l'ai cru, dit l'homme en ricanant. Vous êtes allé consulter la collection d'un journal hier, c'est là que je vous ai vu. Je me demandais ce que vous pouviez bien chercher là et je me suis approché de vous par derrière. Cinq mille livres! Bien entendu, j'ai rôdé autour de Scotland Yard toute la journée. C'est une belle somme, cinq mille livres!

— Oh! pour ceux qui en ont envie, dit Johnny Time, avec détachement. En ce qui me concerne, tout l'or du monde ne me ferait pas vendre un homme!

— C'est bien, çà, » dit l'autre.

Quand ils atteignirent Barnet, il faisait nuit noire. Le vent violent qui soufflait avait éteint le bec de gaz proche de la maison. La voiture s'engagea doucement sur la rampe inclinée qui conduisait au sous-sol.

Mary Grier, qui se tenait près de la fenêtre, dans sa chambre obscure, aperçut vaguement les feux de position de la voiture, puis ne vit plus rien. L'allée cimentée courait derrière le mur du jardin et la jeune fille ignorait tout du garage qui se trouvait au sous-sol.

Elle était prisonnière; la porte était fermée à clef, les fenêtres solidement barricadées sauf une, qui était pourvue de grilles. Martha étant sortie, avait probablement bouclé son protégé de la même façon.

Avant de s'en aller, elle ne lui avait pas doré la pilule :

« Il est dans un de ses mauvais jours aujourd'hui, mais ce sera fini vendredi. Alors, il faudra

que vous retourniez avec lui chez le notaire. Dès qu'il aura le pèze....

— Le pèze?

— Oui, l'argent quoi! avait repris la femme avec impatience, nous nous occuperons de lui. Ce sera la fin de vos ennuis, jeune fille. »

Mary eut une illumination.

« En somme, voilà pourquoi je suis ici. Vous voulez que je certifie qu'il est sain d'esprit?

— A peu près. S'il vient sans sa femme, qui est mentionnée dans le testament, le notaire va se mettre à chercher la petite bête et avant que nous ayons eu le temps de dire ouf, le testament sera annulé. J'ai vu les hommes de loi aujourd'hui, qu'est-ce qu'ils ont pu me cuisiner! A propos, connaissez-vous un type du nom de Stone? »

La jeune fille secoua la tête.

« En voilà encore un à qui il va tomber une fortune. C'est pourtant une crapule. Ils m'ont demandé si vous le connaissiez.

— Pourquoi le connaîtrais-je? demanda la jeune fille, surprise.

— Vous étiez descendue dans le même hôtel que lui la dernière fois que vous êtes venue à Londres. C'est notre notaire qui s'occupe aussi de ses affaires et il enquête de tous les côtés. Il y a une Mary Grier dans l'affaire et je pensais bien qu'il s'agissait de vous, n'est-ce pas? »

Martha cita l'hôtel dont il était question et Mary lui confirma qu'elle y avait bien séjourné, en effet.

« Je vais être obligée de vous enfermer pour la nuit, dans votre propre intérêt. Il va assez mal ce soir, mais il n'est pas dangereux. Sa crise se passera toute seule. »

Durant un long moment, lorsque Martha fut partie, Mary demeura assise près de la fenêtre. Une ligne de chemin de fer passait à l'horizon et de temps à autre, la nuit s'éclairait tout là-bas de pe-

tites lueurs mouvantes et fugitives. Quelquefois deux trains se croisaient et semblaient entraîner derrière eux leur fragile charge de lumière. Ce spectacle et celui de la lueur fantomatique qui avait passé sous la fenêtre et disparu derrière le mur fut la seule distraction de la soirée.

Elle se déshabilla et passa un vêtement de nuit, puis, lasse, glacée, elle se glissa dans son lit. Dix heures, puis onze heures sonnèrent.

Étendue, immobile, Mary repassait dans sa mémoire les événements qui s'étaient produits depuis l'entrée de Tim Jordan dans sa vie. Enfin, lourde de fatigue et de chagrin, elle se retourna vers la fenêtre.

Durant quelques secondes, son cœur cessa de battre dans sa poitrine. Derrière la vitre, elle entrevoyait vaguement la silhouette d'un homme qui se tenait sur l'étroite corniche située extérieurement, au niveau du plancher, et qui cherchait à tâtons la poignée de la fenêtre. Elle le reconnut instantanément, et bondit hors de son lit, les jambes coupées par la peur. C'était son mari.

« Allez-vous-en! Allez-vous-en, par pitié! » hurla-t-elle.

Elle vit qu'il secouait la tête. Puis, sans prendre aucune précaution, il creva le carreau d'un coup de poing. Des morceaux de verre brisé tombèrent jusqu'à elle.

« Tout va bien, dit-il d'une voix calme. J'en avais assez de ma chambre. »

Il se mit à arracher tranquillement les éclats de verre qui demeuraient fixés aux montants de la fenêtre et les jeta dans la cour. Quand cela fut fait, il se glissa adroitement dans la pièce par l'ouverture bien nette qu'il venait de pratiquer. Muette de terreur, elle le regardait sans pouvoir prononcer un mot.

« Cette vieille diablesse m'avait laissé tout seul....

C'est chic d'être aussi maigre, n'est-ce pas? On peut passer partout. Tout le monde n'aurait pas osé s'aventurer le long de cette corniche, j'ai failli me flanquer par terre une fois.... »

Il se dirigea vers la porte et tourna le commutateur. Son visage était mortellement pâle et ses yeux brillaient d'une sombre flamme.

« Que c'est moche! dit-il avec mépris en inspectant la chambre. Quand nous aurons de l'argent, vous habiterez une maison splendide, Mary, avec du marbre partout, et j'achèterai pour vous les plus fines soies des Indes, les plus beaux tapis de Perse.... »

Il s'approcha d'elle et lui passa le bras autour de la taille. Elle se raidit d'horreur.

« Depuis combien de temps sommes-nous mariés, mon ange? Il doit y avoir des années et je n'ai pas encore passé dix minutes en tête-à-tête avec vous.... »

Il lui prit le visage entre les mains — ces mains glacées qui la comblaient d'épouvante — et le tournant vers lui, il le contempla passionnément.

« Vous êtes adorable, dit-il, haletant. Je ne cesse de rêver de vous, la vieille folle ne vous l'a pas dit? »

Mary sentit qu'il lui fallait recourir à tout son sang-froid et rassembler ses forces. Elle se dégagea doucement.

« Sortons de cette chambre, dit-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas elle-même. On étouffe ici. Je ne suis pas assez intelligente pour ouvrir la porte. »

Elle eut le courage de sourire.

« Ce n'est pas de l'intelligence qu'il faut, c'est de la force, dit-il, la force d'un lion. »

Il examinait la serrure.

« La clef est de l'autre côté. Elle la laisse toujours dessus, de crainte de la perdre. »

Il se retourna vers elle, l'appela d'un geste, et, baissant la voix :

« Il y a une femme dans la maison. Je l'ai entendue crier. Vous pas? »

Elle saisit désespérément l'occasion.

« Si, dit-elle, moi aussi. Nous devrions aller la chercher, n'est-ce pas? »

Il la regarda longuement. Il ne pensait plus du tout à la porte.

« Je ne désire que vous, » dit-il.

A bout de ressources, elle passa devant lui, et, saisissant la poignée :

« Si j'en avais la force, je l'enfoncerais, » dit-elle.

Comme elle l'espérait secrètement, ce geste le ramena à la porte.

Il prit une chaise, l'envoya à toute volée au milieu du panneau. Dès la seconde tentative qu'il fit, celui-ci céda; alors il passa le bras dans la crevasse et elle entendit fonctionner la clef dans la serrure.

« Voilà, dit-il. J'aurais pu faire ça aussi pour sortir de ma chambre, mais elle ne me laisse aucun objet. Elle a même fait visser le lit au plancher. Quel vieux démon. Je lui couperai le cou un jour, ce sera drôle! »

Et, désignant le rais de lumière qu'on apercevait sous une porte voisine :

« C'est ma chambre, » dit-il.

Il donna un tour de clef et ouvrit la porte. Mais Mary était déjà au milieu de l'escalier.

« Mary, cria-t-il, furibond. Revenez, sale petite bête! Où allez-vous? »

Sans y voir goutte, elle volait littéralement dans l'obscurité, se rendant à peine compte qu'elle était pieds nus et qu'elle n'avait pour tout vêtement que sa chemise de nuit et un petit peignoir passé à la hâte lorsqu'elle avait aperçu Willie sur la corniche.

« Voulez-vous remonter! » hurla-t-il.

Sans même s'en apercevoir, elle avait atteint le rez-de-chaussée. Il lui eût été possible de fuir par la porte principale de la maison, mais elle songea qu'il

la chercherait d'abord par là et elle se rua dans l'escalier du sous-sol, qui aboutissait à un couloir dallé, terminé par une porte. Par chance, elle était ouverte. Mary la repoussa derrière elle, cherchant à tâtons la serrure. Comme le fou se jetait à son tour contre la porte, elle sentit un loquet sous ses doigts et fièvreusement, elle le poussa dans la gâchette.

Elle se trouvait dans un sous-sol qui était imprégné d'une forte odeur d'huile et d'essence; il y avait une voiture là, dont le moteur était encore chaud. S'avançant toujours à tâtons, elle reconnut au toucher une aile de l'auto, puis le poli de la carrosserie. Derrière l'auto, elle atteignit une surface rugueuse, qui devait être une porte en bois, l'entrée du garage. Elle chercha vainement la serrure.

En longeant le mur dans l'obscurité, elle tomba par hasard sur un commutateur qu'elle fit manœuvrer, illuminant le garage. Elle vit immédiatement la serrure de sûreté qui commandait la seconde porte, elle la tourna, poussa. La porte s'ouvrit. Mary se retourna alors pour jeter un dernier coup d'œil à la faible paroi qui la séparait du dément et aperçut un spectacle qui la glaça d'horreur.

Un cadavre gisait sur le sol du garage. Une vieille couverture recouvrait le bas de son corps mais sa poitrine et sa tête étaient nus. L'homme semblait la fixer de ses yeux mi-clos. Avec un hurlement d'épouvante, elle bondit vers l'air libre qu'elle devinait au haut de la rampe inclinée. En une seconde, elle fut sur la route.

Elle se mit à courir, éperdue; elle avait à peine fait quelques mètres lorsqu'une silhouette se détacha de l'ombre projetée par une haie. Un bras se tendit, une main se posa sur son épaule. Elle se recula en criant et en ébauchant un geste de défense.

« Je ne vous ferai aucun mal, » dit une voix.

Alors Mary Grier se laissa aller en arrière, évanouie. Car le bras était celui de Tim Jordan.

XXVII

Quand Mary reprit conscience, elle se trouvait dans une voiture inconnue, vêtue d'un épais pardessus dont les manches étaient beaucoup trop longues pour elle. Elle ne se souvenait plus de grand-chose, sinon de ce bras qu'on avait passé autour de son épaule.

Cette impression ne fut guère durable et elle sombra presque aussitôt dans une nouvelle inconscience avant de se réveiller dans un lit, un lit très étroit placé dans une chambre très simple. Près d'elle, une femme en uniforme d'infirmière était en train d'écrire sur un buvard, qu'elle maintenait en équilibre sur ses genoux.

Mary, encore à demi consciente, demeura immobile. Au bout de quelques minutes, elle vit la porte s'ouvrir. Tim entra, jeta un coup d'œil à sa montre, puis au lit. Il ignorait qu'elle avait repris connaissance. Elle l'appela. Il s'approcha vivement d'elle.

« Vous êtes à l'hôpital, dit-il. Vous allez très bien, malgré la belle petite secousse que vous venez d'avoir. Comment vont vos pauvres pieds? »

Elle ne put s'empêcher de sourire de cette question incongrue, mais elle en réalisa tout à coup, douloureusement, l'opportunité.

« Ils ne vont pas trop mal, je crois, dit-il. Ils sont un peu entaillés, c'est tout. Vous sentez-vous assez forte pour répondre à quelques questions? La police attend avec beaucoup d'impatience les renseignements que vous pourriez lui donner. Veniez-vous du bâtiment Jennings?

— Oui, je crois. »

Sa voix lui parut étrangement rauque.

« Pouvez-vous me dire rapidement ce qui s'est passé. Il y a plus d'une heure que vous êtes ici et nous n'avons encore rien pu faire. »

En fait, il n'y avait pas grand-chose à faire et Cowley ne l'avait pas dissimulé à Tim, lorsque celui-ci l'avait informé des événements par téléphone.

« Voilà à quoi votre histoire se réduit : la jeune fille a échappé à son mari et la police n'a pas à se mêler de cette affaire. Si elle peut nous signaler un fait irrégulier qui se serait passé dans le bâtiment Jennings, nous agirons. Même si l'homme est fou, nous n'avons aucun pouvoir tant qu'il ne commet pas d'excentricité dans la rue. »

Elle commençait à retrouver pleinement le souvenir des événements et elle put lui raconter la visite que son mari lui avait faite et la façon dont elle avait échappé. Par un curieux phénomène de mémoire, elle avait oublié le plus sinistre événement de sa fuite éperdue et ce fut seulement lorsqu'il la questionna sur le garage qu'elle se souvint.... Elle frissonna.

« Oh! balbutia-t-elle. Le cadavre! »

Il la regarda, étonné.

« Quel cadavre?

— Sur le sol.... Quelle horreur! »

Elle fut longue à se calmer. Enfin, elle put parler. Malgré son scepticisme, Cowley avait pris la précaution de mettre quelques inspecteurs à la disposition de Tim, dans les couloirs de l'hôpital. Tim les mit au courant de ce qu'il venait d'apprendre.

« Peut-être Miss Grier invente-t-elle cela de toutes pièces dit l'un d'eux. L'infirmière dit qu'elle est à bout de nerfs. Mais ça vaut quand même la peine d'être examiné de près. »

Tim bondit dans sa voiture et ils s'en furent tous vers l'obscur bâtiment Jennings. Tout ce que la po-

lice savait c'est qu'il était occupé par deux locataires et, notamment, qu'une certaine famille Scrummit habitait le rez-de-chaussée.

Tim appuya longuement sur le bouton inférieur correspondant à cet appartement, mais il n'obtint aucune réponse. Il allait en faire autant sur le bouton qui communiquait avec l'appartement du premier lorsque la porte s'ouvrit toute grande.

« Qui est là? Ah, c'est vous, mon garçon? »

Bien qu'il ne vît pas dans l'obscurité, il reconnut sa voix.

« Vous êtes bien la personne chargée de veiller sur le jeune Awkwright?

— Oui, qu'y a-t-il? »

Sa voix était rauque mais laissait percer une nuance de crainte.

« C'est bien le capitaine Jordan, n'est-ce pas? Vous avez vu Mr. Awkwright? Attendez une minute, je vais allumer. »

Elle rentra dans le hall à cet effet et ils la suivirent. A la lumière, Tim vit qu'elle était habillée comme si elle venait à peine de rentrer. Son chapeau ridiculement jeune était posé en arrière sur sa tête et un renard de prix pendait sur son épaule.

« Il est parti, dit-elle. Miss Grier — Mrs. Awkwright — aussi! Voulez-vous monter? »

Ils gravirent derrière elle les escaliers dépourvus de tapis.

« Regardez, dit-elle en arrivant sur le palier et en désignant la porte fracassée. C'est lui qui a dû faire ça. Dieu sait ce qu'il a pu faire d'autre! Il a dû entrer chez elle par la fenêtre. Il n'y a pas de traces de sang. »

Elle claquait des dents et était visiblement plongée dans une terreur panique.

« Il a dû tomber dans la cour. J'ai frappé chez les gens d'en dessous mais personne n'a répondu et je ne sais pas comment aller dans le jardin.

— Depuis combien de temps êtes-vous rentrée?

— Depuis dix minutes, dit-elle. J'étais allée au théâtre. Il n'a pu passer que par la fenêtre. »

Ils se livrèrent à une rapide inspection de la chambre. Tim aperçut les vêtements de la jeune fille sur une chaise et il en fit un paquet afin de les lui porter à l'hôpital.

« Elle est à l'hôpital, demanda Martha avidement. Est-elle blessée? L'a-t-il....

— Je l'ai trouvée dehors.

— Et lui, l'avez-vous vu?

— Non. »

Ils redescendirent l'escalier et frappèrent au rez-de-chaussée, mais leurs appels répétés demeurèrent sans réponse.

L'appartement était toujours aussi silencieux.

« Essayons par le garage, » dit Tim Jordan. Ils sortirent, découvrirent la rampe inclinée qui menait au sous-sol et se heurtèrent aux portes closes. L'un des inspecteurs prit alors l'empreinte de la serrure au noir de fumée, remonta dans la maison, et, avec une dextérité extraordinaire, fabriqua une clef. Celle-ci ne fonctionnant pas, il en refit une autre et cette fois triompha de la serrure. L'épaisse porte s'ouvrit devant eux.

Il n'y avait pas de voiture dans le garage, mais au milieu, sur le sol, gisait une forme recouverte d'un morceau de toile à sac.

« Voilà le cadavre, » dit l'un des inspecteurs.

Il souleva la toile et découvrit le visage de l'homme mort. Tim Jordan sursauta.

La vie conjugale de Mary Grier avait eu une fin brutale. Le visage qui venait d'apparaître était celui de Willie Awkwright.

XXVIII

Un long silence régna dans la sinistre maison.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, dit enfin l'un des détectives. La jeune femme a bien accusé son mari, pourtant? »

Tim poussa un soupir et s'essuya le front.

« Tout ça ne me paraît pas très vraisemblable, dit-il. D'après Miss Grier, il se trouvait de l'autre côté de cette porte qu'il essayait d'enfoncer pendant qu'elle s'enfuyait du garage. »

Il se dirigea vers la porte; elle s'ouvrit dès qu'il eut tourné le loquet et il arriva dans l'étroit couloir dont la jeune fille lui avait parlé. Il le suivit, aboutit à une autre porte qui n'était pas plus verrouillée que la première. Grâce à sa lampe de poche, il découvrit immédiatement l'interrupteur et alluma. La pièce où il était était une cuisine.

Les méthodes de Lew Daney étaient immuables et ses itinéraires de fuite comportaient toujours la succession de la cuisine et du garage.

Il n'y avait rien dans cette pièce, sauf un poêle et les reliefs d'un repas hâtif visiblement préparé par un amateur : des assiettes grasses contenant encore des restes d'œufs au jambon, un verre, une bouteille de bière vide.

Tim s'en fut dans la pièce suivante, sorte d'office plutôt mal tenu, puis s'engagea, après avoir escaladé quelques marches, dans un petit hall parallèle au couloir d'entrée de la maison. Il donnait accès à trois pièces, toutes trois meublées et qu'on venait certainement d'habiter.

L'une d'elles l'intéressa particulièrement. Les fenêtres en étaient grillagées et le mobilier se composait d'un lit, d'une commode et de deux chaises. Des traces de poudre de riz et un bâton de rouge se trouvaient encore sur la commode et l'un de ses tiroirs contenait une paire de bas de soie noués ensemble. Un parfum exotique flottait dans l'air. Une femme venait de vivre là. Mais il ne trouva aucun autre objet, fût-ce même une brosse à dents, susceptible de dévoiler son identité.

Assisté de deux détectives et pendant que le troisième avait été téléphoner à Scotland Yard, Tim se livra à une inspection méticuleuse et méthodique de l'appartement, mais il ne découvrit plus qu'un paquet de cartouches pour pistolet automatique, non décacheté. Il fouillait à nouveau le bureau à tambour placé dans la salle à manger et dans lequel il avait fait cette trouvaille lorsqu'il se souvint de Martha. Elle devait attendre des nouvelles à l'étage supérieur. Il envoya l'un de ses hommes lui en porter, mais celui-ci revint en annonçant qu'elle avait disparu.

« Elle a dû nous suivre dans le garage, capitaine Jordan, dit-il. En tout cas, quelqu'un est passé après nous et a laissé la porte grande ouverte, car je suis bien sûr de l'avoir fermée en vous rejoignant. »

Peu de temps après cet incident, arriva un docteur accompagné d'une voiture d'ambulance. Il fit un rapide examen du corps. Awkwright avait été tué à bout portant de deux balles dans le dos.

« L'assassin est probablement venu par-derrière et l'a surpris sans qu'il ait le temps de se défendre.... »

Wheeler fut le premier homme de Scotland Yard qu'on vit arriver sur le terrain. Il émit tout de suite une théorie avec assez d'emphase. C'était également celle de Tim.

« Deux hommes ont été tués ici cette nuit. Miss Grier a vu le premier qui n'était évidemment pas son mari, puisque celui-ci vivait encore lorsqu'elle s'est enfuie du garage. Les deux balles qui ont supprimé Awkwright ont été tirées de l'autre côté de la petite porte sur laquelle il s'acharnait, je viens de les retrouver. Il devait faire trop de bruit au gré de notre ami le tueur, qui l'a descendu sans pitié. Quel était l'autre homme? C'est à nous de le découvrir.

— Et de découvrir aussi la femme, suggéra Tim.

— Quelle femme? demanda Wheeler.

— Il est évident que Mrs. Daney a habité ici et qu'elle était enfermée dans la chambre aux fenêtres grillagées. »

Wheeler examina la pièce.

« En tout cas, elle est partie volontairement et sans qu'il ait été nécessaire de lui faire violence. Le lit est fait et les tiroirs ont été vidés sans hâte. Elle n'a pas essayé de se sauver. Le bâton de rouge que vous avez trouvé est ancien, presque usé; l'un des bas est craqué et la paire a été mise au rebut.

— N'y a-t-il pas de marque de blanchissage, » demanda Tim.

Wheeler sourit.

« On voit bien que vous ne connaissez guère les femmes. Les bas sont la seule chose qu'elles ne confient presque jamais à une blanchisseuse. Non, ceux-ci sont complètement usés et inutilisables à tous points de vue. Nous n'en tirerons rien, pas plus que de n'importe quels bas.

Le lendemain, dans la matinée, Wheeler se rendit à l'hôpital et interrogea Mary Grier. Elle était tout à fait remise et elle apprit avec calme la mort de son mari. Quand il lui demanda si ce n'était pas lui qu'elle avait vu, étendu dans le garage, elle secoua la tête.

« Non, ce n'était pas lui. »

Il lui suggéra qu'elle pouvait être victime d'une défaillance de mémoire, mais elle demeura très nettement affirmative.

« J'ai parfaitement vu le cadavre d'un autre homme, j'en suis certaine. »

Elle ne put donner de la voiture qu'elle avait également vue qu'une vague description, mais elle leur fournit par contre un important renseignement. Elle s'était toujours levée de très bonne heure pendant son séjour dans l'immeuble Jennings et elle avait passé le plus clair de son temps à la fenêtre. La veille, de très bon matin, elle avait vu une Rolls passer derrière le mur.

« Une Rolls? répéta Tim pensivement. Ca me dit quelque chose.,.. Qui la conduisait? »

Elle n'avait pu distinguer le conducteur et elle n'était même pas certaine que la voiture sortait du garage.

« D'où vouliez-vous qu'elle vienne? L'avez-vous vue rentrer?

— Non, » dit-elle.

Elle compléta ce renseignement d'un autre plus significatif encore. Le spider était ouvert comme s'il contenait des bagages. Elle avait vu la voiture entre six et sept heures du matin. C'était une machine splendide qui paraissait neuve.

« J'y suis, s'exclama Tim en regardant Wheeler. C'est la voiture de Mrs. Daney, je la connais, je l'ai vue en Écosse. »

Wheeler fit un geste d'impatience.

« Que diable ne m'avez-vous dit cela plus tôt, capitaine Jordan! J'aurais fait une enquête auprès de tous les garagistes. Enfin, peut-être n'est-il pas trop tard. Elle a dû garer sa voiture quelque part et il n'y a pas tant de femmes qui se trimballent en Rolls. Avait-elle l'air pressée?

— Non, dit Mary.

— Hum! murmura Wheeler. Ça ne ressemble

pas beaucoup à une fuite, cette histoire. On dirait plutôt.... Avez-vous vu les bagages? C'était peut-être un ballot?

— Je n'en sais absolument rien. Je n'ai vu que le spider à demi ouvert et c'est parce que la ligne de la voiture en était déformée que je l'ai remarqué. »

Le premier soin de Wheeler avait été de faire publier dans la presse un signalement détaillé de Martha et les premières éditions du soir la priaient de bien vouloir se présenter au quartier général de la police. Cet appel n'obtint aucune réponse. Tim, en se renseignant auprès du notaire, apprit que le jeune Awkwright avait en banque un compte très important dont le montant, atteignant près de huit mille livres, avait été retiré la veille par Martha. Cependant, on ne retrouva pas un centime, ni dans la maison, ni dans les poches du mort.

De plus, il fut tout aussi impossible de retrouver les effets personnels de Martha. Elle devait évidemment avoir préparé sa fuite de longue date afin d'être prête à parer à l'écroulement de ses projets.

Le notaire expliqua bien des choses à Tim.

« Elle a dû se faire un joli magot en gardant ce garçon. Le vieil Awkwright était d'une extraordinaire générosité avec son fils. Il prétendait qu'il était parfaitement sain d'esprit et tout à fait capable de gérer sa fortune, héritage de sa mère. Martha s'est copieusement servie et c'est pourquoi vous aurez du mal à la retrouver. »

Tim rentra au Carlton dans l'après-midi, très fatigué. Il prit son bain et il était en train de fermer les rideaux de sa chambre pour se coucher lorsqu'on lui apporta un télégramme. Il le lut et demeura médusé.

« Je reviendrai demain. J'aimerais vous voir, » disait ce télégramme, qui émanait de Mrs. Daney et était daté de Paris.

XXIX

Elle vint le voir comme elle le lui avait annoncé, le lendemain dans l'après-midi. Elle était fraîche, affable, très en beauté et nullement embarrassée.

« J'ai peur de vous avoir donné beaucoup de mal en vous téléphonant l'autre nuit, » dit-elle avec affectation.

Elle se tenait devant la glace de son fumoir et s'examinait d'un œil critique.

« Vous savez, la vérité est toute simple. Lew est stupidement jaloux et il venait de découvrir l'une de mes anciennes liaisons. Et puis il était mécontent que je vous aie raconté tant de choses.... »

Tim la regardait, sinon avec admiration, du moins avec intérêt.

« Je suppose que vous parlez de votre cher mari?

— Evidemment! Il était furieux que je vous aie parlé de mon séjour à Severn et je reconnais que j'ai été impardonnable. Mais j'étais terrifiée. Il pique parfois des colères folles. Nous nous sommes d'ailleurs réconciliés dans la nuit.

— Et c'est sans doute pour cela qu'il vous a enfermée dans l'immeuble Jennings? »

Elle le considéra un instant sans répondre.

« Ne dites pas de bêtises. Je n'ai jamais été enfermée. J'aurais pu m'en aller à ma guise.

— Et c'est aussi pour cela que vous hurliez? On vous entendait dans toute la maison. »

Elle serra les lèvres.

« Vous inventez, Jordan. Je suis partie de mon plein gré, il y a quelques jours.

— Il y a deux jours exactement. Vous avez juste eu le temps d'aller à Paris et de me télégraphier. Et maintenant, Mrs. Daney, peut-être pourriez-vous me parler un peu des deux hommes morts?

— Des deux... hommes... morts?... »

La main qu'elle avait posée sur la table tremblait.

« Je ne comprends pas.

— Les deux hommes morts qui étaient dans le garage. L'un d'eux a disparu et on a retrouvé l'autre, le jeune Awkwright. »

Son regard stupéfait prouva à Tim qu'elle n'était au courant de rien.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez.... Je n'ai jamais été à... à l'immeuble Jennings. »

Il fut surpris de sa volte-face mais ne put s'empêcher d'admirer sa présence d'esprit. Seul son aveu prouverait qu'elle s'était trouvée là : personne ne l'y avait vue : rien ne pouvait la rattacher à l'immeuble Jennings.

« J'ai voyagé dans le pays avec ma voiture; j'ai quitté Lew le lendemain de notre petite discussion. Puis je suis allée à Paris il y a deux jours, comme vous l'avez dit. »

Tim ricana.

« Vous avez l'esprit vif, Mrs. Daney, dit-il. Vous saviez qu'il nous serait facile de découvrir l'heure de votre arrivée à Paris. Vous veniez de l'immeuble Jennings. Maintenant, qui était cet homme? »

Elle regardait par la fenêtre et pas un trait de son visage ne bougeait.

« Racontez-moi des histoires épouvantables, dit-elle. J'adore ça. Vous parliez de Mr. Awkwright? Ce doit être le jeune, le fou. Et l'autre? »

Elle devait être avide d'informations, mais pensait qu'il était bon de feindre l'indifférence. L'histoire des deux hommes morts l'avait secouée, secrètement terrifiée aussi.

Il était clair comme le jour qu'elle ignorait tout de ces deux meurtres; ils avaient sans doute été commis après son départ. Tim avait l'impression que ses propos avaient désagréablement troublé d'aimables projets qui ne faisaient nulle place à la tragédie.

« Je vous ai ennuyée? » la nargua-t-il.

Elle secoua lentement la tête.

« Rien ne m'ennuie. D'ailleurs, je n'en crois pas un mot. Comme tous les flics, vous mentez facilement....

— Pourquoi hurliez-vous? » demanda-t-il.

On eût dit qu'elle n'entendait pas cette question.

« Vous battait-il?

— Si l'on me battait, je ne hurlerais pas, je tuerais. Je n'ai pas précisément un caractère d'ange. Mais qui était l'autre homme?

— Je ne sais pas. Je croyais que vous m'aideriez à le découvrir. Y avait-il un autre homme dans la maison? »

Elle ne répondit pas.

« Peut-être est-ce le jeune Awkwright qui l'a tué, dit-elle au bout d'un moment. Il était complètement fou. C'est lui qui a tué Jelf, vous l'avez sans doute appris par les journaux? »

Il la regardait et discernait la lutte qu'elle livrait en elle-même pour ne plus songer au mystère du garage. Il lui vint en aide sans le vouloir.

« Vous m'avez dit qu'il était jaloux.

— Qui ça? Lew? Naturellement il l'était! D'un ancien soupirant que j'aurais pu épouser. »

Elle évitait son regard et il devinait qu'elle se raidissait.

« Connaissiez-vous Harry Stone? »

Elle lui jeta un rapide coup d'œil.

« Harry le Larbin? Oui, je l'ai rencontré, pourquoi? C'est un vieil ami à moi. C'est de lui que Lew était jaloux.

— Vous l'avez vu à Londres? »

Elle essaya de le regarder en face, mais n'y parvint pas.

« Oui, une ou deux fois, dit-elle. J'avais une lettre de lui l'autre jour : il a été malade. Lew a trouvé la lettre et en a fait tout un plat!

— Ah! oui? Alors, il a été malade?

— Oui. Il m'a dit qu'il allait devenir très riche et que, s'il mourait, il me laisserait des tas d'argent.

— Tout, peut-être? » dit Tim.

Elle lui jeta à nouveau un rapide regard soupçonneux.

« Je ne sais pas s'il me laissera tout, mais certainement beaucoup. Quand Lew a lu ça, il est devenu enragé. Il s'est dit qu'un homme ne me laisserait pas tant d'argent si... enfin, vous savez ce que peuvent imaginer des gens comme Lew. Je ne sais pas ce que je dois faire et voilà pourquoi je suis venue vous voir. Je tiens beaucoup à l'avis d'un homme tel que vous. »

Elle ouvrit son sac, en tira une longue enveloppe et lui tendit le feuillet qu'elle contenait.

« Il m'a envoyé ceci et m'a demandé si je voulais le garder ou le remettre à mon notaire. »

Tim prit le feuillet, puis regarda la femme, qui ne broncha pas. Le document était simple : « Si je meurs, je lègue tout ce que je possède à Millicent Jane Lessford. »

« Qui est-ce?

— C'est moi, » dit Mrs. Daney avec calme.

Il regarda à nouveau le feuillet.

« Je ne vois pas le nom de Daney.

— Ce n'est pas le mien non plus, dit-elle froidement.

— Ah! bon... Je comprends.... »

Tim examina la signature et les noms des témoins.

« Ce sont les deux femmes de ménage venues pour nettoyer l'appartement, » expliqua-t-elle.

Le nom de famille de Mr. Stone était orné d'un paraphe. Cette signature était caractéristique. Tim avait la mémoire des écritures et il se souvenait d'une signature toute pareille qu'il avait vue sur la pièce officielle destituant le Larbin de son poste et le chassant de la police rhodésienne.

« C'est peut-être bien la sienne, » dit-il pour la taquiner.

Elle sourit.

« Oh! c'est la sienne, pauvre type!

— Que lui est-il arrivé?

— Je ne sais pas. Il n'a pas voulu me le dire. Quelque chose le tracasse terriblement.

— Vous l'avez donc vu? demanda vivement Tim.

— Oui, il y a deux jours. C'est pourquoi je suis allée à Paris. Nous sommes revenus ensemble.

— Il est sans doute venu réclamer sa fortune, demanda Tim sèchement.

— Pourquoi? On le recherche. Deux plaintes sont portées contre lui. Tant que ce ne sera pas arrangé, il n'ira pas se jeter dans les pattes de la police. »

Il attendait quelque chose de plus, mais elle paraissait être au bout de son rouleau.

« Ainsi, vous êtes venue pour établir que vous hériteriez d'Harry le Larbin s'il lui arrivait malheur? »

Elle haussa les épaules.

« Je disais ça en passant. Je suis surtout venue pour vous voir, mon amour! »

Ses yeux pétillaient gaiement et lorsqu'elle souriait, Mrs. Daney était vraiment une adorable femme.

« Arrière, tentatrice! s'exclama-t-il en riant. Je ne veux pas donner à Lew de nouveaux motifs de jalousie. Pauvre Lew!

— Pourquoi « pauvre »? demanda-t-elle.

— Perdre une femme aussi jolie et aussi fidèle alors qu'elle est sur le chemin de la fortune.... Maintenant, je crois que vous feriez bien de filer à Scotland Yard. Ils ont des tas de choses à vous demander. »

Elle ramassa son sac avec un léger sourire.

« Ça, je m'en fiche! dit-elle. Depuis des années, mon principal passe-temps a été d'intriguer les policemen gâteux! »

XXX

Elle laissa Tim passablement intrigué, mais cependant pas tout à fait intrigué. Elle ne savait pas, il était impossible qu'elle sût.

Il avait consulté sa fiche à Scotland Yard; elle n'avait jamais fait de prison, mais avait frisé le châtiment, ayant comparu dix ans auparavant devant un jury d'Old Bailey qui ne l'avait acquittée que par sentimentalité. Et rencontrer de la sentimentalité chez les jurés d'Old Bailey, cela n'arrive pas tous les jours.

Il est impossible de passer totalement inaperçu à Londres ou dans une grande ville. Des gens vous voient, puis vous oublient, mais quelque détail particulier tel qu'une chaîne de montre, un pantalon gris assorti au pardessus ou toute autre particularité vestimentaire frappe toujours un observateur, même inconscient et dénué de mémoire. L'intérêt, en s'éveillant, fait généralement fonctionner cette mémoire paresseuse.

Personne n'imagine à quel point Scotland Yard peut s'attacher aux affaires qu'elle cherche à démêler. Quand un important événement ou un meurtre sensationnel se produisent, on raconte régulièrement dans les journaux que ses chefs sont en conférence, soit sur le lieu du crime, soit dans leur bureau des quais; leurs déplacements, leurs actes, leurs pensées et leurs réflexions sont largement commentés et leurs photographies remplissent les premières pages des quotidiens. Puis, lorsque

l'affaire se termine, soit par l'arrestation de l'assassin, soit par un échec, Scotland Yard rentre dans l'ombre et le public a tout lieu de supposer que ses agents retombent dans une molle quiétude en attendant qu'une affaire retentissante vienne les en sortir et secouer à nouveau l'imagination populaire. C'est en quoi le public se trompe.

Car ces conférences ne sont pas intermittentes; elles ont lieu en tous temps, de jour et de nuit; elles n'ont pas seulement pour but d'élucider les grands crimes, mais aussi les plus simples délits. Les enquêteurs palabrent de la même façon, se déplacent autant, font des rapports qui constituent un dossier, puis un autre. Nul ne le sait à l'extérieur. Et personne, hors les habitués de cet imposant bâtiment, ne peut se faire une idée de l'activité qu'on y déploie.

Le dossier d'Harry le Larbin s'était ainsi considérablement développé, la juxtaposition d'un pardessus vert et d'un pantalon gris ayant servi de base à nombre d'enquêtes. L'employé de la consigne, le portier de l'hôtel, le domestique-cireur et chasseur dans ledit hôtel avaient apporté chacun leur pierre à l'édification de ce dossier et tous avaient insisté sur le pardessus vert et le pantalon gris.

Un chauffeur de taxi se souvint à son tour de leur aspect commun; un agent de police de Hampstead Heath les avait vus passer sous un réverbère et en gardait nettement le souvenir, en dépit du temps qui s'était écoulé depuis. C'est alors qu'un détenu de Wandsworth Prison, qui accomplissait la première de ses trois années de détention, demanda à déposer. Cette déposition fut envoyée à Scotland Yard et quoique les pièces de ce genre soient habituellement sujettes à caution — les prisonniers s'ennuient tellement qu'ils ne ratent pas une occasion de raconter des histoires pour rompre la monotonie de leur existence, — le chef constable

Cowley en prit connaissance, se gratta la tête et proféra un juron.

« Voyons les rapports, dit-il ensuite. Quand cet homme a-t-il été condamné? Quelle est la date de son cambriolage? »

« Cet homme » avait pénétré par effraction dans une maison située sur la route de Spaniards à Highgate. Il y avait volé un peu d'argenterie et on l'avait arrêté huit jours après, à la suite d'une indiscrétion commise par une dame de ses amies.

On apporta le dossier et Cowley l'examina.

« Il dit la vérité. C'est cette nuit-là qu'Harry à disparu! »

En quelques mots, l'homme racontait dans sa déposition qu'en sortant de la maison où il venait de prendre de l'argenterie, il avait vu sur le trottoir un homme qui attendait visiblement quelqu'un. L'ayant pris pour un détective à sa carrure, il s'était immédiatement dissimulé derrière une haie. Cette haie récente n'était pas fort épaisse et il distinguait facilement l'homme à travers les branches. Il avait vu une auto arriver doucement, roulant sans phares avec ses seuls feux de position allumés; ceux-ci lui avaient cependant permis de distinguer le pardessus vert et le pantalon gris de l'homme quand il était monté dans la voiture. Comme elle passait lentement devant lui, il avait entendu le conducteur et l'inconnu causer, mais il n'avait pas compris ce qu'ils disaient ou ne s'en souvenait plus.

Le type à carrure de détective qui était monté dans l'auto ne portait aucun bagage.

Il pourra sembler bizarre que « cet homme » ait cru devoir signaler à la police un fait de si mince importance, mais il ne faut pas oublier que les prisons sont des nids à cancans et que les enquêtes soigneusement menées entre leurs sombres murs demeurent rarement sans résultat.

Tim lisait, dans son fumoir du Carlton, lorsqu'il fut appelé téléphoniquement de Scotland Yard.

« Voulez-vous venir me voir immédiatement? lui demanda Cowley. J'espère vous amener à une meilleure opinion de nous. »

Tim affirma qu'elle était déjà excellente, mais il exagérait un peu. Il partageait avec tous les policiers qui n'en font pas étroitement partie un mépris enjoué pour la légende qui veut que Scotland Yard soit infaillible. A dire vrai — et il ne s'en cachait pas, — il était venu en Angleterre avec la certitude que son expérience et ses méthodes personnelles seraient du plus grand secours aux gens du quai et rajeuniraient sensiblement un système moribond.

Son respect n'avait pas grandi lorsqu'on avait, dès son arrivée, refusé si cavalièrement ses services. Il le reconnut d'ailleurs avec amertume lorsqu'il fut assis, un peu plus tard, dans le bureau de Cowley et devant les fiches très documentées qu'on étala autour de lui.

« Voilà, lui dit Cowley, les faits et gestes d'Harry le Larbin. Il a quitté l'hôtel — voilà l'heure et la minute précises — et il est allé porter sa valise à la consigne, puis il s'est rendu à Hampstead Heath, où il est arrivé à dix heures trente-sept. Il est monté dans la voiture de Lew Daney. A cet endroit — il montra un point sur une carte — un chauffeur a vu la voiture arrêtée au bord de la route, à onze heures sept. »

La carte portait une petite croix et non loin de ce signe, un petit cercle bleu, irrégulièrement tracé.

« Là se trouve un lac, dit Cowley. On peut y louer des barques, en week-end et les jours de fête. Il y a même parfois sur ce lac des courses de canots à moteurs. La dernière fois que notre voiture a été aperçue, elle se trouvait ici, — il indiqua un point C. — Le conducteur était seul et il s'est produit un incident assez singulier. La route était glissante;

arrivant à bonne allure, le chauffeur ne vit probablement pas le signal d'un policeman qui lui enjoignait de ralentir pour laisser passer une autre voiture au croisement. Quand il aperçut celle-ci, il bloqua ses freins et fit un magnifique tête à queue qui le remit dans sa direction après un tour complet sur lui-même. L'agent s'avança vers lui, mais il ne l'attendit pas et repartit à toute vitesse. L'agent jure qu'il n'y avait qu'un homme dans la voiture. Il a donc dû ariver quelque chose à l'autre dans l'intervalle et ce ne peut être qu'à cet endroit — il désigna la croix et le cercle bleu. — Si nous avions possédé tous ces éléments au lendemain de l'affaire, nous tiendrions notre homme. Mais personne ne voulait s'intéresser à Harry le Larbin avant qu'il n'héritât. Eh bien? Que pensez-vous de Scotland Yard, maintenant?

— Je salue jusqu'à terre, dit Tim. Avez-vous retrouvé sa trace ensuite? »

Cowley secoua la tête.

« Non. Nous nous sommes mis en rapport avec la police du comté et celle des comtés environnants. A moins que le conducteur de la voiture ne se soit cassé la figure, nous n'en entendrons plus parler. Après l'incident que je vous ai raconté, il a pris la grande route du Nord et il s'est perdu dans la circulation intense qui y règne nuit et jour. »

Cowley replia la carte et la remit dans son enveloppe.

« Ainsi, Mrs. Daney est revenue, munie d'un testament en règle! C'est intéressant. Cette petite goulue aura bientôt besoin d'argent....

— Elle en a. Ils n'ont tout de même pas dépensé....

— Ils ont tout perdu, oui! Nous avons trouvé le plus gros dans l'immeuble Jennings. Nous avons trouvé les armes et près de cent mille livres dans le faux plancher du garage à Severn. Nous avons

trouvé une autre somme considérable à Clench House, également sous le dallage du garage. La dalle qui fermait sa cachette se soulevait facilement et pourtant il n'a rien emporté. Ca ne vous paraît pas bizarre :

— Dans le temps, cela m'eût paru bizarre, dit Tim énigmatiquement, mais plus à présent. Et où allons-nous maintenant, chef?

— Nous sommes déjà partis, répondit Cowley avec un sourire sarcastique. Nous sommes partis avec des grappins, des dragues, et j'ai comme une vague idée que nous n'allons pas trouver quelque chose de très joli.... »

La « chose pas très jolie » ne fut trouvée ni ce jour-là, ni le lendemain, ni par la police, mais quelques jours plus tard, par le remous d'un canot automobile qui la fit remonter à la surface. Le conducteur du canot l'aperçut, puis elle s'enfonça de nouveau sous les eaux. Il refusa de « la » revoir quand la police l'amena enfin au grand jour.

XXXI

Tim Jordan revint au Carlton, un peu démonté par la confirmation de tous ses soupçons. Il trouva le temps d'aller à la maison de santé où avait été transportée Mary Grier et fut un peu inquiet en apprenant qu'elle était sortie; il la croyait seule, mais il fut soulagé quand on l'informa qu'un inspecteur la suivait.

Cowley vint le voir à son tour.

« Voici la fin d'une longue enquête, dit-il. Mais croyez-vous que Mrs. Dancy soit au courant? Personnellement, je ne le pense pas. Et cependant il s'est produit quelque chose de bizarre cette semaine, quelque chose qui dépasse mon entendement.

— L'avez-vous vue? » demanda Tim.

Le chef constable sourit.

« Vous ne supposez tout de même pas qu'elle habite à l'adresse qu'elle vous a donnée, non? (Il y avait du sarcasme dans sa voix.) Elle doit être tapie quelque part dans les environs et j'espère la pincer un de ces jours. Je regrette de ne pas vous avoir donné un mandat d'arrêt. Maintenant, ce sera difficile....

— Plus que d'habitude?

— Oui. Il est pilote d'avion, le saviez-vous? En principe, nous avons barre sur tous les aérodromes et sur tous les avions qui décollent du terrain anglais. Mais n'importe quel champ un peu vaste et pourvu d'une grange peut servir d'aérodrome et l'achat d'un avion léger est aussi facile que celui

d'une petite voiture. On en trouve même d'occasion! Et n'oubliez pas qu'une grande partie du vol de la Lower Clyde Bank se composait de devises françaises, dont nous n'avons pas trouvé trace. A mon avis, il doit avoir vingt mille livres d'argent liquide et il peut aller loin avec ça. Je ne serais pas surpris qu'il ait déjà agi. Il doit d'ailleurs posséder des ressources que nous ignorons. »

Il expliqua à Tim que, depuis des années, Daney avait établi des dépôts en Ecosse et en Angleterre et qu'il avait probablement dissimulé dans chacun d'eux une grosse réserve d'argent en cas d'urgence.

« Ce ne sont peut-être pas des sommes énormes. mais elles sont certainement importantes. J'écrirai un de ces jours une brève biographie de Daney et tout le monde se fichera de moi parce que je l'appellerai un maître criminel. C'est cependant la description la plus exacte que je puisse donner de lui.

— Croyez-vous qu'il possède un avion, demanda Tim.

— Certainement, affirma le chef. Comment, Mrs. Daney eut-elle quitté l'Angleterre autrement, comment y serait-elle revenue? Elle aurait évidemment pu accomplir le voyage par le train et le bateau, quoique les services de la traversée soient particulièrement surveillés en ce moment et qu'il n'y ait humainement aucune possibilité qu'elle ait voyagé de cette façon. Deux de nos hommes, qui sont à Douvres, la connaissent fort bien; notre agent de Folkestone l'a arrêtée il y a quelques années, alors qu'on la soupçonnait de complicité dans l'une des plus pittoresques aventures de Lew, celle-là même qui l'a envoyé en Afrique du Sud. Non, elle n'a pas dû voyager par chemin de fer et il nous faut bien supposer que notre homme possède, sinon dans la région londonienne, du moins dans les environs, un beau petit « zinc » que nous finirons bien par découvrir. »

Cowley et Tim prirent le thé ensemble et le premier augmenta beaucoup les connaissances du second en matière de méthodes policières. Avant de le quitter, il lui fit même une recommandation.

« Si vous êtes un type raisonnable et si vous avez le désir de vivre jusqu'au jour où une mort naturelle et heureuse vous enlèvera aux joies terrestres, ne quittez pas votre hôtel après le coucher du soleil. S'il tient à avoir un homme au monde, c'est vous. Et vous savez pourquoi.... »

L'histoire de l'affreuse trouvaille faite dans l'étang de la Circular Road n'obtint pas un très grand retentissement. On avait retiré de l'eau le corps d'un homme, c'était tout. L'événement du moment qui fascinait les lecteurs était le mystère du garage. Un journaliste audacieux rapprocha la mort du jeune Awkwright de celle de son père et l'on exploita à fond le mystère de ces deux tragiques disparitions.

Tandis que l'inspecteur descendait, Cowley jeta un coup d'œil sur le journal du liftman et les deux hommes, parvenus au rez-de-chaussée, lurent ensemble les comptes rendus publiés par le quotidien.

« C'est presque exact, dit Cowley en tendant la feuille à Tim. Vous sortez?

— Je vais jusqu'à la maison de santé... commença Tim.

— Je puis vous éviter cette peine, dit Cowley. j'ai fait transporter la jeune femme en ville. »

Il sourit en constatant la visible consternation du jeune homme.

« Non, ne vous en faites pas, on ne l'arrête pas, et elle ne risque rien pour le moment. Mais elle peut avoir vu quelque chose dans la maison Jennings. Si elle est capable d'identifier notre fuyant ami, elle est en aussi grand danger que vous. Voilà son adresse : 307, Welbeck Street. Vous trouverez l'un de mes hommes à sa porte.

Mary était seule dans un petit salon de lecture lorsque Tim arriva, et jamais jeune femme en aussi parfaite santé n'avait séjourné dans cette clinique. Cependant, elle dut admettre qu'elle avait éprouvé un choc assez rude. Tim pensa qu'il lui serait désagréable d'évoquer sa pénible aventure et il évita le sujet jusqu'à ce qu'elle parlât elle-même de l'immeuble Jennings. Elle n'avait jamais vu les locataires du rez-de-chaussée et Martha ne lui en avait jamais parlé non plus. Elle avait pourtant perçu des hurlements et la façon dont elle les décrivit confirma le récit de Mrs. Daney.

« On eût plutôt dit qu'ils étaient poussés par colère que par crainte.

— C'étaient des hurlements de mégère, n'est-ce pas? » demanda Tim, et elle approuva.

La mort de son mari la surprenait davantage qu'elle ne la peinait.

« Je crois qu'il a toujours été un peu fou, dit-elle. Mr. Awkwright m'en a beaucoup parlé après notre mariage. »

Il apprit enfin quelques détails se rapportant à l'organisation et à la réalisation de cette singulière union.

« C'était inexcusable. J'avais pris soixante livres après avoir demandé à Mr. Awkwright s'il voulait me prêter cet argent. Ma mère était dans une situation désespérée, en proie aux huissiers. Ma jeune sœur allait être renvoyée de l'école parce que ses mensualités étaient impayées. Je ne voudrais pas accuser Benjamin Awkwright, mais j'ai l'impression qu'il a tout mis en œuvre pour me tenter. Lui qui ne laissait jamais traîner un sou, il s'est arrangé de telle sorte que, du jour où je lui ai fait ma confidence, je suis tombée partout sur de l'argent. Il y en avait sous les buvards, dans les tiroirs ouverts. A la fin, je succombai, au reçu d'un télégramme désespéré de ma mère.

« J'étais folle d'inquiétude. Je n'avais pas plutôt mis l'argent sous enveloppe qu'il s'aperçut de sa disparition et m'accusa à brûle-pourpoint. Je ne pus que lui rendre l'argent. Je vécus ensuite quatre heures épouvantables. Je me vis poursuivie; j'imaginai ma mère enfermée dans un asile de charité. Ce fut ce soir-là qu'il me fit sa proposition. Il avait un fils qu'il souhaitait marier. Il me dit que le jeune homme était malade et qu'il désirait seulement lui donner un compagnon. Il ne m'avait jamais dit qu'il avait des enfants.

— Vous avait-il mise au courant de la folie de son fils?

— Non. Je ne m'en suis aperçue qu'en revenant de la cérémonie. Mr. Awkwright m'avait promis qu'il tirerait ma mère d'embarras et me donnerait une somme importante — c'était exactement 300 livres. Il était tellement au courant de mes affaires que je me rends compte maintenant de sa bassesse. Toutes les lettres que ma mère m'envoyait passaient par son bureau et il devait les ouvrir et les lire. Je ne puis dire que j'ai bondi de joie en acceptant son offre, mais je l'acceptai. J'ignorais ce qu'elle signifiait. Si j'avais réfléchi une seconde, j'aurais compris qu'un homme aussi riche n'oblige pas sa secrétaire à épouser son fils lorsque celui-ci est complètement normal. Voilà toute l'histoire de mon mariage. Je ne suis jamais demeurée seule avec lui plus de cinq minutes. Il me terrifiait. Quel que fût le logement qu'il habitait, Mr. Awkwright prévoyait un appartement privé ou un petit cottage pour son fils. »

Il était évident, d'après ce qu'elle lui avait raconté, que Stocker — bras droit de Daney — ignorait tout de ces petites histoires de famille. Du moins en avait-il été ainsi jusqu'au jour où, dans une crise de démence, le fou avait poursuivi sa femme à travers les bois, le couteau à la main. Da-

ney, Stocker et Jelf avaient assisté par hasard à la scène. Daney, qui possédait au su de tous un cœur sensible, avait vu la jeune fille étendue sur le sol, évanouie; il en était devenu éperdument amoureux. C'était son genre. Il avait probablement exagéré la profondeur de son coup de foudre pour embêter sa femme.

La jeune fille ne pouvait guère le renseigner à propos de Daney qu'elle n'avait rencontré que deux fois sans le voir beaucoup; elle l'avait entr'aperçu au crépuscule, près de Clench House. Il avait toujours été bon pour elle et lui avait témoigné beaucoup de respect. Il avait même offert de payer les frais d'un divorce. Mrs. Daney n'avait peut-être pas tout à fait tort d'être en colère contre lui.

Tim quitta la maison de santé lorsqu'une infirmière lui eût fait remarquer qu'il avait excédé d'une heure la durée normale des visites. Il retourna en voiture jusqu'à l'immeuble Jennings, comptant y rencontrer Cowley ou Wheeler; mais il se heurta à un agent de service qui l'ignorait et ne l'autorisa pas à pénétrer dans une zone interdite au commun des mortels.

Quand il revint au Carlton, il rencontra Cowley qui en sortait.

« J'ai à vous voir, lui dit-il. Venez jusqu'à Scotland Yard. »

Ils longèrent les quais en silence et quand ils furent parvenus dans le bureau du chef constable, celui-ci lui tendit un télégramme qu'il prit dans un tiroir fermé à clef.

« Lisez. »

Le télégramme était daté d'Ostende et signé « Crimms ».

« C'est notre agent d'Ostende, » expliqua Cowley, saisissant le regard interrogateur de Tim.

Il était ainsi conçu :

« Ce matin à sept heures, trouvé dans les dunes

entre Westend et Nieuport le cadavre d'un homme. Tué à bout portant. Un revolver a été découvert à portée de sa main. D'après les papiers et la correspondance contenus dans ses poches, il s'agit d'un certain Harry Stone. »

« Harry le Larbin, s'exclama Tim stupéfait.

— Harry le Larbin, dit Cowley en grimaçant un sourire. Quelle mort providentielle, n'est-ce pas? Et Mrs. Daney qui détient son testament! Mes gens se sont fait dicter par téléphone la lettre qu'on a saisie sur son cadavre. Ai-je besoin de vous dire qu'elle était adressée à votre amie? »

Il sonna. Son secrétaire parut.

« Demandez à l'inspecteur Smith s'il a la lettre qu'on a trouvée sur le corps découvert sur la côte belge. »

Quand l'homme fut sorti, il demeurèrent un moment silencieux.

« C'est donc ça, murmura Tim. Et il se mit à siffloter.

— C'est ça, répéta Cowley. J'ai hâte de lire cette lettre. Elle n'était pas encore là quand j'ai quitté le bureau. Tiens, à propos, connaissez-vous un type qui s'appelle Johnny Time?

— Non.

— C'est un petit faussaire qui a fait partie une ou deux fois de bandes importantes mais qui s'en tient la plupart du temps à la confection de faux certificats pour les chauffeurs et les valets de chambre douteux. Je croyais pourtant que vous l'aviez rencontré. »

Alors Tim se souvint.

« Mais bien entendu! C'est le type qui voulait livrer notre homme. Il avait pris rendez-vous pour vous voir....

— Et il n'est pas venu, dit Cowley. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. En général, quatre-vingts pour cent des informateurs qui arri-

vent ainsi tout pleins de nouvelles disparaissent sans en avoir dit un mot. »

A ce moment, le secrétaire revint et déposa devant le chef constable une feuille de papier pelure. Cowley sortit ses lunettes, les mit sur son nez et lut :

« Ma petite chérie....

(« C'est notre Mrs. Daney, » dit-il).

« Je regrette de vous causer tant d'ennuis, mais je vous dois la vérité. Je ne puis plus vivre sans vous. Vous êtes fidèle à votre mari et je vous admire. Pourtant cette longue attente vaine me brise le cœur. J'ai fait récemment un gros héritage, ainsi que vous le savez et je vous institue ma légataire universelle. C'est mon unique et dernier vœu. J'espère que cet argent vous profitera plus qu'à moi.... »

« Suit une histoire brève, pittoresque et entièrement fausse de sa vie, dit Cowley en parcourant rapidement les lignes qui couvraient le restant du feuillet. Il s'étend sur les persécutions policières qui l'ont jeté dans la voie du crime. Voulez-vous que je vous la lise?

— Non, merci, dit Tim.

— Nous aurons l'original ce soir ou demain matin. Le post-scriptum vous intéressera davantage : « Je vous conseille d'aller voir le capitaine Tim Jordan, de la police rhodésienne. Il vous donnera de bons conseils, car c'est un honnête homme et je ne lui veux aucun mal, bien qu'il m'ait assez mal traité en Afrique du Sud. »

« Grand merci pour de si bons sentiments. » ironisa Tim.

Cowley enferma la copie de la lettre dans son bureau.

« Maintenant tout est prêt pour le dernier acte, dit-il. J'espère qu'il n'y aura pas d'accidents,

— Serait-ce à prévoir? »

Cowley baissa la tête.

« Nous sommes à un moment tragique de la vie de cet homme. Un meurtre de plus ou de moins n'est pas pour l'effrayer. C'est un tueur et il met en pratique ce vieux dicton criminel : « On n'est pendu qu'une fois ». La nuit tombe. Je vais vous donner un homme pour vous raccompagner.

— C'est parfaitement inutile, dit Tim. Je vais prendre un taxi à Whitehall.

— Vous allez le prendre ici, dit Cowley en pressant sur une sonnerie. Et vous attendrez dans ce bureau jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Je ne veux pas courir de risques inutiles cette nuit. Rentrez à votre hôtel, dînez et retrouvez-moi à Victoria. Nous prendrons le bateau de nuit pour Ostende, afin d'éclaircir le dernier petit mystère qui nous chiffonne encore tous les deux. »

XXXII

Le hall se remplissait de dîneurs lorsque Tim rentra au Carlton. Il prit l'ascenseur. Parvenu à l'étage auquel il habitait, il fit les quelque douze pas qui le séparaient de la porte de son appartement, entra et appuya machinalement sur l'interrupteur. Il entendit le déclic familier mais n'obtint aucune lumière. Il appuya sur le second interrupteur sans plus de résultat. Les plombs ont sauté, pensa-t-il.

Il y avait un autre interrupteur près de la porte de sa chambre à coucher. Il traversa la pièce dans les ténèbres et il levait la main pour chercher à tâtons l'interrupteur lorsque la porte du corridor, demeurée ouverte et par laquelle un peu de lumière pénétrait dans la chambre, se ferma avec un claquement sec. Il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Tim porta la main à sa poche-revolver et comme ses doigts se refermaient sur la gâchette de l'arme, une lueur fulgurante troua l'obscurité avec un grand fracas. Il sentit que quelque chose venait d'arracher le lobe de son oreille et, bien qu'il n'éprouvât aucune douleur, il eut la sensation d'une humidité en touchant sa joue.

Il sortait son revolver quand un objet l'atteignit en pleine figure et l'envoya rouler contre le mur. Une seconde lui suffit pour se reprendre. Il bondit et eut la chance d'agripper l'homme par l'épaule.

Il n'y voyait absolument rien; il se battait en aveugle, sauvagement, contre son agresseur qu'il

sentait muni d'autres armes que ses poings. En tombant contre le mur, il avait laissé échapper son revolver, et, tout en luttant, il tâtait le sol du pied pour essayer de le retrouver.

Perdant une seconde fois l'équilibre, il tomba contre la cheminée. A ce moment, l'homme tira deux fois au hasard, et, ouvrant la porte du salon, il sortit en la claquant derrière lui.

Tim se remit sur pieds, traversa la chambre en titubant et réussit à ouvrir la porte. Le sommelier qui passait vit son visage maculé de sang et faillit en laisser choir les plats qu'il portait.

« Une lumière, vite, » dit Tim.

L'homme se rua dans la chambre et saisit aussitot, par un heureux hasard, une petite lampe de chevet qui se trouvait sur le bureau de Tim. C'était la seule dont l'ampoule n'avait pas été enlevée. Les appareils d'éclairage fonctionnaient normalement dans la chambre à coucher et Tim put se rendre compte des dégâts qu'il avait subis.

Il lui manquait un petit morceau d'oreille, sa figure était affreusement tuméfiée et il avait, au-dessus de la tempe gauche, une coupure qui saignait abondamment sans toutefois être grave.

Une rapide enquête révéla qu'on avait vu sortir de l'appartement de Tim un gentleman en grande tenue de soirée, qui portait un léger pardessus sur le bras et un haut de forme sur la tête. Il avait descendu lentement l'escalier en allumant un cigare. Personne ne l'avait remarqué au rez-de-chaussée. Le spectacle d'un homme en habit n'avait rien d'exceptionnel au Carlton. Il était sorti dans Pall Mall. Ensuite on perdait sa trace. Un docteur appelé en hâte pansa les deux blessures de Tim et lui donna les conseils d'usage; mais celui-ci avait d'autres idées en tête que celle d'aller se coucher tranquillement. Il téléphona à Cowley chez lui et lui raconta ce qui s'était passé.

« Je m'y attendais, dit le chef constable. Vous avez été d'une imprudence folle en rentrant seul chez vous. Je verrai à ce que vous ne bougiez plus sans être accompagné d'un.... — Il hésitait, cherchant son mot.

— D'un garde du corps? suggéra Tim. Non, je ne crois pas qu'il m'en faille un. Il est loin maintenant.

— N'en croyez rien, l'interrompit Cowley. Il sait que vous êtes vivant et c'est une chose qui ne convient ni à ses intérêts, ni à sa sécurité. »

L'avertissement n'était pas vain. Tim dîna rapidement, fit sa valise et héla un taxi pour se faire conduire à Victoria. Le taxi fit le tour de Trafalgar Square, franchit l'arc de l'Amirauté et se trouvait au beau milieu du Mall lorsqu'une grosse voiture le dépassa puis le coupa brusquement en l'appuyant vers le trottoir. Le chauffeur de taxi se mit à hurler de violentes protestations et serra ses freins. Aussitôt, le conducteur de la grosse voiture fit feu à quatre reprises dans la direction de Tim, et avant que les spectateurs stupéfaits ou les agents de service eussent pu intervenir, il fila à toute vitesse dans la direction de Buckingham Palace et disparut. Quoique Tim fût indemne, l'attentat avait causé une victime. Un motocycliste qui suivait le taxi avait été renversé par la voiture de l'agresseur et gisait, évanoui, sur la chaussée. Il n'était pas gravement atteint comme on le sut peu après, mais sa machine était en miettes.

La police manifesta le désir de garder Tim aux fins de déposition, mais il fit part au commissaire de l'urgence des occupations qui l'appelaient auprès de Cowley. Tandis qu'il s'évertuait ainsi, un homme se fraya un passage au milieu de la foule, prit le commissaire par le bras et lui expliqua quelque chose à voix basse. Puis il se dirigea vers Tim et l'entraîna à l'écart.

« Tout va bien, capitaine Jordan. Je suis de Scotland Yard et le motocycliste qui vous suivait aussi. Mr. Cowley nous avait donné l'ordre de ne pas vous perdre de vue. Nous sommes comme ça une douzaine entre le Carlton et Victoria. »

Quelques minutes à peine avant le départ du train. Tim arriva en trombe à la gare. Le convoi roulait déjà lorsqu'il fit à Cowley le récit de ses aventures.

« Notre ami n'est pas malin, mais il travaille bien, dit celui-ci. Il n'est pas dans le train, mais je m'étonnerais qu'il ne nous attende pas à Ostende ou même à Douvres! »

Quand ils arrivèrent sur la côte, une heure et demie plus tard, Cowley s'entretint avec les agents de Scotland Yard qui assurent la surveillance incessante du port. Il n'était monté à bord personne qui correspondît au signalement de l'assassin, mais avant le départ du bateau, de nouvelles et minutieuses recherches eurent lieu. Le *Jean van Roebeck* fut fouillé de la proue à la poupe, au grand déplaisir des gens qui s'étaient installés pour la nuit.

Comme il quittait le quai, Cowley se confessa à Tim.

« J'ai peur, dit-il. Avez-vous déjà eu peur, capitaine Jordan? Si vous me répondez que non, vous mentirez.

— De quoi avez-vous peur?

— Je ne sais pas. Nous arrivons à l'épilogue d'une très grosse affaire et l'homme que nous voulons mettre dans le box des accusés comptera pour peu de chose votre vie ou la mienne. C'est bizarre. Tout en occupant une situation très importante et en étant officiellement inaccessible à la crainte, je suis sûr d'avoir une femme et des enfants qui apprécieraient sans doute les pompeuses funérailles que me ferait la police mais estimeraient aussi qu'elles

constitueraient une maigre compensation à la perte d'un bon époux et d'un bon père!

— Vous plaisantez, » dit Tim.

Cowley eut un plissement des lèvres.

« En partie, oui. Mais je suis persuadé que nous ne pincerons pas notre homme sans qu'il y ait du vilain. Je ne crois pas qu'il s'en tirera cette fois-ci, mais tout est possible. J'ai télégraphié au chef de la Sûreté belge et aux commissaires de tous les grands ports de la côte de Dunkerque à Ostende, de surveiller le passage des avions et j'ai appris qu'il existe vingt ou trente points d'atterrissage possible en pleine nuit. La côte est formée de plages de sable ferme et la marée sera favorable à trois heures. S'il a un complice en Belgique, il peut venir le prendre et l'emmener en Angleterre avant le lever du jour. S'il n'en a pas, il n'aura pas grand mal à envoyer l'avion dans la mer. »

Tim s'éveilla aux premières heures glacées de l'aube et alla sur le pont. Le débarquement se préparaît. La moitié des hommes qui attendaient sur le quai appartenaient à la police belge et leur chef reçut chaleureusement Cowley. C'étaient de vieux amis qui avaient travaillé de concert pendant la guerre.

« Ce suicide n'a rien d'extraordinaire, dit Mr. Poiccart. Nous n'avons pu découvrir le domicile de l'homme à Ostende mais il a dû y vivre quelque temps. Nous avons trouvé dans ses poches un vieux numéro de l'*Indépendance belge* et un journal français....

— Ils ont pu être achetés tous deux à Londres: c'est un raffinement qui ne me convainc pas. Avez-vous le revolver?

— Il est dans mon bureau, dit le Belge. Nous l'avons essayé et pour autant qu'on puisse en juger, il s'agit bien de l'arme du suicide. L'un des chargeurs était vide. Je ne peux rien vous dire de

plus, mon cher ami, puisque vous avez insisté pour qu'on ne touche pas au cadavre. Je l'ai laissé dans les dunes et je l'ai fait garder par quelques inspecteurs. J'ai simplement, comme vous me l'avez demandé, pris ses empreintes digitales. Je vous les montrerai à mon bureau.

— Je pense en avoir le double sur moi, » dit Cowley.

Au bureau central de la police, on étala sur une table la fiche d'empreintes digitales et le chef constable les compara avec celles que portait une fiche qu'il tira de son calepin. Tim, qui s'y connaissait un peu en bertillonnage, vit immédiatement qu'elles étaient identiques.

« Ouf! dit Cowley, il n'y a aucun doute. Que ce type est donc bête! N'a-t-il jamais entendu parler des empreintes digitales ou s'imagine-t-il que la police laissera passer une escroquerie aussi formidable sans enquêter?

— Ce n'est pas un suicide? demanda Poiccart, intrigué.

— Non, c'est un meurtre et il n'a pas été commis en Belgique. Le corps a déjà été vu par une jeune femme, dans un garage de Barnet. »

Dès qu'il fit jour, il alla sur place, accompagné de plusieurs agents et examina rapidement l'horrible dépouille qui gisait sur le sable.

Il contempla le cadavre pendant un long moment.

« Et voilà ce qu'il reste de ce pauvre vieux Johnny Time, dit-il enfin. C'était un pauvre petit voleur de rien du tout, qui a voulu jouer le grand jeu et qui a tout perdu. Il a été tué à bout portant, probablement dans la voiture qui le conduisait à l'immeuble Jennings. On l'a revêtu des habits d'Harry le Larbin et transporté ici en avion. Notre ami avait longuement mûri son plan, Jordan. Remarquez que les deux hommes étaient à peu près de la même taille. »

Il revint en hâte auprès du policier belge.

« On n'a aucune nouvelle de l'avion?

— Aucune. Mr. Cowley. Nos patrouilles surveillent la côte depuis trois heures. Elles ont bien entendu voler un avion très haut et il peut évidemment s'être posé quelque part; malheureusement, s'il a atterri sur une plage, il sera impossible de retrouver ses traces car la mer a monté depuis. Jusqu'à présent, on n'a donc rien vu. D'ailleurs l'avion en question est peut-être le courrier postal allemand qui suit la côte et ne pénètre à l'intérieur qu'à partir de Zeebrugge. »

Après avoir donné des instructions concernant le cadavre, les deux hommes revinrent à l'hôtel où Cowley avait retenu des chambres.

« C'est à Mrs. Daney de jouer, et je me demande si elle en profitera, » dit-il.

Un peu plus tard dans la matinée, les journaux anglais arrivèrent par l'avion de Londres et Tim les lut avec intérêt car la veille au soir, à onze heures, Scotland Yard avait communiqué à la presse un rapport complet sur la macabre découverte de l'étang de la Great North Road et sur ce qu'elle signifiait. Cowley téléphona plusieurs fois à Londres ce matin-là et il eut avec les représentants de la police belge plusieurs conférences, dont il fit part à Tim.

« Il n'y a aucune trace de l'individu à Londres et l'aéroplane qu'on a entendu passer à deux heures et demie ce matin n'était pas celui du courrier. Il a survolé Margate un peu avant deux heures, au moment où une patrouille de défense aérienne faisait des exercices de projecteurs. Il a été repéré mais est sorti aussitôt de la zone lumineuse. Ce n'était ni un avion militaire, ni un avion de ligne et il était si haut qu'on n'a pu distinguer son port d'attache, encore que le renseignement eût été de peu d'utilité. La contrebande est particulièrement

active en ce moment; les soieries, notamment, arrivent par ballots et peut-être s'agit-il d'un avion de fraudeurs. Les postes de la côte ont été alertés, mais on ne signale pas le retour de l'avion, ce qui signifie, jeune homme, que vous n'irez pas vous promener dans les dunes sans être accompagné par une paire de gentilshommes appartenant à notre ami Poiccart! »

Quand la mer se retira dans le courant de l'après-midi, le mystère de l'avion disparu s'éclaircit. Des pêcheurs signalèrent qu'ils avaient aperçu le gouvernail d'un avion à un mille et demi de la côte. La plage étant en pente très douce à cet endroit, il n'y avait guère plus de douze pieds d'eau à marée basse. On envoya immédiatement un remorqueur pour sauver l'aéroplane, ce qui ne fut pas aussi difficile qu'on se l'imaginait. On l'amena sans grande peine à terre.

En dehors du bris d'une hélice, la machine n'avait subi aucun dommage et l'expert qui l'examina exprima l'opinion suivante : on l'avait probablement lancé vers la mer d'un point exactement opposé à celui où on l'avait découvert.

Une inspection minutieuse du sable vint confirmer ces vues. Mais Tim, cependant, fit la plus intéressante des découvertes dans le fuselage de l'appareil. Il trouva sous le siège une petite mallette en cuir. La serrure forcée, on vit qu'elle contenait de nombreux accessoires de toilette à monture d'or ornée d'un monogramme.

« Cela appartient à Mrs. Daney. Elle devait savoir piloter, elle aussi. Donc, ils sont ici tous les deux.... »

Il était fort compréhensible que, dans l'obscurité, la mallette ait été oubliée. Sans doute Mrs. Dancy en possédait-elle une autre qui contenait ses bijoux, dont elle prenait un soin attentif.

De ville en ville, d'Aix-la-Chapelle à Bruges, le

mot d'ordre fut transmis de poste en poste et le grand appareil de la police belge se mit en branle. Il y avait quelque part, dans le pays, deux individus : l'un était trois fois meurtrier, l'autre était sa complice. Tous les hôtels reçurent immédiatement le signalement du couple.

« Ils pourraient évidemment passer en Hollande, dit Cowley. C'est une simple promenade en voiture. Mais j'ai l'impression qu'ils resteront dans les environs. Ils ne peuvent circuler qu'en train ou en voiture. Ils resteront où ils sont. Et ils sont à Ostende, j'en jurerais. »

Knocke, le port frontière, signala qu'aucune auto n'était passée en Hollande en dehors de celles qui accomplissent journellement le trajet d'un pays à l'autre. Les patrouilles de la frontière française firent un rapport similaire. A Bruges, il n'y avait rien à signaler. A Bruxelles, pourtant, c'était une autre histoire car dans une ville de cette importance, les recherches étaient forcément ralenties.

« Je resterai ici un jour de plus, dit Cowley. J'ai télégraphié qu'on m'envoie les papiers d'extradition et ils doivent arriver ce soir. »

Tim fit sa petite promenade hygiénique dans les dunes avant le dîner et il s'amusa — tout en s'en irritant un peu — d'être le centre d'une telle troupe de policiers, si évidemment policiers malgré leurs vêtements civils que les bons bourgeois d'Ostende le considéraient comme un dangereux animal en train de prendre le frais.

Il dîna avec Poiccart et Cowley dans le salon qu'ils avaient retenu à l'hôtel. La saison n'était pas encore commencée, seuls deux ou trois hôtels étaient ouverts et cela simplifiait beaucoup, comme l'expliqua Poiccart, la tâche de la police.

Il existait toutefois un grand nombre de pensions de famille dont les tenanciers, s'ils étaient légalement obligés de déclarer l'arrivée de tout étranger,

étaient fort disposés à oublier cette importante formalité moyennant un petit souvenir supplémentaire des intéressés.

Les deux policiers se retirèrent à onze heures et Tim s'installa pour écrire une lettre. L'hôtel était silencieux; le seul bruit perceptible était celui de la marée montant à l'assaut de la plage.

La chambre de Tim donnait dans le salon. Il en était au milieu de sa lettre quand il crut entendre quelque chose d'anormal. Il se leva et écouta; le bruit se renouvela; c'était le double craquement d'un pas. Silencieusement, il traversa le salon, éteignit l'électricité. Puis, son revolver d'une main, une lampe électrique de l'autre, il s'approcha de la porte. Brusquement, il l'ouvrit et braqua le faisceau lumineux de sa lampe dans la chambre à coucher.

« Haut les mains! » cria-t-il. Et il demeura stupéfait.

Il mit un certain temps à reconnaître la silhouette en cotte bleue qui se tenait au pied de son lit.

« Qui êtes-vous?

— Ça va! dit enfin une voix moqueuse. Ne tirez pas, capitaine. J'ai entendu dire que vous aviez ma mallette et j'ai eu l'idée de venir la chercher. »

XXXIII

« Ça ne vous ferait rien d'éteindre cette lampe, continua Mrs. Daney. Elle me fait mal aux yeux.

— J'en suis désolé, » dit Tim, sarcastique.

Il recula vers le salon. La femme le suivit.

« Vous pouvez allumer, dit-il. Si vous essayez d'ouvrir la porte, je ne réponds plus de moi.

— Ne vous en faites pas, » dit Mrs Daney.

Elle se dirigea tranquillement vers l'interrupteur et quand la pièce fut éclairée, elle revint, s'assit à côté de la table. Elle paraissait assez pâle; ses yeux se creusaient et quoiqu'elle eût conservé toute son insolence d'autrefois, on la sentait rudement secouée.

« Puis-je avoir une cigarette? Je n'en ai plus une. A propos, avez-vous ma mallette? demanda-t-elle comme il lui tendait son étui.

— Elle est dans l'hôtel. Vous auriez dû faire un petit tour du côté du coffre-fort. Comment êtes-vous entrée?

— Par la fenêtre, dit-elle, laconique. Votre chambre possède un balcon et celle de l'étage supérieur en a un aussi. C'était facile. Dans le temps, quand Lew travaillait petitement, j'avais l'habitude de l'aider.

— Comment avez-vous évité les détectives? »

Elle sourit avec mépris.

« Ne me faites pas rire! Quelles andouilles! Je n'ai pas quitté l'hôtel, c'est ça qui est drôle. Vous avez fouillé toute la ville mais vous n'avez pas eu l'idée de chercher ici!

— Et votre ami? »

Elle ne répondit pas; ses yeux étaient perdus dans le vague, au-delà de lui.

« Nous avons été de bons amis pendant des années, dit-elle enfin. Ce n'était pas le meilleur des hommes, mais il était bien étonnant jadis. Vous ne me croirez probablement pas si je vous dis que je l'ai aimé.... Avez-vous du feu? »

Il lui tendit une allumette après l'avoir allumée. La main qui tenait la cigarette au-dessus de la flamme tremblait.

« C'est romanesque, hein? Ça se passe comme ça dans les livres. Je l'adorais, c'est tout. Nous nous sommes toujours disputés mais nous finissions toujours par nous réconcilier et il a été si magnanime, si généreux envers moi....

— En d'autres mots, vous l'aimiez vraiment? demanda Tim quand elle s'arrêta de parler.

— Oui, c'est extraordinaire mais c'est ainsi. Je ne m'en suis d'ailleurs aperçue qu'au moment où... bref, ça n'a pas d'importance.

— Pourquoi ne vous a-t-on pas signalée à l'hôtel? Ils sont complices? »

Elle secoua la tête.

« Je passe quelques jours ici de temps à autre; j'allais à Bruxelles et à Paris, mais je gardais ma chambre et ils ne me considèrent naturellement pas comme une nouvelle venue. Je parle très bien le français et ils pensent que je suis Française. »

Elle fuma silencieusement pendant un long moment. Tim jeta un coup d'œil sur le téléphone et elle dut deviner ses pensées.

« Non, ne prévenez pas encore Cowley, dit-elle, laissez-moi me calmer un peu. »

Il y eut encore un long silence.

« Quel était l'homme des dunes?

— Un type appelé Johnny Time, dit Tim, et elle acquiesça.

— C'est bien ce que je pensais. C'était un petit escroc, n'est-ce pas?

— Un faussaire, oui.

— Il m'a écrit deux lettres délicieuses qui m'arrivèrent comme venant de Lew. J'ai compris cela il y a quelques heures seulement. Auparavant, je croyais vraiment qu'elles venaient de Lew; elles étaient écrites si intelligemment et on aurait juré son écriture elle-même. Bien entendu, en lisant les journaux ce matin, j'ai tout compris. Il ignorait que je les avais vus. C'est ce qu'il y a de bizarre en lui. Il a des absences et il fait des choses que Lew n'aurait jamais faites. C'est à cause de la drogue....

— Ah? demanda Tim, intéressé, c'est un drogué?

— C'était, corrigea-t-elle en secouant soigneusement la cendre de sa cigarette dans un cendrier. Quand il ne peut pas dormir, il prend du véronal à la pelle. Je lui ai dit un jour que ça lui jouerait un mauvais tour. Maintenant ça y est et il m'a épargné ainsi beaucoup de tracas. »

Tim se souleva à demi.

« Non, asseyez-vous, dit-elle. J'allais le trouver avec l'intention de le tuer après avoir lu les journaux, mais la nature m'avait précédée.

— Où est-il? demanda Tim en saisissant le téléphone.

— Si vous appelez Cowley, je ne vous raconterai plus rien. Je suis à bout de nerfs. Je ne pourrais supporter Cowley en ce moment. Mais vous, Tim Jordan, vous me plaisez. Donnez-moi encore une cigarette. »

Il la lui tendit et lui offrit du feu.

« Ça va mieux. Fumer doit être ma drogue, à moi, mais c'est bien agréable. J'ignorais tout de la mort de Daney, mais je crois deviner ce qui s'est passé. Daney a toujours eu un peu peur d'Harry le Larbin; il lui avait joué un ou deux vilains tours et

il savait qu'Harry était à Londres. C'est d'ailleurs celui-ci qui a cherché à le voir et lui a téléphoné. On ne peut que deviner ce qui s'est passé, mais je devine pas mal de choses. Lew a donné rendez-vous à Harry sur Hampstead Heath et je suis persuadée qu'il avait fermement l'intention de lui faire son affaire. Seulement, c'est Harry qui a tiré le premier! »

Elle s'arrêta, la gorge serrée; des larmes refoulées brillaient dans ses yeux.

« J'ignore ce que Lew lui a raconté, mais sans doute l'a-t-il mis au courant du secret de Clench House et lui a-t-il dit où se trouvait le magot. Il était coutumier du fait. Il adorait jouer avec ses victimes comme le chat joue avec la souris. Il m'a fait le coup une ou deux fois. Mais c'est Harry qui l'a eu.... J'ai reconstitué tout ça en lisant les journaux ce matin et en apprenant que le corps de Lew avait été retiré de l'étang. Bien entendu, Harry avait été vers le Nord pour s'emparer de la galette. Il connaissait le secret du mausolée, celui de la réserve qui se trouvait sous le garage. Il avait dû découvrir les combinaisons dans les papiers de Lew qu'il a certainement fouillé avant de le jeter à l'eau et c'est ainsi qu'il possédait tous les détails se rapportant aux différents dépôts que Lew avait établis un peu partout dans le pays. Il savait où aller pour avoir de l'argent.

« Lew tenait un journal qu'il gardait toujours sur lui. C'était l'une de ses nombreuses faiblesses. Il devait beaucoup y être question de moi et Harry n'a pas eu de peine à m'attirer à Severn. J'ai passé une semaine atroce avec lui, puis il m'a montré une lettre de Lew me demandant de rester tranquille et de faire tout ce qu'Harry me dirait. Je l'ai cru, comme une imbécile; j'ai pensé que Lew se cachait et qu'Harry agissait pour lui. Je n'en suis pas arrivée là sans résistance. Je crois qu'Harry m'aurait

supprimée purement et simplement s'il n'avait été un gentleman. »

Elle sourit faiblement.

« Où est-il? demanda Tim.

— Je vous le dirai plus tard. Je suis allée le trouver ce matin avec un revolver, il était couché. La nature et le véronal ont été plus rapides que moi. Puis-je encore vous expliquer quelque chose?

— Etiez-vous au courant du meurtre de Johnny Time?

— Non, pas plus que de celui du jeune Awkwright. J'étais déjà partie. Harry ne pouvait utiliser l'argent étranger qu'il possédait et avait conçu un plan sensationnel pour entrer en possession de son héritage. Il me le léguait, mourait, et j'entrais en possession de la fortune. J'ignorais de quelle façon il comptait agir; je ne pouvait m'imaginer qu'il était capable de tuer de sang-froid un pauvre diable. Quant au jeune Awhwrigt, il l'a descendu parce qu'il ne voulait pas rester tranquille. Ce testament est authentique, il est de la main de Harry lui-même. Ce ne sera pas difficile à démontrer. »

Tim s'empara à nouveau du téléphone et elle ne protesta pas cette fois. Elle continua à fumer, le regard fixé sur quelque invisible image.

« C'est une triste fin pour Harry, dit-elle quand il eut achevé sa conversation avec Cowley. Vous le trouverez dans une des chambres de domestiques, au dernier étage. Il parlait aussi le français; nous avons séjourné plusieurs fois ici et on le prenait pour mon chauffeur et mon secrétaire.

— Il est mort? demanda Tim.

— Oui. Vous le connaissiez, n'est-ce pas? Vous l'aviez rencontré quelque part, je suppose, et c'est pourquoi il tenait tellement à vous avoir. Nous avons quitté l'Angleterre quelques heures après votre départ pour le continent. Harry possédait un

petit avion — il avait servi dans l'aviation est-africaine. Lew et moi volions souvent. Tout n'a pas très bien marché pour Harry; il possédait les secrets de Lew, mais ne savait pas les utiliser. Il ignorait complètement Stocker avant de se trouver nez à nez avec lui. »

Cowley arriva peu après et les deux hommes conduisirent Mrs. Daney au commissariat de police, où elle fut retenue. On la questionna sans arrêt pendant toute la journée du lendemain, mais elle s'en tint à ce qu'elle avait dit à Tim. Harry le Larbin était mort, vraiment mort cette fois, et accidentellement. On retrouva le pharmacien qui lui avait fourni le véronal. Tout concordait à prouver qu'il s'agissait bien d'un drogué et il fut impossible de déceler aucune trace de préméditation.

« Je me demande à quel titre nous pourrions accuser cette femme, ici ou en Angleterre, dit Cowley. Elle était complice de l'homme, mais elle peut prouver qu'elle a été contrainte et forcée d'agir comme elle l'a fait. J'ai presque pitié d'elle.

— Vraiment? demanda l'homme du Carlton avec une certaine sécheresse. Vous rendez-vous compte qu'Harry le Larbin laisse à peu près un demi-million, que son testament est valable et authentique et que son héritière est cette dame que vous plaignez? »

Tim Jordan quitta la Belgique par le premier courrier en partance.

Il avait hâte de retrouver Mary Grier.

Et c'était, somme toute, assez naturel!

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
—— 6371-4-1947 ——
—Dépôt légal 4752—

LA Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de M. Leblanc, des œuvres de G. Leroux, ainsi que d'autres romans policiers signés d'auteurs de premier plan.

Edgar WALLACE

L'ARCHER VERT
LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR
LE SERPENT JAUNE
LA PORTE DU TRAITRE
L'HOMME SANS NOM
UNE LUEUR DANS L'OMBRE
LAQUELLE DES DEUX ?
LE GANGSTER
L'HOMME DU CARLTON
LA CHATELAINE D'ASCOT

Maurice LEBLANC

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR
LES CONFIDENCES D'ARSÈNE LUPIN
LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN
L'AIGUILLE CREUSE

•

A. AUSTIN

LE PIGEON NOIR

•

VILLEBRUMIER

L'AFFAIRE DES MOTS CROISÉS

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Paris